l'empoisonneuse (suite), par A. Arnoult et N. Fournier
ntiques sur Beranger (suite), par M. C. Leynadier
P. B. — Rémy Illustre.

10, rue du Cloître-Noire
PARIS
AFFRANCHIR

(OS) Paris et les Départements, 4 FRANCS. Etranger, la taxe en sus

connut le compagnon du noir. (Page 26, 2e col.)

NSÉE

OISONNEUSE

N. FOURNIER

intervalle qui séparait le vaisseau du rivage, puis se jeter aux pieds du roi et les lui baiser, en implorant sa compassion par les gestes les plus expressifs. Christian prit en pitié cette pauvre créature ; il fit appeler le capitaine du navire. C'était un vieux marin, parvenu à ce grade par la protection de M. de Guldberg son

Desbor
O78
v 2
SMRS
PQ
2240
.E7
M25
1838
v.2

LE MAGICIEN.

II

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD,
rue de l'Éperon, 7.

LE MAGICIEN

PAR

ALPHONSE ESQUIROS.

II

TIMBRES-POSTE
POUR COLLECTION
Rue Huguerie 70
BORDEAUX

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

L. DESESSART ET Cie, ÉDITEURS,

15, RUE DES BEAUX-ARTS.

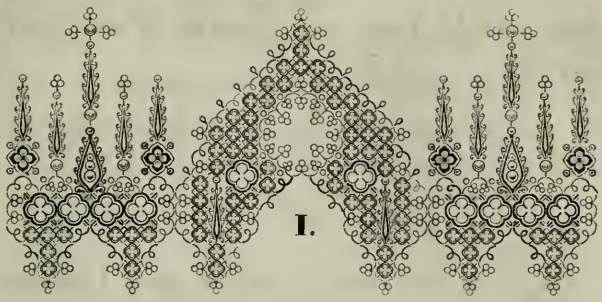
1838.

CABINET DE LECTURE
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

LA TENTATION.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lemagicien02esqu



I.

LA TENTATION.

C'était le soir; le ciel venait d'ouvrir son écrin d'étoiles qui se perdaient çà et là dans la ouate des nuages. Il faisait nuit à toutes les fenêtres qui regardaient la Seine. Marie, à son balcon, respirait le souffle tiède du soir, relevait quelques têtes de lotus incli-

nées par le vent, et chantait d'une voix perlée :

Hò, non vedrete mai
Cambiar gl' afleti miei,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor.

Or, il y avait sous le balcon deux hommes de mine suspecte qui semblaient, dans l'ombre, guetter la jeune fille. Au moment où, bercée de chants et de rêveries, elle appuyait son coude à la rampe de fer, l'un des deux hommes fit signe à l'autre. Marie regardait les étoiles en pensant à Stell. Une échelle de cordes, fixée à l'aide de crocs contre le mur, traînait jusqu'à terre; l'homme y monta : on le vit bientôt reparaître avec quelque chose de blanc sur le bras et de plié, c'était Marie. La jeune fille, saisie à l'improviste, n'avait eu la force ni de se défendre, ni de crier : l'homme avait d'ailleurs étouffé sa voix dans un bâillon. Son compagnon tendit en bas l'échelle et l'aida à descendre. Alors un troisième individu, couvert jusqu'aux yeux d'un manteau et d'un large feutre, qui s'était tenu caché dans l'angle sombre d'une rue voisine, survint. Après avoir échangé

avec les deux hommes quelques paroles brusques, il leur fit signe de le suivre.

Maniée par ces hommes, Marie sentit courir sur elle des tremblements convulsifs et finit par perdre entièrement connaissance. Quand elle revint à elle, elle se trouva dans un lieu sombre et inconnu où il y avait un peu de lune; ce lieu l'effraya; les murs, les plafonds étaient semés de formes singulières et rampantes : elle se crut descendue dans un de ces souterrains affamés où le moyen-âge jetait ses victimes, et qu'on nommait alors oubliettes. Autour d'elle, en effet, fourmillait une horrible variété de lézards, de couleuvres, de crocodiles, de scorpions, de chauves-souris et de toutes sortes de monstres, elle les sentit monter sur elle et cria; mais, voyant qu'il n'y avait ni secours, ni fuite à espérer, elle tomba le ventre et la face sur la dalle : on l'eût dite morte.

Cependant une porte s'étant ouverte à petit bruit, un homme à longue barbe et à chevelure fauve apparut sur le seuil, tenant dans ses mains une lampe allumée : c'était maître Auréole Ab-Hakek. Il releva la pauvre fille inanimée et lui

fit respirer dans un flacon un sel qui la fit revenir.

« Où suis-je? » dit Marie, en promenant autour d'elle un œil hagard.

« Chez moi, » répondit le magicien.

C'était, en effet, le cabinet savant et curieux où Auréole Ab-Hakek empaillait la nature.

« Oh! » dit Marie en passant ses mains sur ses yeux comme si elle sortait d'un rêve, « quelle trahison! Ils m'ont enlevée de vive force... je me suis évanouie... je n'ai rien vu...; et c'est sans doute vous, Ab-Hakek, qui m'avez sauvée?

— Je veillais sur mon belvédère à regarder les astres quand j'entends dans la rue un bruit de pas, et je vois d'en haut deux hommes qui enlevaient une femme. Je descends, donne à mes gens l'ordre d'attaquer et vous sauve. »

Marie baisa avec larmes les mains d'Ab-Hakek. « Merci, » dit-elle; « que serais-je devenue sans vous! Maintenant ramenez-moi chez mon père, — et elle appuya sur le bras du mage sa jolie tête blonde, — il vous remerciera mieux que je ne puis faire. »

Le lecteur, plus clairvoyant et surtout moins ému que Marie, n'a sans doute vu, dans cet en-

lèvement, que la main d'Ab-Hakek. Le mage voulait livrer la jeune fille à l'artiste afin de la ravir au Roi; car il savait que l'influence de l'abbé de Scala rentrerait avec elle à la cour. Un coup hardi et soudain lui avait semblé nécessaire; la résolution d'une femme veut toujours être enlevée par surprise. Le mage avait, au reste, jeté plusieurs fois la sonde dans le cœur de Marie; il savait quelles sombres profondeurs il y avait sous la surface bleue et calme de ce lac d'amour. « Oh! » lui disait-elle souvent, « pourquoi ne suis-je pas née bergère et lui berger, comme Chloé et Daphnis? nous aurions, le soir, quand la lune lève sa corne au sommet des monts et que les troupeaux dorment dans l'herbe verte, de doux entretiens sous les osiers en fleur. N'y a-t-il donc pas un coin de la terre où l'esclavage du rang soit aboli, et où les comtesses puissent garder les moutons au son du chalumeau! » — Ces goûts bucoliques et amoureux flattaient les desseins d'Ab-Hakek, et le mage ne doutait plus que la comtesse de Quéluz n'épousât le Stell, si l'affaire était bien conduite. C'est pour l'artiste qu'il l'avait fait

enlever : celui-ci en était ignorant ; mais une lettre d'Auréole Ab-Hakek le tenait averti de se trouver à minuit, rue de Marivaux. Il était onze heures du soir. Une chaise de poste devait enlever les deux amants à Florence sous le nom du comte et de la comtesse de Santa-Fé.

Or, dans tout ceci, il n'y avait qu'un obstacle qu'Ab-Hakek n'avait pas prévu, et cet obstacle c'était lui-même. Marie n'avait jamais été si séduisante que ce soir-là ; les larmes emperlent les blondes, et la douleur donne généralement aux femmes des graces imprévues. La Fontaine a dit :

> ... Une belle, alors qu'elle est en larmes,
> En est plus belle de moitié.

A la lumière de cette beauté, le savant se vit, pour la première fois, en dedans, et il eut honte de n'être qu'un fouillis sale et désordonné de grec, de syllogismes, de dilemmes, de scolies, de digestes, d'hermétisme, où l'on ne découvrait même plus la place de l'amour. Le baiser que Marie effrayée et reconnaissante avait donné aux mains vierges de cet homme courait en un frisson ardent sur tous ses membres, et cette rose blancheur de

femme faisait tressaillir en s'y frottant la chair brune et idolâtre de l'Égyptien. Les natures comme celle d'Ab-Hakek sont après tout des terres volcaniques où s'ouvrent, quand on s'y attend le moins, des abîmes de passion terrible et soudaine; le savant en fut lui-même effrayé : il avait voulu toucher, en jouant, à l'amour, et il se sentait pris à son piége!

« Oh! » dit-il, en promenant sur Marie un regard étincelant de luxure, « que vous êtes belle! »

Marie en rougit comme d'un compliment, et, si Hélène dut être flattée de ce que les vieillards de Troie l'admiraient, l'amante de Stell ne le fut guère moins de s'entendre dire belle par un savant.

Auréole Ab-Hakek ajouta d'une voix sombre :

« Oh! je vous aime!

— D'amitié, oui, je le sais bien.

— D'amour, jeune fille! »

Marie ouvrit de grands yeux, comme si le mage voulait rire; mais elle lui trouva l'air si entreprenant et si sérieux, qu'elle recula.

« A qui en avez-vous, monsieur?

— A vous, Marie! Oh! cela te semble étrange, enfant, que ce savant ait un cœur; mais ce n'est pas sa faute enfin si la science lui a menti! Je me suis jeté dans son sein avec démence; pour elle, j'ai veillé, j'ai jeûné, j'ai brûlé mes yeux aux yeux du soleil, j'ai déchiffré, la nuit, le manuscrit des cieux, j'ai châtié mon corps avec furie, j'ai bu l'eau et mangé la cendre, j'ai surpris dans les tombes le travail du ver et collé mes deux lèvres à la bouche froide des morts, et tout cela pour une ingrate qui me délaisse; vois maintenant, jeune fille, ce que j'eusse fait pour une maîtresse fidèle, et à quelles profondeurs je suis capable d'aimer! — Tu ne sais pas, ma belle ignorante, je puis être roi; je suis Dieu. Eh bien! je mets à tes pieds mes couronnes et mes mondes : je suis votre esclave, femme; le Dieu se fait homme pour vous adorer! O belle entre toutes les belles, je renonce à ma divinité, aux mystères de la science, à mes souffles de vie, à mon empire sur la nature, à mes anges, ces muets serviteurs qui tournent dans le ciel mes sphères d'or, à mes démons, que je connais tous par leurs noms, moi le maître,

Jésischa, Palayam, Tartis, Abasdarh, Anaël, Sahatan, Serquamith, Zaazenach, et qui tous, si vous le vouliez, dans cette chambre, maintenant, à un signe de ma main, viendraient. Eh bien ! je repousse tout cela du pied, et, puisque tu aimes les moutons et les bois, je me ferai berger, comme mes frères les dieux Pan et Apollo à la rousse chevelure. — Ne me méprise pas, enfant, plains-moi ! — Oh ! vous m'avez blessé, gazelle; moi qui suis le lion, vous m'avez blessé d'un regard, et voilà que je saigne ! — Ayez pitié, ô belle ! Atlas n'en peut mais ; depuis trente ans qu'il prête son épaule à la boule du monde, jeune fille, essuie son front qui sue, donne-lui dans le creux de ta main, donne-lui à boire un peu d'amour ! — Oui ! vous m'avez vaincu, moi le fort ! Je ne suis plus bon, enfant, qu'à tourner le fuseau et qu'à lisser mes cheveux au rebord des fontaines : viens donc, ma belle bien-aimée, je couperai ma longue barbe grise, je me filerai une tunique de femme, et nous déviderons, le soir, notre quenouille à l'ombre des ormes. — Viens seulement ! Chimère, après tout, que la science, vanité que la

gloire ! Je suis vieux, mais je puis rajeunir si tu m'aimes; c'est la science qui m'a ainsi ridé et flétri ; avec toi, je deviendrai beau ! N'aie pas peur, enfant, de ma nature emportée et violente, je te serai soumis, comme le vieil Océan l'est à la blonde Luna. — Tu regarderas et je suivrai ! — Oubliez, ma déesse, oubliez l'autre, je vous aimerai plus que lui, moi ; — j'ai plus souffert ! »

Ab-Hakek était, en parlant ainsi, d'une beauté véhémente et insolite. Aux derniers mots qu'il venait de dire, une larme se forma dans le coin de son œil, comme une de ces gouttes d'eau qui filtrent du sein des rochers. Ce vieux savant, malgré la rudesse de son écorce, se sentait repris en dedans par toutes les jeunesses et toutes les sensibilités de l'amour. Marie, tout épouvantée de cet amour et de cette beauté, se tordait sous la main d'Ab-Hakek comme sous une serre de vautour.

« Oh ! un baiser ! » criait-il, « un baiser sur ta bouche, jeune fille, dussé-je y laisser ma divinité ! Et puis ce secret, que depuis trente ans je demande écumant et forcené aux cieux,

aux océans et aux abîmes, c'est peut-être l'amour qui le sait : un baiser de toi me le dira ! »

Marie appelait au secours. Ab-Hakek, avec une douceur singulière :

« Ne crie pas, enfant ; je t'aime, voilà tout. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que cet amour, pauvre cœur de seize ans ! Ce n'est pas comme le tien un léger courant que le vent ride ou qu'un caillou arrête ; c'est quelque chose de fatal, d'orageux, de profond, d'irrésistible : Marie, je suis un abîme, un océan qui t'aime ! »

Le mortier venait de s'éteindre ; mais le front d'Ab-Hakek rayonnait d'une façon si surprenante et son regard était si étincelant, qu'ils suffisaient à éclairer toute la salle. Marie, vue à cette lumière, semblait une pauvre victime dans les mains de son juge. — Je t'aime, murmurait encore le savant, d'un amour de Dieu ! Ne me résiste pas, enfant ! embrasse-moi ! Et il l'enlaçait de ses bras de fer, et Marie, les yeux ternes, la tête renversée, la bouche convulsive, se défendait en vain et toute pantelante : elle était tenue. La jeune fille ne disait plus qu'un mot : — « Oh ! mon père ! » — Auréole Ab-

Hakek était violent ; il la baisait, il la mordait, il l'étouffait, il touchait évidemment à quelque extrémité irréparable et insensée, quand il se sentit saisi brusquement et secoué au bras par une rude main. Il leva la tête et se trouva face à face avec un spectre d'airain, au regard métallique, au souffle renversant, à la voix morne, inexorable et creuse, qui disait : *Casti estote*, soyez chastes !

C'était Agraman. Il venait de jeter au hasard, dans l'oreille de son maître, une des trois sentences qu'on lui avait apprises ; mais, cette fois, la sentence tomba si à propos et si d'à-plomb sur Auréole Ab-Hakek, que celui-ci en recula épouvanté. Cette voix de bronze, en le heurtant, le refit austère. Toute l'effervescence du savant se figea au souffle de l'androïde, comme le métal en fusion à un vent froid, et si lancé que fût, Ab-Hakek, à perte de souffle, cette main fatale le retint étourdi et pendant sur le bord extrême de son amour.

« Ah ! » dit-il, effrayé, « comment es-tu tombé de ton ciel, Auréole ? Que les hommes et les dieux sont peu de chose, et que la science elle-

même nous fait peu forts contre la chair! Humilie ton front, chauve vieillard, toi qui as voulu jouer avec l'amour et qui t'y es brûlé comme un enfant! — Fuyez de mon cœur, tentations, convoitises, concupiscence des yeux; loin de moi, femme, loin! *Recede, Satana!* »

Marie, encore rouge des baisers de cet homme, interdite et étonnée, accommodait sa gorgerette que la passion d'Ab-Hakek avait si fort dérangée, et voilait ses bras, ses seins, ses épaules, son cou brutalement mis à nu : on eût dit une belle frileuse qui sortait du bain, ou une statue de la pudeur, comme celle qu'on voit au Musée antique, devant qui toutes les madones de nos églises semblent de grandes dévergondées que les marguilliers et les bedauds devraient mettre à la porte faute de mœurs.

Ab-Hakek continuait: — Origène, Averrhoès, Tertullien et vous tous, mes maîtres, vous qui aviez châtré l'homme et qui en aviez fait l'eunuque de la science, cette sombre et jalouse sultane aux studieuses amours, que devez-vous dire là-haut? Et toi-même, Scientia, ma belle, que tu me dois trouver lâche et inconstant! si

bien que je n'ose plus relever vers toi des yeux qui se sont souillés à d'impudiques regards de femme ! — Oh ! je veux pourtant redevenir digne de vous, mes maîtres ! Puisque tu as gardé ton aiguillon, ô chair, je te dompterai par l'acier, entends-tu! Je me ferai castrat. Mais redeviendrai-je jamais ce que j'étais avant de te toucher, fille, sirène, molle Astarté aux beautés de démon, tentatrice qui t'es introduite chez moi, comme jadis dans la grotte d'Antoine ; — redeviendrai-je Dieu ! »

Ici la porte de la chambre où étaient Ab-Hakek et Marie s'ouvrit avec fracas : sur le seuil, parut grave, solennel et menaçant, un vieillard, le comte Armand de Quéluz.

Marie courut se réfugier dans ses bras.

« Horreur, » dit le père en se tournant vers Auréole Ab-Hakek, avec des yeux éteints auxquels le courroux et l'amour semblaient redonner un regard, « tu m'as enlevé et déshonoré ma fille, nécroman ; tu as soufflé sur la dernière lumière de l'aveugle, c'est infame ! Je voudrais croire ; je voudrais être Turc, huguenot ou chrétien pour te maudire au nom d'un Dieu ! —

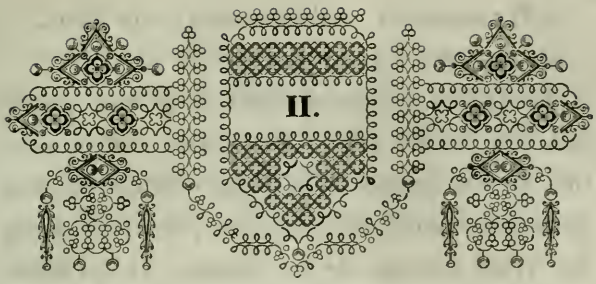
Il y a donc des moments dans la vie où le bras de l'homme faiblit et où l'on voudrait qu'il y eût dans le ciel une main plus forte que la nôtre, qui revanche les cheveux blancs du vieillard ! J'avais fait de ma fille une religion, et voilà que ma fille est tombée de son ciel et que je ne puis faire descendre sur elle ni l'amour qui purifie, ni le pardon qui relève ; car tout cela, je le sens, vient de plus haut ! — Oh ! quand on veut être athée, il ne faudrait pas être père ! — C'est toi, Égyptien, qui as retiré une à une de mon cœur toutes les croyances ; tu ne m'avais laissé que ma fille, et voilà qu'aujourd'hui tu me la prends et que tu la flétris à ton souffle d'enfer ; arrière, démon ! — Quand je vous niais, mon Dieu, c'est que je ne savais pas le fond possible de la douleur ; je n'avais pas prévu cela, que le jour viendrait où ma fille me manquerait brusquement et où j'aurais besoin de vous pour me la rendre ! — A genoux, vieillard, à genoux ! Mes mains, qui vous ont repoussé, Seigneur ! vous demandent aujourd'hui de faire descendre du ciel cette bénédiction du vieillard et du croyant, douce rosée qui relève

les filles, second baptême qui les refait vierges! — Si j'avais cette douce confiance, que Dieu lui a pardonné dans mon pardon et lui a donné, par mes lèvres de père, un doux baiser d'oubli, je mourrais tranquille et j'irais voir sous terre, pauvre aveugle que je suis, avec moins de désespoir, de malédiction et de solitude, si, dans l'autre vie du moins, l'amour est une lumière qui ne s'éteint pas! »

Auréole Ab-Hakek courbait la tête sous cette double majesté des cheveux blancs et du malheur; le Dieu était bien petit devant ce père aveugle.

Ici, minuit sonna. Le vieux Cœlus ouvrait pour regarder à travers les vitres toutes ses étoiles. Quelqu'un frappa dans la rue à la porte du magicien : — c'était Stell qui venait à son rendez-vous.

LE MIROIR ENCHANTÉ.



LE MIROIR ENCHANTÉ.

Auréole Ab-Hakek était une de ces natures fortes qui rentrent tout de suite dans leur milieu. Ayant reconnu, au bruit du marteau, la main de Stell, il ralluma son mortier, répara sa chevelure en désordre, et descendit lui-même pour ouvrir au statuaire.

« Il est minuit, » dit celui-ci, « je viens.

— Suis-moi, jeune homme. »

Ab-Hakek conduisit Stell dans une grande salle tendue de noir, où veillait, nuit et jour, une de ces lampes de fer qui devaient brûler mille ans, sans huile ni mèche, sur le tombeau des vrais enfants de la science, et qu'aucun souffle humain ne pouvait éteindre.

« Mon fils, » dit le magicien, « veux-tu que je t'apprenne à lire le livre des cieux, ce grand parchemin bleu étoilé de lettres d'or, ou si tu aimes mieux que nous commencions par l'échelle des nombres, cette roide montée de Jacob, à l'aide de laquelle on escalade tous les mystères?

— Comme vous voudrez, maître, » observa l'artiste désenchanté; « mais, auparavant, n'avez-vous rien à me dire de Marie?

— Toujours cette pensée, enfant?

— Toujours.

— Et si je te la faisais voir maintenant ici, dans cette chambre, telle qu'elle est à cette heure, joyeuse ou triste, pensant à toi ou à un autre, comment trouverais-tu mon art?

— Divin.

— Regarde donc. »

A ces mots, Ab-Hakek tira un rideau de brocart rouge, relevé de dessins merveilleux, et tombant à grands plis ; derrière ce rideau, il y avait une glace devant laquelle l'artiste se plaça.

« Je ne te recommande qu'une chose, » ajouta le maître, « c'est de ne point regarder derrière toi : autrement, tu mourrais ! »

Alors il se fit un grand bruit.

La surface du miroir était sombre; mais une légère blancheur ne tarda pas à l'éclairer. Stell regardait. Une vision qui lui était propre se forma intérieurement dans la glace; les formes, oscillantes d'abord et confuses à l'œil, comme dans les scènes de brouillard, s'étant fixées, Stell reconnut Marie qui, les cils noyés de larmes, les joues pâles, les seins soulevés par un léger frisson comme une gazelle effarouchée, laissait tomber sa tête sur la poitrine de son père : — le vieillard était morne; on voyait, à l'immobilité de ses lèvres, qu'il n'osait rompre le silence, et qu'il marchait sur le bord d'une

de ces situations extrêmes où toute question ouvre un abîme. La jeune fille relevait vers son père un regard plein d'une lumière douce et ineffable, qui semblait dire : Père, je suis restée pure! Mais l'aveugle n'entendait pas ce langage des yeux, le seul qui soit possible à certains moments de la vie, et il restait sombre. Cette scène était pour Stell un mystère : il ne tarda pas à y trouver un sens et à se l'appliquer. — Oh! se dit-il, nous sommes surpris dans nos amours; voilà pourquoi le vieillard est sévère et inconsolable; voilà pourquoi Marie est triste; avec cela qu'elle ne m'écrit pas depuis tantôt trois grands jours! — La vision commença alors à s'obscurcir, et les formes s'étant confondues, elle s'effaça comme un rêve : le miroir ne réfléchit plus que la lampe de fer, allumée sur un piédestal.

Stell resta plongé quelques minutes dans un redoutable silence; son œil terne regardait en dedans, comme si la vision, en s'effaçant du miroir, était passée dans sa tête. Ab-Hakek n'osa d'abord se heurter à ce silence; mais, quand l'artiste revint à lui :

« Mon fils veut-il maintenant que je lui apprenne toutes les vertus du sacré triangle ABRACADABRA ? »

Le maître était certain que cette proposition ferait enfuir Stell.

« Merci, » dit-il. — « Et vous me répondez que votre miroir est fidèle?

— Comme la lame de ton épée, jeune homme. Tu aimes donc bien cette fille?

— Quelle question!

— Tu as tort.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Rien. Je me souviens seulement que Raymond-Lull aimait une courtisane très-belle. Elle avait surtout une poitrine blanche et bombée que le savant n'avait encore vue que jusqu'à la naissance des seins; le reste était inexorablement voilé; mais les onduleuses lignes de ce contour de gorge, qui, à en juger par les renflements de la dentelle ou de la soie, tenait vers le bas tout ce qu'il promettait à l'origine, tentaient fort le savant. Au bout d'un an, la courtisane lui céda, et découvrit elle-même cette soie moite et jalouse, qui servait de nid aux plus

délicieuses amours. Lull y colla un long baiser. Ces seins saillants, fermes à la main et comme tenus en arrêt par les désirs, l'enivraient. — Mais quand il eut donné libre cours à sa joie et à ses baisers, le savant remarqua à l'un des seins un léger point noir ; ceci qui eût semblé, à tout autre, sur la blancheur neigeuse de cette gorge, une mouche naturelle et charmante l'inquiéta. Bientôt le point devint une tache, et son imagination la grossit tellement, que la tache ne tarda pas à couvrir tout le sein. Lull regardait en silence ; ses sens qui, naguère, tintaient impatients et révoltés, étaient retombés dans un calme plat ; la courtisane remarqua ce changement ; et, comme Lull n'osa point lui en avouer la cause, elle crut qu'il s'était joué d'elle et le chassa. — Ceci, mon fils, est l'histoire de toutes nos illusions, jeunes d'abord et belles prospérités à pleines mamelles, que nous couvons d'un regard humide d'amour, et à qui nos bouches se prennent avec frénésie ; mais, si blanche qu'elle soit, cette mamelle a un point noir ; en voilà assez pour inquiéter l'œil le plus ardent ; on leur a fait la cour durant de longues

années avant de tenir ces prospérités dociles et nues sous la main, et quand le moment de la jouissance est venu, l'on s'en dégoûte. — Or, de toutes ces illusions, jeune homme, celle qui a la gorge la plus décevante et le dégoût le plus prompt à venir, c'est l'amour. — Il n'y a au monde qu'une beauté éternelle, immuable et infaillible qui ne nous mente et ne nous lasse jamais, c'est la science.

— Vous vous trompez, » dit Stell, « c'est l'art. »

Il y eut un silence.

« N'importe, » reprit-il, « je l'aime! »

Auréole Ab-Hakek jugea que l'artiste était incurable. Alors :

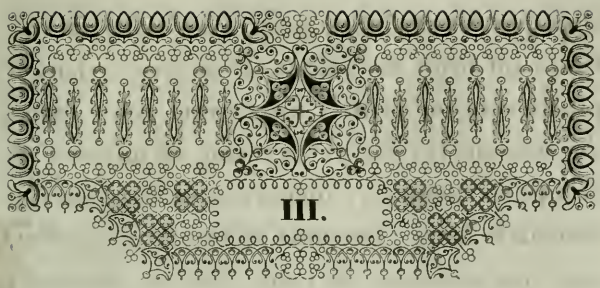
« Ne craignez rien, ami; les obstacles sont, dans un cœur de jeune fille, comme les cailloux dans un ruisseau ; ils en font bouillonner l'amour. Ayez confiance en moi, je me charge du reste.

— Oh! » reprit Stell, « c'est à vous que je la dois; vous êtes mon ami, je m'abandonne à votre conduite. — Ma vie, mon sang, mon

ame, tout ce que j'ai au monde vous appartient, tout, — excepté elle! »

Et il sortit en serrant dans ses mains les mains d'Ab-Hakek.

LA RENCONTRE.



III.

LA RENCONTRE.

Stell avait jusque-là immobilisé sa vie dans le travail ; mais, depuis quelques jours, l'inquiétude qu'il avait au cœur le faisait vague et flottant. Il était, ce dimanche-là, sorti de Paris, au chant du coq, et marchait le long des seigles, n'ayant aucun but et se laissant aller. Il erra

ainsi par les champs, jusqu'à ce qu'ayant entendu un bruit de cloches, il se dirigea lent et pensif vers ce bruit : c'était une petite église qui sonnait; il y entra. On voyait, au milieu d'un groupe de villageois, un garçon de vingt ans qui donnait la main à une jolie fille en robe blanche, avec une couronne de fleurs dans les cheveux; les deux mariés avaient l'air plus joyeux qu'un roi et qu'une reine, — ils s'aimaient sans doute davantage. — Cette scène lui serra le cœur. « Oh! » dit Stell, « pourquoi ne sommes-nous pas nés tous les deux au village : elle, une vigne, une chaumière, quelques chèvres et un petit bateau, c'en était assez pour être heureux!... »

Il sortit de l'église, le cœur navré, et erra jusqu'au soir, traînant cette pensée comme une flèche au flanc.

Les lointains fuyaient estompés de brume, la lune se levait entre les déchirures des nuages, et le ciel était gris pommelé comme une croupe de cheval normand. Stell marchait devant lui, quand, au détour d'un buisson, il fut brusquement surpris par trois hommes masqués qui fondirent sur lui, l'épée haute. L'artiste dégaîna

promptement, se jeta en arrière et se tint en garde. La mêlée des épées s'engagea avec un cliquetis frénétique. Stell se contenta d'abord de parer les coups qu'on lui portait, et il le fit avec tant de vigueur que, si opiniâtre et si bien liée que fût l'attaque, il y résista seul; enfin, l'arme ayant quitté le poing de l'un des assaillants, il poussa aux deux autres si à fond et si juste, qu'il blessa l'un mortellement et mit l'autre en fuite. Ainsi dégagé, il se pencha sur l'homme qui venait de mordre la terre et le remua, mais sans pouvoir en obtenir un mot de réponse; le pauvre diable était mort.

Stell repoussa son épée dans le fourreau et n'y songea plus; il avait, au fond du cœur, un duel trop violent et un trop furieux cliquetis de choses meurtrières et sonores pour entendre longtemps le bruit qui se faisait en dehors de ses amours.

Il passa outre. Sur son chemin le statuaire rencontra un château entouré d'une ceinture d'eau courante et armé de tourelles qui profilaient leur silhouette aiguë sur des masses d'arbres; ce lieu lui plut. Sur le courant d'eau, il y avait un

pont de bois étoupé, à chacune de ses fentes, de mousse et de touffes de lichen : c'était sous son arche unique un frisson éternel de joncs, de brises et d'eaux vives qui, engagées dans les cailloux, bouillonnaient avec un peu d'écume. Les ruisseaux et les rivières attirent les tristesses d'amour : ne sont-ils pas faits eux-mêmes des pleurs de la terre? Stell descendit une petite côte très-âpre et très-empêchée de lierres, de cailloux et de broussailles, afin de se trouver plus près de l'onde. Sous l'arche du pont, il vit un banc et alla s'y asseoir : là il s'écouta; son ame était une futaie sombre et inquiète qu'un vent d'orage agitait jusque dans ses derniers rameaux, et ces bruits intérieurs, mêlés au tremblement des feuilles et aux susurrements des flots, le firent rêver : il songeait à ceci, que l'amour est une chose grave et profonde dans laquelle il avait imprudemment engagé son cœur, et la résolution d'une jeune fille une fantaisie plus frêle et plus mouvante que les roseaux qui plient au bord des étangs. Ab-Hakek, d'ailleurs, quoique l'artiste n'eût encore que des soupçons vagues et des rumeurs confuses, l'inquiétait :

« Oh! » dit-il, « ce nécroman a les mains impures, je n'aurais pas dû le laisser toucher à mes amours. »

Stell se prit aussi à gémir sur l'abandon où il laissait l'art; depuis six mois, Marie lui tenait lieu de toutes les statues du monde : les autres lui semblaient tout à fait inutiles, et, comme certains bourgeois qui n'apprécient guère que celle de la femme de Loth, pour ce qu'étant de sel l'on pouvait au moins s'en servir, il eût, dans ce moment-là, vu briser sans s'émouvoir les plus beaux marbres. En cela, nous sommes très loin de donner Stell comme un véritable artiste; il se laissait beaucoup trop surprendre par les évènements de la vie et les faiblesses du cœur; or, le génie, nous le disons à regret, est un grand égoïsme; l'art suppose, en outre, un amour inexclusif de cette beauté idéale et éternelle, ombre de Dieu projetée sur toutes les choses de la terre.

Marie se montrait à lui sous mille formes charmantes et singulières, tantôt triste, tantôt folâtre, tantôt sérieuse, quelquefois indulgente et résignée; elle lui faisait ainsi, à elle

seule, un ciel de houris diverses et variées, où il ne savait à laquelle arrêter son choix. Stell voyait ses yeux, son cou, ses mains, sa bouche, et il posait sur tout cela un baiser violent. Ce soir-là, son cœur se soulevait avec une telle révolte, et le sang qui lui montait à la tête faisait battre avec un tintement si aigu ses artères, que Stell était dans un vertige d'idées. Ses yeux fixaient vaguement des feuilles, des mousses et des écorces d'arbre échouées au fil de l'eau sur des bancs de sable entre des glaïeuls et des nénuphars; mais sa pensée regardait ailleurs, et ces écorces, ces mousses, ces feuilles sèches lui figuraient tout au plus ces amours risquées sur le courant de la vie, qui se prennent malencontreusement dans des obstacles, sables mous et roseaux mouvants d'où ils ne peuvent plus ensuite se dégager.

Cependant Stell entendit sur sa tête un bruit de pas, ou plutôt il le sentit : si léger que fût ce bruit qui effleurait les planches sonores du pont, il remua l'artiste jusqu'aux entrailles; ce pied lui marchait sur le cœur. L'idée vague lui vint que c'était sa destinée qui passait.

C'était Marie.

Stell eut la curiosité d'aller voir ; mais ses pieds avaient pris racine dans le sable, son cœur battait précipitamment, ses mains tremblaient, il se sentit retomber pâle et énervé sur le banc. Quand l'artiste eut repris assez de force, il gravit la côte et alla s'enquérir sur le pont de ce qui l'agitait d'une façon si insolite ; mais la grille, les buissons et les allées d'arbres du château étaient rentrés dans leur solitude et leur silence : elle avait passé.

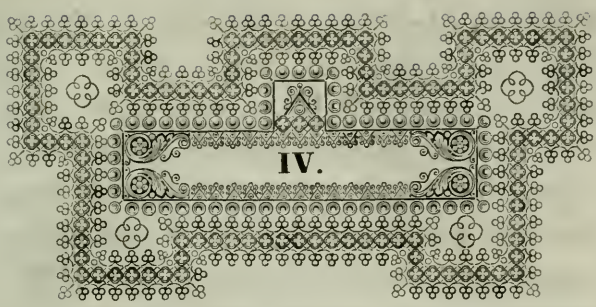
Il nous est impossible de ne pas arrêter ici notre récit sur une idée triste et fatale. Si Stell avait, ce soir-là, rencontré Marie, ces deux cœurs enamourés l'un de l'autre se seraient aisément ouverts : il eût suffi d'un mot pour que tout ce qui arrivera dans la suite de cette histoire ne fût jamais advenu ; mais il y eut entre eux une volonté plus forte que la leur qui empêcha ce mot : ainsi en est-il de toutes les choses humaines.

Stell avait aussi adressé à Marie, par les mains d'Ab-Hakek, une longue lettre qui finissait ainsi :

« Répondez-moi que vous ne m'aimez plus, je mourrai, du moins, en baisant votre écriture! — La vie sans vous m'est impossible! Suis-je obligé, moi, de souffrir plus que Christ, l'homme de toutes les douleurs; suis-je obligé d'être seul? Ce calice, tout débordant de vinaigre et de fiel, que je repousse avec désespoir, si une main d'ange, une belle et blanche main, comme à lui, me l'eût offert, — je l'aurais bu! — Mais depuis que vous ne me donnez plus signe d'amour, ô Marie, mon cœur est sombre, ma main tremble, et mes lèvres cherchent à vide les bords d'une coupe où vous ne trempez pas les vôtres. — Si je n'en reçois une de vous, cette lettre sera la dernière, le silence régnera entre nous deux, sinon l'oubli. — Marie, on se souvient sous terre! »

Cette lettre ne fut pas remise.

CUNCTA SUPERCILIO MOTA.



IV.

CUNCTA SUPERCILIO MOTA.

Le bruit qu'Auréole Ab-Hakek avait voulu séduire Marie ne tarda pas à se répandre; ce bruit servait trop bien les intérêts d'un rival, pour que l'abbé de Scala ne le fît pas monter jusqu'au Roi : Charles IX en fut consterné. Il y avait encore une autre bouche qui accusait

hautement Ab-Hakek : c'était celle du père de Marie. Le vieil aveugle venait, chaque jour, baiser les genoux du Roi et montrer ses cheveux blancs : c'était sa manière de demander justice. Charles ne put se refuser à une supplique si humble, si générale, si solennelle ; mais, comme les faits n'étaient pas encore suffisamment éclaircis par cette rumeur vague et par cette douleur muette, le Roi ordonna une enquête à la Chambre basse du palais : intéressé dans ces amours, il avait mis son cœur à cette affaire.

Le magicien vit son étoile pâlir; mais il était de ces hommes qui tiennent tête à l'adversité, et qui ne laissent rien au hasard de ce qu'ils peuvent lui enlever par surprise ou par audace. L'ennemi qu'il avait le plus à redouter, c'était Stell; aucuns ont cru, depuis, qu'il avait tenté de s'en défaire, et que, parmi les trois hommes masqués qui attaquèrent l'artiste au détour d'une broussaille, il se trouvait Maurevel, exécuteur des œuvres secrètes de la Reine-Mère et de son astrologue. Dès que Stell eut vent de ce qui s'était passé entre Auréole et Marie, il entra,

en effet, dans une furie tempétueuse, et courut chez cet homme. Ab-Hakek, triste et ténébreux, s'était rejeté dans l'étude avec emportement; plus il avait trouvé d'amertume à l'amour, et plus il se retournait du côté du mystère : — les ténèbres de la science veulent des têtes sombres.

Quand Stell entra chez lui, le mage était abîmé dans de profonds calculs à l'endroit de la quadrature du cercle :

« Oh! vous êtes un lâche! » hurla l'artiste; « tout ce que j'avais au monde de pur, de glorieux, de divin, c'était elle, et vous me l'avez prise! et tu l'as salie de ton amour immonde, nécroman! Oh! du sang! vous allez me rendre raison; ici, sur l'heure, à l'épée ou au poignard, l'un des deux mort, vous ou moi, voilà! »

La colère de Stell vint se briser en éclat contre le sang-froid imperturbable d'Ab-Hakek.

« Que veux-tu dire, jeune homme?

— Je dis que j'avais une femme que j'aimais et que vous me l'avez prise, et que c'est infame, et que vous allez mourir! »

Il agita la lame d'un poignard.

« Oui, j'ai une amante.

— Ah! vous avouez!

— Une amante que j'aime, jeune homme. Elle est chez moi!

— Marie de Quéluz ici! Oh! ma tête se perd! Ce serait horrible! Tu mens!

— Vois plutôt. »

Et il remit à l'artiste une clef, en lui désignant un des panneaux de la boiserie qui recouvrait le mur. Stell ayant introduit, d'une main tremblante, la clef dans un trou de serrure, ouvrit; — il recula. Dans cette armoire était suspendu, au plafond, et tremblant de tous ses os, au mouvement que fit la porte en s'ouvrant, un petit squelette de femme. Stell poussa un cri.

« Voici mon amante, » dit Ab-Hakek en montrant du doigt la morte.

L'artiste se taisait d'effroi.

Auréole reprit : « C'est la science! »

Stell respira.

« Elle est sèche, n'est-ce pas? elle a les bras

raides, les dents déchaussées, les yeux vides, elle est vieille, elle est laide, — mais je l'aime. Depuis trente ans que nous couchons ensemble, j'ai, d'ailleurs, eu le temps de me faire à ses os pointus et à ses mornes embrassements : que viens-tu me parler ici d'une autre maîtresse, insensé ? »

Auréole était, en disant ainsi, d'une majesté si austère et si terrible, que Stell sentit son courroux dans sa poitrine s'affaisser.

« Tu es jeune, » reprit le maître, « et les jeunes gens sont violents et hardis jusqu'à l'imprudence : je te pardonne ! Seulement, comme je ne puis descendre à me justifier devant toi d'une action aussi folle, et que je veux que tu aies honte de tes outrages, je t'emmène avec moi à l'enquête qui aura lieu dans une heure.

— Soit. Il sera temps de nous battre ensuite.»

Au fond, Stell ne désirait rien tant que de retrouver Marie pure et inoffensée.

« Sortons, » dit le magicien.

Le Roi n'avait pas voulu d'une enquête publique, c'était déjà trop de bruit et de scandale

comme cela autour de la jeune plaignante. La justice, au XVIe siècle, était loin d'avoir les formes fixes et régulières qu'elle a acquises depuis; alors la volonté du Roi les déplaçait avec un mot. Une lettre de cachet devait, si le crime était patent, conduire maître Auréole Ab-Hakek à la Bastille, où il y avait, dans ce moment-là, une cage de fer vide. On comprend que, si la magie met réellement aux mains de ses adeptes des forces occultes et surhumaines, le moment fût venu pour maître Auréole Ab-Hakek de s'en servir; le Dieu se devait un miracle.

C'était, au XVIe siècle, un édifice superbe et redouté que le Palais. Sans parler ici de la grande salle pavée de marbre blanc et noir, ornée de lambris peints d'or et d'azur, mais dont la poussière avait alors si bien rongé la couleur, « qu'à peine, » dit Dubreuil, « si l'on reconnaissait quelques remarques, » entourée des statues de tous les rois de France, depuis Pharaon jusqu'à Charles IX, « desquelles les unes sont représentées avec des mains hautes, et les autres comme les ayant basses et pendantes, pour faire con-

naistre (selon plusieurs) celles qui effigient les fortunez et faynéans, d'avec les autres valeureux et vertueux, qui ont eu toujours les mains tendues au ciel, » où l'on montait par deux escaliers de pierre laissant un perron au milieu et où festinaient, le jour de leur entrée dans Paris, les rois et les reines de France; il y avait d'autres salles célèbres parmi lesquelles la Tournelle, ainsi nommée, « afin, » dit encore le même Dubreuil, « que l'accoutumance de condamner et faire mourir les hommes n'altère la douceur naturelle des juges, » et la Chambre basse, « sorte d'estomach » profond et ténébreux, où ce grand sphinx de pierre digérait les causes secrètes. C'est là que devait se faire l'enquête.

Nous ne nous amuserons pas à étudier une à une les mailles de ce réseau inextricable qu'on nommait alors la justice du roi : il nous suffira de dire que ces sortes de causes étaient confiées à un président aux enquêtes et à deux conseillers. Nous tenons seulement à ce que le lecteur se fasse, de ce sombre arsenal des lois, l'idée qu'en avaient les hommes du XVIe siècle : le palais était alors une sorte de fosse aux lions d'où

Daniel lui-même aurait eu de la peine à sortir vivant. Pour ceux qu'aucun péril de vie ne menaçait, les allées ténébreuses et perdues de ce grand labyrinthe, les figures particulières qu'on y rencontrait, et, plus que tout cela, les ombres sinistres, qui n'avaient passé qu'une fois sur ces murs, faisaient qu'on y descendait toujours avec terreur : Marie surtout, toute blanche et toute frêle fille, éprouva, avant de se risquer dans les profondeurs sombres de ce souterrain, un grand trouble qui lui obscurcit toutes ses idées; sa blonde tête hésitait à entrer dans cette gueule de loup.

La Chambre basse prenait jour par des fenêtres ogives assombries d'un double treillis de barres de fer croisées; joignez à cela des bancs, des boiseries, un grand crucifix plaqué au mur, et surtout cette immobilité d'ombres qui distingue toutes les salles de justice. Stell y fut admis comme témoin. Au moment où il entra, le vieux comte de Quéluz déposait; c'était, à la sombre lumière de cette salle, un spectacle solennel que celui de ce vieillard aveugle accusant, devant Dieu et devant les juges, l'homme qui avait

voulu lui éteindre sa fille. Quoique les charges fussent très accablantes, Ab-Hakek les soutint tête haute; quand le vieillard eut fini et qu'il se fut assis sur son banc avec cette majesté de père que rehaussent encore des cheveux blanchis et des rides, le président demanda si l'accusé avait à répondre; Auréole Ab-Hakek fit signe que non : on le crut perdu.

« Faites entrer l'autre témoin, » dit le président.

Un huissier ouvrit une petite porte basse, et l'on en vit sortir une jeune fille voilée et habillée de noir, qui s'avança vers le tribunal à pas chancelants. Il se fit, dans la salle et jusque sur le banc des enquêteurs, un mouvement de curiosité et de respect; les grandes infortunes sont des majestés; quand elles entrent, quelque chose se lève dans les cœurs. La justice ne tarda pas à reprendre le dessus avec ses formes froides et banales. Après quelques brèves réponses à des questions oiseuses, et d'où il résultait que la plaignante avait dix-huit ans, qu'elle était née à Avize, et portait nom Marie de Quéluz, le président l'invita à relever son voile et à re-

garder en face l'accusé contre lequel elle allait porter plainte : Marie obéit. Ce fut autour d'elle un mouvement de surprise et d'intérêt, quand on vit reluire toute cette jeune et fraîche beauté à la lumière grave d'une cour de justice ; sa blonde chevelure, où le soleil mettait d'ordinaire des paillettes d'or, n'était plus entourée à l'œil que d'une poussière fine et cendrée, et toute sa blancheur des mains, du cou et du visage faisait, encadrée dans ces voûtes massives sombres et humides, un effet fantastique. Au moment où ses yeux jusque-là baissés ou errants rencontrèrent le regard d'Auréole Ab-Hakek, ils restèrent fixes.

« Reconnaissez-vous cet homme, » dit le président.

« Oh ! oui, » répondit-elle d'une voix très basse et avec un mouvement de lèvres singulier.

Elle était pâle. Quoique MM. les juges soient gens à imagination un peu lourde, ils avouèrent, depuis, qu'elle leur sembla, dans ce moment-là, une belle morte à demi excitée de

son sommeil et toute suspendue aux regards du magicien.

Alors celui-ci étendant vers elle la main :

« Fille, » dit-il, « je vous adjure au nom du Dieu vivant (ici l'on remarqua qu'il ne faisait pas un signe de croix) de dire la vérité, et de ne pas descendre au rôle odieux que veulent vous faire jouer mes ennemis ! »

Le geste de cet homme était si souverain et sa voix si puissante, que nul n'osa l'interrompre ; tous admirèrent en silence avec quel art il déplaçait les rôles, et d'accusé qu'il était s'improvisait sur-le-champ accusateur.

Il continua, les yeux et la main toujours fixés sur Marie :

« Reconnaissez-vous avoir agi en tout ceci par artifice et sous l'influence de l'abbé de Scala, votre confesseur ? »

La pauvre enfant immobile, étourdie, subjuguée, pantelante sous cette main d'où il lui semblait voir sortir des effluves qui la pénétraient, et fascinée par cet œil, répondit :

« Oui.

— Reconnaissez-vous que l'accusation in-

tentée contre moi est fausse, que je n'ai exercé sur vous aucune violence et que mes gens ne vous ont point enlevée de vive force, comme on vient de le dire, sur votre balcon?

— Oui.

— Que vous êtes venue vous-même chez moi, cette nuit-là, pour tenter le secret des astres?

— Oui.

— Que vous me dites alors être éprise de moi, comme d'un homme qui avait des secrets pour attirer l'amour?

— Oui.

— Qu'il ne s'est rien passé entre nous qui ne fût de votre gré et où vous n'ayez mis votre cœur?

— Oui. »

Ici, l'on entendit le bruit d'un homme qui tombait rudement et évanoui à terre : c'était Stell.

« Qu'enfin le désir de vous disculper aux yeux de votre père, et aussi bien les instances de mes ennemis, vous avaient fait jusqu'ici mentir à la vérité?

— Oui. »

Il y avait stupeur : le vieux comte de Quéluz se cachait la tête dans un pan de son manteau et se taisait suffoqué de honte. Il n'y avait plus rien à juger. Après quelques instants de délibération, le président renvoya les parties *dos à dos* et déclara la séance levée. Les abords du Palais étaient encombrés de monde ; si secrète que le Roi eût voulu tenir la chose, il n'avait pu la défendre de la curiosité et surtout de l'envie, cette hyène qui va à la porte des tribunaux flairant toutes les réputations mortes. Les amis de l'abbé, surtout, inondaient à grande foule les marches du Palais : quand ils virent Auréole Ab-Hakek sortir l'air radieux, la tête haute et triomphante, les mains libres, ils furent atterrés ; un nuage sombre s'écrasa, en silence, sur cette multitude naguère si joyeuse et si arrogante : le magicien seul brillait sur toute cette mer de têtes comme un soleil.

Marie fut reconduite chez elle dans un état singulier d'émotion et d'abattement ; elle ne revint à elle qu'au bout de quelques heures et entre les mains de ses femmes.

« Oh! » dit-elle, en se passant les mains sur les yeux, « j'ai dormi. »

On garda autour d'elle un silence morne.

« Où suis-je donc? »

Le comte Armand de Quéluz siégeait dans son grand fauteuil sculpté aux armes de sa maison. Marie se traîna vers lui.

« Ah! c'est vous, mon père! »

Elle essaya de sourire et de lui baiser les mains; le vieillard les retira. « Mon Dieu! » dit-elle, « que s'est-il donc passé? »

Le comte de Quéluz se leva dans toute sa dignité de père et de vieillard :

« C'est justice, » dit-il. « Je vous niais, mon Dieu! et vous m'en punissez en éteignant la seule clarté que j'eusse au monde. — Depuis que ma fille ne reluit plus, je n'y vois mais; tout est ombre en dedans et en dehors : je ne puis vivre ainsi. — Elle est jeune, elle : à son âge on s'en console avec des larmes et des sanglots; au mien, l'on se tait, mais on en meurt.

— Quel langage! » dit Marie stupéfaite et effarée; « qu'est-ce que cela veut dire? Je ne me souviens plus de rien de ce qui s'est passé

tout-à-l'heure. Oh! cet homme est le démon! Quand j'ai rencontré les yeux de cet homme, je me suis évanouie, j'ai dormi; — on ne parle pas quand on dort...; — je n'ai rien dit, n'est-ce pas? Si l'on m'a jugée sans m'entendre, c'est injuste! Je vous jure que je suis innocente... Oh! être obligée de le dire, de le jurer, j'en deviendrai folle! — De grâce, regardez-moi, mon père!

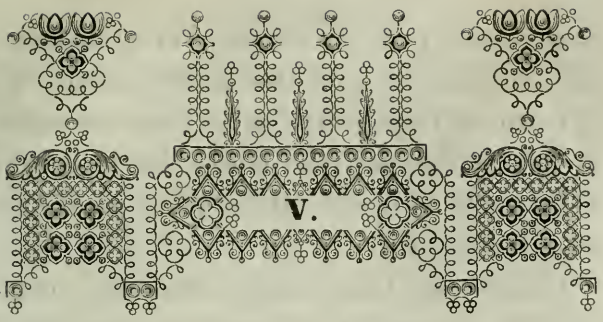
— Enfant, je ne vous vois plus! »

Elle lui prit les mains dans les siennes avec larmes :

« Oh! que vous êtes froid! »

Il était mort.

NOUVELLES AMOURS DU NAIN.



V.

NOUVELLES AMOURS DU NAIN.

Formica retombait de jour en jour dans un morne isolement : Astréa, cette jolie enfant blonde et rose, que le nain serrait avec tant d'amour sur son cœur, était morte ; celle qui portait maintenant ce nom était une grande fille brune et pâle. Le nain, qui croyait à la métempsycose, et qui

se souvenait, pour son compte, d'avoir été colibri, chercha sa femme dans toute la nature, il la redemanda aux petites étoiles, aux mésanges et aux bluets; mais les bluets, les mésanges et les étoiles ne se souvenaient même pas d'Astréa. Il resta veuf.

C'était une bien étrange créature, toute faite de philtres et de maléfices, que cette jeune fille qui succédait à l'enfant. De longs cheveux coulant à flots noirs le long d'un ovale très mince et d'une blancheur exsangue lui donnaient à l'œil l'air de ces femmes surnaturelles qu'on voit sur les vieux tableaux des maîtres allemands et qui reviennent, la nuit, dans nos rêves : il ne lui manquait rien, pas même le nimbe, vague et couleur d'aube, qui leur éclaire le front. Un amour humain n'eût osé se prendre à cette beauté fluide impalpable et chimérique, qui, légèrement vêtue d'une gaze blanche, avait dans son voile, ses cheveux et sa robe une clarté et un souffle d'air qu'on ne retrouve pas à ceux des autres femmes.

Dans le peuple, on ne doutait pas que ce ne fût le magicien qui l'eût faite par artifice et

merveille de son art, tant elle ressemblait peu aux filles ordinaires ; et aucuns s'étonnaient fort que ces savants se donnassent tant de peine à produire des êtres par moyens illicites et extravagants, quand il y en a un si facile.

Le nain la haïssait autant qu'il l'avait aimée : Astréa était à ses yeux une infidèle, — elle avait grandi. La pauvre jeune fille savait bien que son mari ne lui pardonnerait jamais un pareil trait ; aussi semblait-elle triste. Formica l'accusait même d'avoir dévoré sa petite Astréa et de n'être qu'une pâle Médée qui servait de linceul à ses amours. — « Retrouve-moi, » lui disait le nain, quand la blanche désolée penchait sur lui ses longs cheveux noirs, « retrouve-moi l'ame de l'enfant que j'adorais ; qu'elle soit devenue fleur, étoile ou oiseau, rends-moi ma petite Astréa, et alors je t'aimerai peut-être en souvenir d'elle. »

Un soir que le nain respirait à sa fenêtre ouverte un souffle de brise et rêvait mélancoliquement à ceci, qu'il y avait alors d'amoureux couples à demi pâmés sous les orangers en fleur et les touffes vertes, que le monde ne manquait

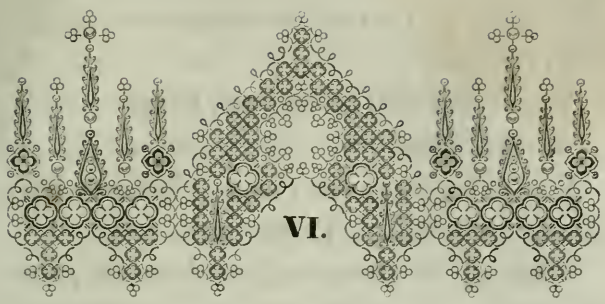
pas d'hommes grands et de femmes grandes qui s'en allaient ensemble voir coucher le soleil, et que lui seul était petit, — il sentit entrer dans sa chambre, avec des roucoulements et de grands battements d'ailes, une colombe ; elle fit le tour de la chambre, et, en bel oiseau privé qu'elle était, vint se percher familièrement sur l'épaule du nain. A voir la robe de plumes blanches, les jolies pattes roses et le bec de même de la colombe, Formica se souvint de la robe, des mains, de la bouche de la petite Astrée, et il ne douta plus que l'oiseau blanc ne fût l'ame blanche de l'enfant, qui revenait vers son ancien mari; ce fut dès lors entre eux un commerce très tendre : la colombe et le nain passaient leur vie à se becqueter d'amour.

Formica redevint joyeux. Une seule chose le chagrinait encore, c'était de ne pouvoir suivre sa blanche bien-aimée dans son long et capricieux vol. Pour tout le reste, à force de mirer ses yeux dans les yeux de sa colombe, de boire à la même coupe, de goûter aux mêmes biscuits émiettés, et de dormir dans le sein l'un de l'autre, le nain se croyait oiseau. Il n'y avait

que les heures où la colombe, folle et voletante fille, ivre d'air, de grand soleil et de ciel bleu, prenait la clef des champs, qui étaient, pour le nain, des heures sombres. — « Oh! tu t'en vas, » disait-il alors, en la suivant d'un long et mélancolique regard, « tu t'en vas et moi je reste. Pourquoi la nature, qui nous a faits l'un pour l'autre, a-t-elle oublié de me donner des ailes comme à toi, ma colombe! » — Il en demanda à maître Ab-Hakek, cette seconde nature, et le mage qui, tout sombre qu'il fût, se plaisait aux folies de son pauvre nain, lui avait promis de lui faire deux blanches ailes. En attendant, la colombe et le nain buvaient à la même coupe et au même baiser un bonheur qui s'enfuyait tous les matins et qui revenait tous les soirs.

Tout ce que Formica avait de foi et de tendresse au cœur, quand il chérissait Astréa, lui revint, et il posa tout cela sur son frêle oiseau blanc. — A ce pauvre nain délaissé et incrédule, cette colombe tenait lieu d'une femme; cette colombe faisait ses amours; cette colombe était son Saint-Esprit.

LES FIANÇAILLES DE STELL.



VI.

LES FIANÇAILLES DE STELL.

En sortant du tribunal, Stell se rendit à sa maison de la rue de Béthizy. Le soleil commençait à décliner. Sur son chemin, le statuaire rencontra Amadis qui, le voyant sombre et bouleversé, l'aborda ainsi :

« Qu'as-tu donc, Stell ?

— Moi, je n'ai rien. Je suis gai. »

Et il sourit.

« Comment vont tes amours, frère?

— Très bien. »

Il se mit encore à rire, mais si fort cette fois, qu'une larme lui en vint aux yeux.

« Alors je te laisse; car j'ai, de ce pas, rendez-vous avec une jolie fille, nommée Colombine. Bonsoir. »

Stell lui serra convulsivement la main et lui dit, avec un accent particulier :

« Adieu. »

C'était la première fois que le statuaire cachait quelque secret à son ami.

De retour chez lui, Stell ouvrit, sans bruit, la porte de son atelier : ses statues, debout sur leurs socles, qui semblaient s'être levées pour lui faire honneur, l'attristèrent encore de leur regard vide et de leur blanc silence ; toutes lui firent l'effet de fantômes. C'étaient, à vrai dire, les fantômes de ses idées : chacune d'elles cachait, sous les plis de son suaire de marbre, une pensée de l'artiste, mais une pensée morte, immobile et pétrifiée. Cette famille de statues était la seule

que Stell eût au monde, et il eût cru faire mal de mourir sans lui dire adieu. L'artiste promena de l'une à l'autre un regard très tendre ; puis croyant que ses chères statues lui reprochaient de les abandonner depuis quelque temps pour un autre amour :

« Oh ! ne m'en voulez pas, je reviens à vous! Bientôt même je vous ressemblerai tout à fait ; je serai assez pâle, mes blanches trépassées, pour que nous puissions nous marier ensemble. » Et touchant la main d'une madone de marbre : « Oh ! qu'on est froid, » dit-il, « quand on est mort ! »

Stell fit plusieurs fois le tour de son atelier, et s'arrêta devant le panneau de chêne relevé de demi-bosses, qui cachait autrefois aux regards la statue de Marie.

Il l'ouvrit, et voyant la niche vide :

« Comme mon cœur ! » murmura-t-il.

Puis, levant sur sa Samaritaine le voile blanc souillé de poussière, qui la couvrait depuis au moins trois grands mois.

« Il eût mieux valu, » dit-il, « aimer celle-là ! »

Ici une grosse larme tomba de ses yeux.

« Adieu donc, vous toutes. »

Et il baisa l'une après l'autre sur la joue toutes ses statues.

« Il n'y a pourtant que vous au monde que je regrette! Si vous pensez encore sous ce rude linceul de pierre, ô mes belles Galatées, pensez quelquefois à moi ! »

Stell se souvint aussi du coffret de fer que lui avait remis le magicien, et, jugeant que le charme ne lui servirait plus de rien, il le rompit. Ce coffre contenait un médaillon, des cheveux et des lettres d'amour de la reine Catherine de Médicis, alors à Florence, adressées à un jeune seigneur italien, nommé Comes de Fiascato, avec lequel elle avait eu des relations secrètes. Un billet ci-joint promettait d'accorder, à celui qui lui rendrait ces lettres, tout ce qu'il demanderait, fussent-ce même des titres de noblesse ou un mariage avec l'une des premières demoiselles de la cour. — « A quoi bon maintenant ? » pensa Stell. Il sortit.

Le ciel, vêtu d'une belle robe d'outremer ouatée de légers nuages blancs, souriait. Il pouvait être six heures du soir, et l'on était en été.

Le long des quais, tous les clochers de la ville répétés de distance en distance faisaient des échos à l'œil, et les auvents des boutiques, tout ruisselants de soleil, ouvraient, sur la tête des bourgeoises, leurs ombrelles de bois. Stell avisait en chemin, avec un étonnement involontaire, toutes ces choses ; il lisait les enseignes écrites sur des plaques de tôle : *à la roupis*, une roue et un pis ; *à l'assurance*, un A sur une anse ; *au puissant vin*, un puits dont on tirait de l'eau. Il contemplait, aux angles des toits, les mousses, les fleurettes et les nids d'hirondelles sur les cheminées ; il crut aussi remarquer que les passants et surtout les femmes le regardaient d'un air singulier.

« Est-ce qu'on a une autre figure que les autres jours, » observa-t-il, « quand on va se noyer? je suis pourtant bien calme. »

Il remonta les quais jusqu'à Bercy ; le soleil, couché à l'horizon sur des masses pulvérulentes et chaudes, achevait de brûler comme un gros tison sur un tas de cendre. Stell eût aussi bien pu se jeter dans la Seine, il jugea la rive déserte et l'endroit très profond ; mais la Seine

était brune et l'amant voulait d'une blonde : il passa outre. Arrivé à Conflans, il dit adieu au fleuve, puisa une dernière fois de l'eau dans le creux de sa main et la but. La Seine et la Marne lui figuraient les deux femmes qui s'étaient rencontrées dans son cœur, et après avoir donné à l'une un regret et une larme, il suivit l'autre. La Marne, qui emmêlait sa blonde chevelure dans des roseaux et des branches de saules, avait, comme Marie, les lèvres semées de fleurs et parlait à Stell avec une voix très douce. — « C'est bien elle, » dit l'artiste ; « seulement c'est elle pure ! Je savais que nous dormirions ensemble ! » — Ici il détacha de son doigt l'anneau d'or que Marie lui avait donné, et le jetant dans l'eau : — « Voici votre alliance, ma belle fiancée ! »

Stell écoutait, avec ravissement, autour de lui, le vague trembler des feuilles et le doux bégaiement de quelques petits ruisseaux cachés sous l'herbe. Il était dans une île bordée de peupliers et de saules : des touffes d'églantiers sauvages effeuillaient au vent une pluie de papillons; des soucis et des fleurs de camomille blanche bril-

laient sur le gazon comme des écus d'or et d'argent sur un tapis vert; les glaïeuls, les nénuphars, les marguerites, les muguets blancs pleuraient sur les pieds de l'artiste une abondante rosée, ils semblaient savoir qu'il allait mourir, le bel amant aux cheveux bouclés. C'était l'heure du crépuscule, et le jour avait été si vif, si éclairé de soleil, qu'il avait de la peine à s'éteindre. Stell regardait autour de lui le flux et le reflux des ondes et des feuilles, les derniers rayons du soleil riant sur les flots, les premières clartés de lune glissant, comme un doux regard de femme, entre les branches, et jamais la nature ne lui avait semblé si belle que ce soir-là; — cependant, à quelques pas plus loin, l'eau était profonde et noire.

Au moment de s'élancer dans la rivière, une idée le retint aux cheveux : « Oh! » s'écria-t-il, « on dit que les noyés sont bien laids, qu'ils ont le ventre gonflé et la face verte : quelle fin pour moi qui ai toujours recherché dans l'art le reflet de la beauté suprême et éternelle! » — Peut-être qu'un dernier regret de la vie, des eaux, des feuilles, des couchers de soleil, des levers de lune, et

qui sait, de Marie, se cachait sous cet amour de la forme. Il cueillit une branche de saule, et lui demanda conseil :

« Faut-il? »

Puis il en détacha une à une les pâles feuilles qui, envolées au vent, s'éparpillaient sur l'eau, emportant, dans un *oui* ou un *non* fatal, la vie ou la mort de Stell. Cette branche jugeait un homme. La lune regardait cela avec ses deux yeux rêveurs, l'onde ne cessait de rire entre les roseaux, et la brise s'enivrait mollement des senteurs de l'herbe, des fleurs et des arbres. Cependant une dernière feuille tremblait au bout du rameau.

« C'est bien! » répondit Stell.

Le rameau avait dit oui.

Alors Stell se glissa entre les sorbiers. La côte assez abrupte, faite de glaise et de limon séchés au soleil, descendait en une pente rapide. Au moment où Stell n'était plus qu'à un mètre de l'eau, il sentit derrière lui un bruit de feuilles remuées, et regarda; un crépuscule de femme blanchissait : elle avait un souffle de brise dans ses longs cheveux noirs et la lune dans un pli de son voile. Il faisait nuit, et Stell avait déjà

trop d'ombre sur les yeux pour que cette vision confuse et incohérente ne lui semblât pas un rêve de nuit; il fit pourtant quelques efforts pour remonter vers ce rêve : il roidit sous lui ses genoux, il étendit vers les racines et les touffes d'herbe ses mains désespérées, il se souleva de tout son souffle et de tout son élan vers cette blanche forme de femme; mais il saisissait à vide, pour s'y retenir, des racines et des herbes qui lui mentaient toujours, et sentait sous son poids et ses soubresauts le sol lui manquer. Enfin ses genoux rencontrèrent un caillou et ses doigts une épine; Stell s'y accrocha. Il se crut sauvé; mais le caillou, au moment où l'artiste faisait un dernier effort pour se dégager de ce terrain visqueux et mou, s'enfonça; la ronce où il attachait ses poings tout sanglants perdit racine, et Stell glissa, à petit bruit, dans l'eau.

ICI L'ON RAJEUNIT.

VII.

ICI L'ON RAJEUNIT.

C'était, aux yeux de la foule, un bien heureux mortel que cet abbé Pierre de Scala, aumônier du Roi, notre sire; tout lui succédait à gré : riche, beau, aimé des femmes, bien venu en cour, il passait sa vie dans un rayon de fête et un sourire. Au reste, toutes ces prospérités n'étaient

qu'apparentes et vaines ; sous tout cela, il avait, depuis quelque temps, un endroit du cœur qui saignait.

Quant au sujet de sa douleur, le voici : l'abbé aimait une maîtresse qui lui était infidèle. De jour en jour elle se détachait de lui par quelque côté; il avait beau faire tous ses efforts pour la retenir, chaque jour elle lui laissait aux mains un lambeau de sa robe... Cette amante à qui l'abbé avait donné tout son cœur, qu'il suppliait à genoux et à mains jointes, qu'il entretenait si libéralement de fleurs, de parfums, de nacres, de dorures, de joyaux, de batiste, de satin et de fine dentelle, la seule enfin qu'il aimait au monde et qui le fuyait, vous savez que c'était sa beauté.

Il faut toujours à l'homme une affection; il y a des vides dans le cœur qu'on ne peut remplir qu'avec de l'amour : or, le prêtre s'aimait. Il était à lui-même son idéal, son Eldorado, son pot de fleurs. Jugez, maintenant, quelle douleur ce fut que de voir les roses de ses joues s'effeuiller, l'automne neiger sur ses cheveux blonds, son cou si frais et si poli s'écailler, sa paupière s'amollir, ses yeux perdre de leur lumière et se

terminer à leur angle par une patte de plis, ses mains raidir et sécher, ses lèvres, autrefois d'un carmin si vif, pâlir, ses tempes se creuser, son front se couper de rides; il en prit un chagrin amer et fit sur sa chute des feuilles de longues et touchantes élégies qui eussent attendri tout autre cœur moins dur que celui de l'inexorable vieillesse.

Son miroir était un confident trop sincère qui, chaque matin, lui reprochait une ride ou un cheveu blanc; l'abbé le maudissait, et cependant il revenait toujours à lui, comme au seul confident et au seul ami qu'il eût jamais eu dans ce monde. En vain, M. de Scala appelait-il à son secours toutes les ruses de la toilette; en vain, le rouge d'Arménie et le blanc de céruse cherchaient-ils à réparer sur sa figure blonde et réjouie l'irréparable outrage des ans, on sentait que l'automne était venue, et que les lis et les roses qui fleurissaient dans son jardin n'étaient désormais que fleurs artificielles : il avait quarante-deux ans.

Une tentation vint, un jour, au prêtre; d'abord elle rampa autour de lui, sous l'herbe,

comme une vipère, et, se dressant soudain sur le bout de sa queue, lui glissa le plus doucereusement du monde dans l'oreille de petits mots emmiellés et perfides. « Vois, » lui dit-elle, « Ab-Hakek, comme il se maintient dans une longue jeunesse ; l'on dit même qu'il ne mourra jamais. Il ne tiendrait qu'à toi d'être ainsi. Va demander au magicien un peu de son eau merveilleuse; tu es assez riche pour en payer chaque goutte avec de l'or, et tu redeviendras jeune comme la jeune Hébé. »

Son orgueil de prêtre et de rival se révolta d'abord : il fallait, il est vrai, s'humilier devant le magicien; mais l'abbé ne put tenir longtemps contre l'idée de redevenir jeune et beau. Cela le prit au fond du cœur par son endroit sensible. — « Après tout, » continua la petite vipère, en remuant la queue et fort encouragée par le succès de ses premières insinuations, « qui sait si la magie n'a pas des secrets merveilleux, et si elle ne paie pas ses enfants, bien mieux que ne le fait l'Eglise, des peines qu'ils se sont données pour l'amour d'elle? Depuis vingt ans que tu la sers, t'a-t-elle seu-

lement empêché de vieillir, ô prêtre? a-t-elle, dis-moi, comme au temps des miracles, fait refleurir tes roses et tes chairs fanées? non, rien de tout cela. — Va donc à l'autre. — Si l'Église se fâche, ne pourras-tu lui dire : « Vous n'aviez, depuis le temps que je suspendais ma lèvre à votre sainte mamelle, ô grande épouse du crucifié, qu'à y laisser tomber une goutte de ce lait dont vous dites que se nourrissent là-haut les anges et les immortels. » — Il éprouvait néanmoins encore cette vague pudeur qui fit rougir Junon quand elle alla trouver Éole, et l'abbé réfléchit à ceci, qu'une seule passion oubliée dans un coin du cœur dégrade quelque jour l'homme le plus haut et fait descendre les Dieux de l'Olympe chez leurs ministres. Jusque-là il avait bien tenu son cœur propre et net de tout attachement, il en avait soigneusement retranché tout ce qui pouvait le retenir et l'entraver par des liens, femmes, jeu, amis, famille, et il croyait ainsi arriver plus sûrement aux honneurs; mais le mal fut que tout ce qu'il ôtait des autres amours il le donnait à l'amour-propre, et qu'il en

devint aussi bien l'esclave. En vain chercha-t-il, en effet, à lutter contre la petite vipère qu'il avait laissée dans ses herbes; un matin qu'un nouveau cheveu blanc s'était risqué sous ses touffes blondes, il n'y put tenir, et s'en alla chez maître Auréole Ab-Hakek.

Il faisait demi-jour.

L'entrevue fut solennelle; c'étaient les deux idées du XVIe siècle qui s'affrontaient, le prêtre et le magicien. Ces deux hommes avaient alors la prétention de gouverner non seulement les rois, mais encore la nature; tous les deux leur interdisaient par le feu et l'eau, quand ceux-ci leur étaient rebelles : *interdico tibi igne et aqua*, et d'un souffle ou d'un signe de main y faisaient entrer et en sortir à leur gré l'esprit immonde.

« D'où me vient cet honneur, » dit Auréole Ab-Hakek, « que M. l'aumônier du Roi, notre sire, vienne aujourd'hui chez moi?

— Je viens, » répondit l'abbé, « prouver, à maître Ab-Hakek et à tous ceux qui osent en douter, que je tiens en singulière estime un savant tel que lui. »

Le magicien supposa un piége sous cette flat-

terie insidieuse, et se tint en garde. Il y eut entre eux un silence durant lequel Ab-Hakek et M. de Scala échangèrent quelques regards pénétrants et furtifs. Au reste, Ab-Hakek avait sur l'abbé l'avantage; il était chez lui. Aussi reprit-il aussitôt l'air calme, hautain et sévère qui allait à sa sombre figure.

Le prêtre continua :

« La magie est, du reste, une science qui a ses raisons, et à laquelle j'ai souvent été tenté de croire.

— Vous! » dit Ab-Hakek, en secouant sur l'abbé son regard d'aigle plein d'un feu sombre; « pourquoi donc alors faire brûler les magiciens?

— Vous me rendrez cette justice, sire Auréole, que je n'ai jamais fait brûler que des sorciers obscurs et de pauvres bohémiens.

— Et vous avez mal fait, » dit le mage d'une voix rude; « les plus petits sont, aussi bien que nous, les fils de la science.

— Là, ne vous fâchez pas, maître Ab-Hakek; — la magie est une chose profonde et révolutionnaire qu'on doit laisser aux grands es-

prits; — il ne faut pas, croyez-moi, qu'elle pénètre dans le peuple; — nous autres prélats, nous y avons souvent mis la main, mais en secret; vous savez que le mystère nous tente. »

Le maître prit un air d'ironie puissante et amère : « Vraiment, monsieur l'aumônier, je croyais que la foi vous suffisait, et que le bréviaire contenait le dernier mot du monde! depuis quand le cherchez-vous ailleurs? Est-ce que Christ se fait vieux, et qu'à force de le manier devant le peuple, tout sanglant et tout mort qu'il est, la certitude s'en va par les trous de son linceul. »

L'abbé rougit.

« Je ne dis pas cela, mais il y a des questions sur la science que je voudrais vous faire.

— Parlez, monsieur! »

Le magicien siégeait dans une chaise pliante à bras, faite de bois de chêne très curieusement ouvré et rehaussé de bossettes, avec une tête et des cornes de bouc aux angles; il écoutait d'un air solennel.

« Que faut-il, » demanda l'abbé, tournant

autour de la vraie question qui l'amenait chez Ab-Hakek, « pour faire des miracles?

— Il faut vouloir. La volonté est une main intérieure qui remue tout : *fiat lux!*

— *Et facta est lux*, » reprit le prêtre; « mais ne dit-on pas que vous avez le secret d'une eau singulière qui a pour vertu de refaire jeunes et vermeilles les faces ridées?

— Sans doute!

— Pourquoi ne donnez-vous pas alors à connaître ce mirifique secret?

— Parce que la plupart des hommes vivent déjà trop longtemps, » répondit le maître, « pour sots et inutiles qu'ils sont. »

L'abbé se mordit les lèvres.

« Est-ce que, » hasarda-t-il encore, « si je buvais de cette eau, je redeviendrais jeune?

— Qui le nie?

— Personne; mais alors je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas, maître.

— Seulement il faudrait croire.

— Je crois, » dit le prêtre, « *credo.* »

Auréole Ab-Hakek hocha la tête.

« Vous croyez en Bophomet, le grand idole des Templiers, qui a une longue barbe, un regard terrible et quatre pieds de bouc?

L'abbé hésita à répondre ; mais l'amour de sa beauté le tenait. Il répondit »

« Oui.

— A la vertu du cordon talismanique?

— Oui.

— A la puissance fatale des nombres?

— Oui.

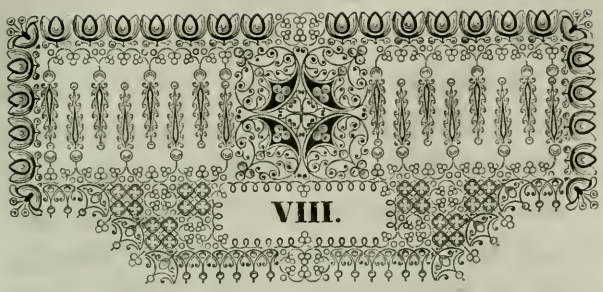
— Prenez donc alors. »

Et ayant avancé la main vers une fiole pleine d'une liqueur qui semblait de l'eau teinte, *aqua tincta*, il la remit à l'abbé.

Dès que celui-ci fut dehors, le remords et la honte lui vinrent.— « Oh! » dit-il, « cette fiole me coûte cher! Ésaü, tu as vendu ton droit d'aînesse pour un plat de lentilles; prêtre, tu as renié ton Dieu pour un peu d'eau! — Autant eût donc valu aimer une femme! »

Or, ici le coq chanta, et Pierre pleura de s'aimer, *et flevit amare*.

STELL SE DONNE AU DIABLE.



VIII.

STELL SE DONNE AU DIABLE.

Stell ne s'était pas noyé.

Au moment où il commençait à dériver et à boire avec essoufflement, une main l'avait saisi aux cheveux ; il s'était ensuite senti étendre mollement sur l'herbe, et lorsque, après avoir vomi l'onde qui lui sortait à flots des narines et

de la bouche, Stell ouvrit les yeux, il se retrouva seul. Il est rare que celui qui vient d'échapper à une mort volontaire essaie une seconde fois de se détruire. Il y avait, d'ailleurs, au dessus de sa tête, tant d'étoiles qui le regardaient, et la nature était, autour de lui, si calme, si solennelle, si abîmée dans sa grande rêverie, que Stell eut honte. Il lui sembla aussi avoir été sauvé de l'eau d'une façon surnaturelle, et comme, à mesure que la foi chrétienne s'éteignait en lui, les rêveries de la cabale jetaient dans son ame une lumière plus vive, Stell ne douta plus que ce ne fût l'Ondine de ces bords de la Marne, qui ne voulait pas qu'on se noyât dans ses eaux, et il s'éloigna à pas silencieux.

Le statuaire se dit aussi qu'il était lâche de mourir quand il y avait encore au monde des feuillages, des ondes, des étoiles, des reflets de lune, des nappes d'herbe plissées au vent, et que, puisque sa beauté lui avait menti, il lui restait cette autre beauté idéale et éternelle qui se rend à tout mouvement visible dans la nature et pour qui seule il est si doux de vivre!

Lorsque Stell se fut ainsi résigné, un de ses premiers besoins fut de voir la mer. Il lui sembla que cette grande désolée, qui mugit une plainte éternelle, lui était sœur, et qu'il ferait bien de lui rendre visite. Stell l'alla trouver à Cherbourg. Il était six heures du soir; de si loin que l'artiste entendit se lamenter cette grande voix, il fut pris d'une exaltation frénétique.

« Oh! » dit-il, « elle me sent venir! » — Le soleil couchant plongeait, comme le doge de Venise, dans les flots amers, son anneau d'or; le statuaire regarda à son doigt, et n'y trouvant plus l'anneau de Marie, il ne douta dès lors que la mer ne se plaignît, comme lui, d'un amour infidèle. Elle était, ce soir-là, majestueuse et calme dans sa douleur. Stell fréta une barque sur le port; il avait hâte de perdre de vue la côte et de se sentir seul avec sa belle affligée. Vers minuit, la mer se fit mauvaise. — « Oui! » pensa Stell, « elle me ressemble, elle choisit les ténèbres pour éclater en sanglots! » — Toutes les vagues s'élevaient, en effet, gonflées de soupirs. Stell passa la main, avec une pitié très

tendre, sur la chevelure de cette sombre désespérée qui se déchirait le sein aux durs cailloux de son lit.

L'orage éclata ; Stell respira d'abord son souffle avec emportement, et ce souffle ramena en lui une tempête fougueuse; car son cœur était, aussi bien que celui de la mer, un abîme où étaient entrées, à pleins bords, les grandes eaux : *intraverunt aquæ usque ad animam meam*, disait David dans sa tristesse. Stell sentit alors cette masse d'ondes se remuer en lui avec des hurlements de douleur et des bouleversements insensés. La mer, de son côté, gémissait, et, à chaque fois que la barque passait sur une lame d'eau bouillonnée et blanche d'écume, Stell croyait fouler un sein tout gros de sanglots. Cependant il avait l'air de l'esprit de la tempête; sa poitrine soufflait avec un bruit d'aquilon; ses yeux ardents faisaient baisser le regard aux étoiles; son front nu défiait le front de la mer sombre et ridé : — « Va ! » lui criait-il avec délire, « va, ma sœur ! soulève tes flots; bats de douleur tes flancs; soupire l'orage; et, quand

après d'horribles convulsions, tu retomberas toute haletante et tout essoufflée sur ton lit, si tu veux voir un abîme qui soulève une tempête plus écumante, plus profonde, plus éternelle, ô mer! regarde au fond de moi! »

Stell s'en retourna un peu consolé; il avait trouvé quelque chose au monde qui souffrait presque autant que lui : — la mer.

Il s'en revint à Paris.

Le statuaire avait la tête pleine d'idées malsaines. Un soir, il regardait, avec étonnement, tous ces monstres de pierre qui habitaient alors les murs de Saint-Jacques-la-Boucherie, et qui semblaient, chaque matin, se multiplier à l'œil; l'idée lui vint que ces monstres devaient s'accoupler durant la nuit. Il se dit même que ça devait être, aux clartés de la lune, un spectacle étrange que celui de ces dragons, ces hydres, ces sphinx, ces tarasques, ces hippogriffes frottant, l'un contre l'autre, avec un choc luxurieux, leurs ventres semés d'écailles; et, comme tout amour trompé laisse au fond du cœur une lie de mauvais désirs, Stell résolut de les surprendre dans ces épou-

vantables débauches. Vers minuit, il se leva et courut à l'église Saint-Jacques. L'édifice était silencieux et solennel; mais, aux pâles clartés de la lune, le statuaire crut saisir, autour de lui, les dernières oscillations d'un mouvement. Il ne douta plus que sa présence n'eût troublé de hideux mystères, et que tous ces monstres en chaleur, qui essayaient entre eux de durs et criminels accouplements, n'eussent, au bruit d'un homme, interrompu leurs amours. Stell crut même les voir fixer sur lui un regard menaçant, et il eut peur. — « Fuyons, » se dit-il, « l'enfer est ici! » Et, comme il passait devant le porche de la rue de Marivaux, il avisa quelques saints de pierre qui avaient, dans l'ombre, un air calme et immobile. L'artiste en fut jaloux. Le regret le prit de ne pas être une de ces statues encadrées dans des niches toutes vertes de mousses; et, s'arrêtant devant l'une d'elles : — « Salut, frère! Si cette robe de granit te semble lourde; si tu t'ennuies d'avoir éternellement la face battue par le vent, la pluie et la grêle; si, sous cette froide mine de statue, tu conserves encore un cœur et quelque amour

de la vie, des femmes, du soleil, descends, moi je prendrai ta place; ami, changeons, si tu veux : tu redeviendras homme et moi statue. »

Et la statue fit signe que non.

L'excès de sa douleur se tourna, comme celle de toutes les grandes ames, en des excès d'art : un soir qu'il se promenait, l'idée lui vint que ces astres suspendus dans le ciel, et, selon les savants d'alors, six cents fois plus grands que la terre, étaient d'énormes blocs de diamant, que Dieu, ce grand statuaire qui a fait l'homme, s'amuserait un jour à tailler; Stell en fut jaloux. — « Oh! » s'écria-t-il, « ce ne sont, ô Jehovah, ni vos mondes, ni vos anges, ni vos soleils, ni votre bleu manteau du ciel, ni surtout votre éternité que je vous demande, c'est de me laisser tailler au ciseau un de ces diamants, et d'y laisser le profil exorbitant, superflu et cyclopéen de Marie! »

Stell se sentait encore pris d'un violent amour du mal. C'était une de ces natures fortes qui enveloppent le monde et le ciel dans leurs affections : il avait aimé, avec Marie, les belles fleurs, la nature, le bien, le paradis, les anges; son

cœur était même monté jusqu'à vous, ô vierge des vierges; mais, depuis, Stell, se croyant trahi par la belle et pieuse fille, se mit à haïr toutes ces choses avec emportement; ce qui lui resta d'amour eut, comme toutes les amours tristes, besoin de ténèbres : il quitta le christianisme pour la magie, le jour pour la nuit, le bien pour le mal. — « Oh! » se disait souvent l'artiste, « si la cabale disait vrai, s'il y avait dans l'air du soir quelque succube errant, avec quelle joie dépravée et furieuse je le coucherais à deux mains sur la paille de ma couche! comme je me plongerais désespérément avec lui dans d'infernales amours, pour savoir ce qu'il y a au fond! »

Fût, au reste, illusion d'une tête malade ou réalité, Stell croyait, depuis quelques jours, sa chambre hantée par un esprit; il en sentait rôder, autour de lui, la mystérieuse influence. S'il sortait, il trouvait, à son retour, tout son atelier en désordre. Quelques papiers incohérents où il jetait, çà et là, sa douleur en vers avaient disparu. Un jour qu'il crut entendre du bruit dans son atelier, il entra; l'auteur de

ce bruit était chimérique; seulement l'artiste surprit, à l'une des vitres, une haleine moite : il y courut. La limpidité du verre était, en effet, troublée par une brume mate et éphémère qui s'effaçait à l'œil. Oh! que Stell eût voulu retenir sur la vitre ce souffle, et avec quel amour il y mêla le sien! Un autre jour, il trouva, sur le mur, un profil de femme hardiment dessiné au charbon; ce profil était d'une beauté sombre. Stell ne douta plus que ce ne fût celui de son démon familier; et, à force de le regarder, il en devint sérieusement amoureux.

C'était, comme on le pense bien, un amour fatal, désespéré, profond, plein de ténèbres, un amour de nuit. Depuis que l'artiste avait perdu Marie, il avait pris en haine le grand jour, le soleil, le ciel bleu; il cherchait l'ombre, et il eût pu dire avec David cette grande douleur : *Factus sum sicut nycticorax in domicilio*. La nuit trouvait en lui, ainsi que la mer, une forte sympathie : c'étaient ses deux sœurs. Aussi était-il désormais incapable d'aimer d'autre femme qu'une brune aux yeux glauques : c'est ainsi qu'il se figurait son démon. Un

jour qu'il avait la tête pleine de ces mauvaises pensées, il ouvrit un livre que lui avait donné maître Auréole Ab-Hakek, et il tomba sur ceci :

« Manière de se donner au diable. »

Il lut tout le chapitre avec une attention grave. C'était un Traité de Proclus sur les différents pactes qu'on peut conclure avec un démon familier; Stell s'arrêta au pacte d'amour. Il hésita quelques instants, le cœur lui battait; mais, d'une main tremblante, il finit par écrire sur un papier blanc :

« Si tu veux de moi, ô mon beau démon, si tu as de longs cheveux noirs et de grands yeux couleur de l'onde, viens, je me donne à toi.

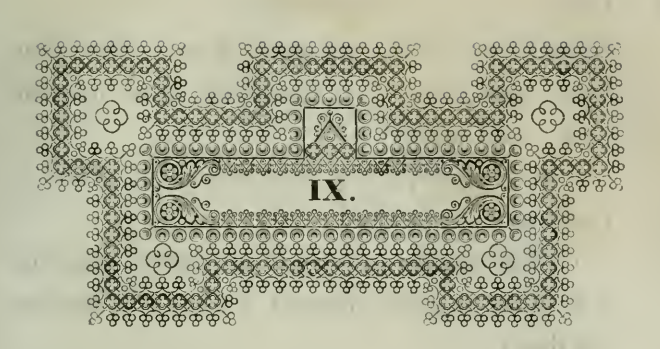
» *Signé* STELL. »

Il posa ce papier sur sa table, se coucha et s'endormit. La nuit fut longue et agitée. Stell crut se sentir effleuré, dans son sommeil, par un souffle de femme, qui fit courir sur lui de chauds et enivrants frissons : aussi bien il eut un songe; il lui sembla voir toutes les lettres du fatal billet se remuer. Ces lettres vivantes

avaient des pattes noires et s'agitaient comme des fourmis; elles grimpèrent sur le lit de l'artiste, allèrent droit à lui, et se groupant à l'endroit du cœur, se mirent à en sucer le sang. Stell souffrait d'un mal intolérable ; il faisait de violents efforts pour détacher de lui ces lettres rongeuses et envenimées, mais inutilement. Si ce songe eût duré encore une heure, Stell fût mort. Heureusement qu'un rayon de soleil levant ayant glissé sur ses yeux, il s'éveilla.

Le premier mouvement de Stell fut, à son réveil, de se lever et de regarder sur sa table : — le fatal billet n'y était plus.

SON DÉMON A STELL.



IX.

SON DÉMON A STELL.

« Oui, mon Stell, j'ai de longs cheveux noirs et de grands yeux couleur de l'onde; oui, je veux de toi, ô bel inconsolé! Je suis un démon, dis-tu; mais un démon qui aime vaut bien un ange infidèle.

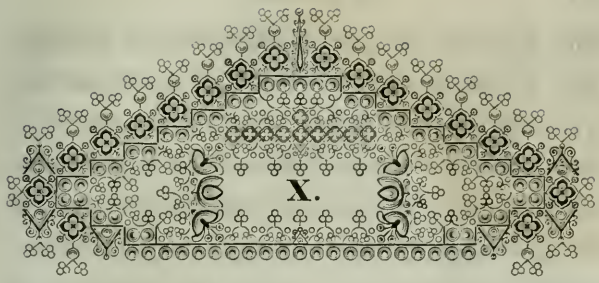
» Ton pacte est, ô Stell, sur mon cœur, il ne

me quittera jamais; un jour, je reviendrai t'en faire ressouvenir : en attendant, aime-moi un peu, mon adoré !

» L'Ondine qui t'a sorti des eaux prêtes à t'engloutir, c'est moi !

» Mon nom, si tu veux le connaître, est celui d'un démon jadis allaitant d'amour la bouche des dieux. »

LE SABBAT.



X.

LE SABBAT.

Or, Stell n'était plus le pauvre et obscur statuaire que nous avons connu; son talent avait fini par se faire jour, et, comme il arrive d'ordinaire, la fortune lui était venue quand le bonheur pour lui n'était plus possible. Des statues et autres ouvrages de marbre qui, trois ans aupara-

vant, avaient à peine rapporté quelques sous parisis à leur auteur, se vendaient désormais un prix immodéré. L'artiste avait ses entrées à la cour, où Catherine de Médicis le distinguait entre les meilleurs et lui faisait le plus gracieux accueil de reine. C'était donc, aux yeux des jeunes statuaires du temps, un artiste bien heureux et bien favorisé que le Stell; mais, sous toutes ses prospérités soudaines, il était pâle : on devinait, à le voir, un de ces hommes qui ont reçu en duel une blessure au flanc, mais qui cachent leur mal sous un blême sourire jusqu'au moment où, le sang et les forces venant à leur manquer, — ils tombent morts.

Les orages d'amour sont les plus violents : celui-ci avait remué Stell au point de donner un cours différent à toutes ses idées. En religion, en art, en politique, il voyait tout avec des yeux nouveaux. Le catholicisme, que Gabriel avait trouvé beau quand il aimait Marie, lui semblait maintenant absurde, odieux, intolérable; il le quitta. Il avait cherché jusque-là dans l'art une idée immatérielle et divine, désormais il ne rêva plus que la forme. Le musée de statues que Stell

portait en quelque sorte dans sa tête fut entièrement renouvelé; l'artiste descendit de leurs bases toutes les madones, et les remplaça par des Dianes demi-nues, de folâtres nymphes, de belles Vénus aux reins onduleux et à la gorge dure. Avant d'aimer Marie, l'artiste, comme tous les jeunes talents qui luttent dans l'ombre et la misère, et auxquels la société oppose une barrière d'égoïsme, avait en haine les heureux et les puissants. La blonde comtesse de Quéluz ne tarda pas à réconcilier Stell avec la noblesse, et même avec toute la société de son temps. Les chaînes qu'il avait jusque-là repoussées lui semblèrent douces à subir, du moment qu'elles étaient offertes par une telle main. Il vit le monde dans les yeux de Marie; et, comme elle les avait très beaux, le monde fut à son gré. La royauté même ne lui montra plus, désormais, les dents que dans le sourire de la jeune fille; et, comme celle-ci les lui faisait voir très blanches et très perlées, il s'y prit d'amour. Il était, au reste, si heureux à son ombre, qu'il s'inquiétait peu des luttes civiles qui troublaient, autour de lui, le royaume de France; mais, dès que

cet amour lui eut menti, Stell sentit renaître, avec des mouvements insensés, sa haine des grands; et dans cette longue lutte qui, sous le masque des catholiques et des huguenots, s'engageait dès lors entre le pouvoir et la liberté, le statuaire se rangea du côté du peuple.

Ses relations avec la cabale et maître Auréole Ab-Hakek qui en était le chef développèrent en lui ces tendances séditieuses. Le mage, dont le rêve était d'entasser sur son front toutes les couronnes du monde, avait toujours détesté les rois. Les dernières luttes, d'où il était sorti vainqueur du prêtre, n'avaient pas laissé que d'ébranler son pouvoir à la cour, et Ab-Hakek avait juré de s'en venger. Nous devons encore avouer que, chaque jour, une des colossales chimères du savant s'écroulait sur lui avec fracas et le couvrait de décombres et de poussière: cet homme, quoi qu'il fît, était plein d'éboulements; la science elle-même commençait à lui mentir. La vieille somnambule qui l'initiait, depuis dix ans, aux secrets les plus impénétrables était morte; cet œil, que le mage tenait ainsi ouvert sur l'avenir et les choses invisibles, le laissa

bien sombre en se fermant. Seul, morne, silencieux, trompé dans toutes ses ambitions, tombé du haut de tous ses rêves, las de science et de désirs, maître Auréole Ab-Hakek souffrait, et la souffrance mène à la révolte.

Il avait, du reste, une telle puissance d'attraction, que Stell, malgré tout le mal que le magicien lui avait fait, lui resta soumis : cela tenait-il à la beauté sculpturale du savant, qui avait toujours saisi et retenu le statuaire, ou à ce que chaque homme a dans le monde une force magnétique qui l'attire, et selon Ab-Hakek, son serpent? je ne sais; mais on eût dit, à les voir ainsi s'enfoncer désespérés et sombres dans les ténèbres de la science, deux astres qui, emportés par une force fatale, vaguaient, solitaires et déviés, à travers les solitudes du ciel.

Le souvenir d'Amalthée, de cette fille ambitieuse, échevelée et farouche, remua encore, dans Stell, de nouvelles et fougueuses passions; il avait voulu épouser la société dans une femme; il courtisa, dans une maîtresse, la révolte.

Depuis quelque temps, l'artiste allait au sabbat. Ces clubs mystérieux et profonds, sur les-

quels l'autorité essaya toute la rigueur des lois, servaient alors de repaire à toutes les opinions excentriques et les protégeaient sous ombre. Ces assemblées se tenaient toujours de nuit, dans des lieux inconnus et sauvages, au fond des bois, sous de noires futaies, au bord de nappes d'eau silencieuse et morte, à l'ombre de rocs désolés ou dans des cloîtres déserts, des chaumières vides, des églises abandonnées, des châteaux en ruines. C'étaient des orgies monstrueuses; les femmes qui en sortaient grosses n'osaient pas offrir leur enfant au baptême, et l'étouffaient d'ordinaire entre deux matelas, comme un fruit de Satan.

Or, Ab-Hakek avait averti le statuaire que le sabbat aurait lieu, rue d'Enfer, dans une maison abandonnée et évitée des passants, parce que, dit Sauval, on y entendait, la nuit, des cris et des bruits qui n'étaient pas humains. Ce soir-là, Stell s'y rendit. La lune semblait une morne tête de prêtre qui, sous la chape noire du ciel semée d'étoiles, entonnait, dans le bruit du vent et des feuilles, un sombre *dies iræ*.

Chaque adepte, en entrant, se faisait recon-

naître par des signes; on lui bandait les yeux et après quelques épreuves on le conduisait à une chambre tendue de noir et éclairée à tous ses coins de chandelles de cire qui brûlaient dans des têtes de morts. Ces lanternes-là faisaient un effet sinistre; elles avaient l'air de mâcher la lumière avec leurs dents déchaussées et de la rejeter au dehors livide et froide. Sur une table voilée d'un drap funèbre, il y avait deux poignards croisés et une Bible ouverte : il fallait faire serment de ne jamais révéler ce qu'on aurait vu. On était alors introduit dans une autre salle où trônait sur une escabelle en bois doré un grand bouc qui figurait monseigneur le Roi, et portait, entre les deux cornes, une couronne : on le saluait avec des marques d'honneur dérisoires, et l'on étendait sur lui la main comme pour en faire le bouc émissaire sur qui devaient retomber tous les maux et toutes les colères du peuple.

On passait ensuite dans un long caveau dont la voûte s'appuyait sur un pilier central, et où un banquet était dressé. De rares flambeaux étoilaient une profonde nuit. Les convives devisaient à voix basse; ils avaient presque tous des

masques et des travestissements de démon qui faisaient à l'œil un effet fantastique. Quoique Stell fût déjà initié à ces sortes de sabbats nocturnes, il ne put envisager celui-ci sans effroi, tant la surface en était ténébreuse et morne. Nul ne sembla s'occuper de sa venue, et l'artiste s'assit au hasard autour du banquet là où il vit une chaise et un couvert vides. Le cordon des convives commençait à serrer étroitement la table. Toutes les viandes et tous les mets qu'on servait étaient noirs ; quelques uns étaient soufflés de vent, et, au moment où l'on y enfonçait la cuiller ou le couteau, ils s'évanouissaient, ce qui provoquait à l'entour un rire bruyant. L'orgie commençait, du reste, à devenir joyeuse; mais c'était une joie funèbre. Stell alors remarqua qu'il avait, à côté de lui, une femme masquée, dont les seins étaient nus et les mains très blanches ; il y en avait une pour chaque convive. Quelques couples commençaient déjà à se surprendre dans de longues caresses et de rouges baisers : ce n'étaient plus, dans l'ombre, que bruits luxurieux. Quelques femmes penchaient toutes déchevelées sur le sein des hommes ; les

fleurs et les masques tombaient à terre ; les mains s'égaraient sous les robes inutiles ; les yeux étincelants d'ivresse et de désirs éclairaient la salle mieux que ne faisaient les flambeaux ; quelques couples buvaient, la tête renversée, au même hanap, ou bien les femmes versaient, avec des graces de sirènes, le vin dans la bouche de leurs amants. Jamais orgie n'eut plus de souffles chauds, ni de frissons de chair ; et si un rayon de jour était venu la surprendre dans sa nuit, je crois que, voyant toutes ces bouches ivres de vin et de baisers, tous ces rires de nuit, tous ces flancs humides, toutes ces gorges dures et pâmées, tous ces râles d'amour, toutes ces frénésies de volupté sourde et lubrique qui se cherchaient à tâtons dans cette ombre, le ciel se fût repenti d'avoir brûlé Sodome.

Stell ne se sentait point à l'aise avec sa commensale ; elle avait, comme nous l'avons dit, les mains singulièrement blanches; et, quoique masquée, elle était belle. Ceci semblera étrange, mais rien de plus vrai; une belle femme se devine et, pour ainsi dire, se sent à travers un voile ou un masque; il y a tout

autour d'elle un rayonnement qu'on ne retrouve pas autour des autres femmes, et il en est de son voile comme des gazes, des satins ou des globes de cristal dépolis et mats, qui, posés sur un flambeau, laissent toujours passer un peu de lumière. Cette beauté avait, au reste, des caresses formidables et des baisers royaux qui terrifiaient Stell; elle gardait un silence obstiné et ne répondait que par des étreintes fiévreuses d'amour aux questions de l'artiste : celui-ci s'accommodait assez bien de ce langage, et, excité par le souffle chaud de cette femme, sentait, avec délire, sous sa main, tourner les plans d'une gorge ferme, redondante et magnifique. La femme, de son côté, semblait affolée de Stell.

Cependant, au moment où la fête éclatait en bruit, en rires et en baisers, l'un des convives observa tout haut : — « Savez-vous, mes frères, qu'on dit que le diable en personne vient souvent à ces conventicules de nuit? »

Il y eut un long ricanement qui découvrit toutes les dents des femmes.

« Riez tant qu'il vous plaira, » reprit-il; « mais l'on n'a pas encore là-dessus de preuves

contraires très certaines. Luther a bien vu le seigneur Satan en ame et en cornes, lui qui n'était pas un sot.

— Eh bien! qu'il vienne! » reprit un des buveurs.

« Mais il vous rôtira, » observa une jolie brune dont les prunelles étaient deux braises d'enfer.

« Qu'il vienne! » crièrent tous en chœur.

Au même instant, on entendit frapper à la porte trois fois.

Tous les convives s'entre-regardèrent avec des yeux errants; ce bruit les avait heurtés au cœur. Les femmes surtout étaient pâles et criaient : N'ouvrez pas!

On frappa de nouveau.

« Qui est là? »

Une voix du dehors : — « Agraman! »

A ce mot, il se fit dans la salle un silence funèbre, et la porte s'ouvrit d'elle-même.

Un spectre entra, et quel spectre! une morne face de bronze, un colosse sombre, sinistre, démesuré, qui frappait les dalles sonores de ses talons d'airain et qui avait, sur tous les autres fantômes, l'avantage de n'être ni une chimère,

ni une apparence, mais bien une horreur réelle, solide et palpable, qui vous prenait rudement aux entrailles; son ombre passa lente et froide sur le front des convives. Il s'arrêta vers le milieu de la table, promena sur les convives des regards livides, se versa lui-même à boire dans un gobelet de plomb qu'il vida tout d'un trait, et souffla sur tout ce banquet comme pour en éteindre la joie. A ce souffle, les lumières pâlirent, les roses se fanèrent dans les cheveux des femmes, les masques tombèrent, et les fronts devinrent lugubres : c'était, en effet, l'homme du magicien.

Auréole Ab-Hakek se leva.

« Voici ce que cet homme d'airain vient vous dire : Arrière, hommes mous et voluptueux, vous n'êtes pas de vrais adeptes : arrière! Regardez-moi en face si vous pouvez! Je ne suis pas né d'une nuit d'amour ou d'orgie, moi le fils de la science, car le ventre d'une femme ne m'eût pas fait de bronze comme je suis! Vous n'êtes bons, vous autres, qu'à baiser les mains des courtisanes et les pieds des rois; car votre cœur se laisse amollir ou intimider; la science veut des

cœurs de plomb et des yeux de licorne ! il lui faut des entrailles comme les miennes où rien ne remue. Ai-je jamais aimé, moi? Quel est celui de vous qui m'ait surpris à des baisers de nuit? Aussi suis-je libre ! Je ne dois rien aux femmes et à Dieu, moi qui me suis fait ! — Que venez-vous ici, vous autres qui avez peur d'un homme, parce qu'il est de bronze ? »

Quelques lames de poignards brillèrent dans l'ombre et répondirent au magicien. Il reprit :

« De beaux conspirateurs, en vérité, qui chancellent ivres autour d'une orgie! »

En même temps, Auréole Ab-Hakek prit un flambeau et se dirigea vers un enfoncement plein de ténèbres, d'où l'on vit sortir une image en cire du Roi Charles neuvième, qui était à genoux et la tête nue, avec une grande chemise blanche, comme l'on en met aux parricides; Auréole étendit vers elle la main avec solennité :

« Charles, Roi de France, la cabale te condamne à faire amende honorable de tous tes crimes, la tête nue et les pieds déchaux, une torche du poids de sept livres à la main, les reins ceints d'une corde, et à mourir de la mort

des criminels de lèse-nation, — d'un coup de poignard au cœur ! »

A ces mots, il dépouilla l'image de tous ses ornements royaux, alluma une torche aux mains du condamné, et lui enfonça jusqu'au manche une lame de couteau dans le flanc.

Alors trente pointes d'acier au bout desquelles la lumière mettait du sang s'agitèrent dans l'ombre, et un seul cri sortit de toutes les bouches :

« Mort au tyran ! mort à Charles IX !

— Frappez donc ! » dit Ab-Hakek.

Au même instant, tous les couteaux entrèrent dans cette majesté de cire. Si les croyances de la cabale ne sont pas des fables, Charles IX dut sentir au cœur le froid de l'acier et tomber dès lors à la renverse frappé d'un coup mortel.

Alors une femme qui s'était tenue jusque-là immobile fendit la foule, arracha son masque et cria d'une voix tonnante : « Vous m'avez oubliée, mes maîtres ! »

A sa vue, tous les regards retombèrent atterrés ; il y avait une sueur froide sur tous les fronts, et un faible murmure fit le tour des conjurés :

« La Reine-Mère ! »

C'était, en effet, Catherine de Médicis.

« Vous conspirez sans moi, c'est très-mal (et une légère ironie rida ses lèvres)! C'est une félonie, mes maîtres, c'est haute trahison ! Mes gardes vous entourent : je vous tiens!

Les conjurés s'entre-regardèrent avec terreur.

« On assassine ici : j'en suis..... Vous ne m'avez seulement pas donné de poignard, messeigneurs. Fouillez dans vos ceintures, je vous prie, et m'en trouvez un. — Vous n'osez pas? Oh! l'homme de bronze disait vrai, vous êtes des lâches ! »

Stell sortit du groupe consterné des convives, et remit son poignard à la Reine :

« Voici le mien.

— A la bonne heure, jeune homme! Maintenant, il me faut la victime... »

Stell découvrit son sein :

« La voici, frappez! »

Le visage de la Reine était ardent : on la savait ordinairement vindicative et cruelle; tout le monde détournait déjà les yeux pour ne point

voir rouler à ses pieds l'audacieux jeune homme. Elle agita le poignard avec furie; et, au moment où l'artiste s'avançait au devant du coup, elle enfonça la lame jusqu'au manche dans l'image de cire du roi Charles IX. Il y eut stupeur.

« Cela vous étonne, mes maîtres ! — Vous ne m'avez donc jamais comprise ? Quoi ! depuis plus de dix années que je travaille au milieu de vous, vous avez méconnu mon œuvre ! Suis-je donc une insensée et une téméraire ? Ai-je donc affaire à des aveugles ? — Ne savez-vous pas que toute votre vieille noblesse de France m'a, comme un aspic qu'elle est, mordue au talon ? Eh bien ! moi, j'ai juré de lui écraser la tête ! Elle a dit : la Florentine ! la Médicis ! comme on dirait d'une fille de joie ! Elle s'est ri de ma famille qu'elle a prétendue sortie toute noire des ruelles de Florence et de l'échoppe d'un charbonnier, du nom de' Medici, qu'elle me dit tenir d'un de mes ancêtres, vil médecin; de mes armoiries, dont elle soutient que les tourteaux sont des pilules... — Par le ciel, vous les mangerez, messeigneurs ! — Elle a soulevé ma robe de reine pour découvrir

aux yeux la femme nue et déportée; elle a fouillé dans mon lit pour en tirer des amants et les souffleter au grand jour... Je la hais! Je voudrais marcher à deux pieds sur le ventre de cette noblesse étendue à terre. — Croyez-vous donc, mes maîtres, que vos visages ne sont pas de verre devant mon regard, et que, si je n'avais pas détesté les grands, j'aurais favorisé la cabale? En vérité, je vous le dis, je suis des vôtres! En abattant les Montmorency, les Condé, les Biron, j'ai essayé sur le cou des nobles une hache qui, je vous le prédis, doit trancher un jour la tête des rois! — Le Roi! oh! ce mot m'est plus odieux qu'à vous, mes maîtres! On me croit heureuse, parce que, mère d'un prince malade et imbécille, je gouverne à ma fantaisie les choses du royaume; on a tort. Je suis la Reine; mais il y a toujours une tête au dessus de la mienne : il y a le Roi. Oh! cette idée-là me rend la toute-puissance amère et vaine! Frères! plus on approche du sceptre et plus il vous fait d'ombre : maudite la loi qui nous exclut du trône, nous autres femmes, et qui nous condamne à n'avoir éternellement sur

le front que la couronne d'un autre! — Maîtres, je n'ai jamais eu d'autre religion que la vôtre. Que me font à moi les catholiques et les huguenots? Si je les ai poussés les uns contre les autres avec démence, c'était afin de casser, dans ce choc, les nobles et les grands, de heurter ces hommes d'argile à des hommes d'acier. Si j'ai secoué une grande vengeance de nuit sur la ville, c'était afin qu'elle atteignît, comme la foudre, les plus hautes têtes, et que, prise dans mes colères de femme, cette vieille noblesse en sortît toute tronçonnée! Le jour viendra où l'on comprendra Catherine de Médicis, et où les peuples en guerre contre les Rois lui rendront justice : en attendant, une faction qui vous est contraire menace de dominer à la cour; Charles m'échappe; l'édifice que j'ai, depuis si longtemps, élevé de mes mains laborieuses et royales menace encore une fois de crouler au souffle d'un prêtre et d'une jeune fille : aidez-moi, frères! »

Tous :

« Vive Catherine! vive la Reine!

— Si mon fils, le Roi Charles IX, mourait,

et que les grands voulussent se soulever, me soutiendriez-vous ? »

Tous, étendant la main :

« Nous le jurons !

— Vous me répondez du peuple.

— Oui, » dit Ab-Hakek, « si vous lui êtes fidèle. »

La Reine après un silence :

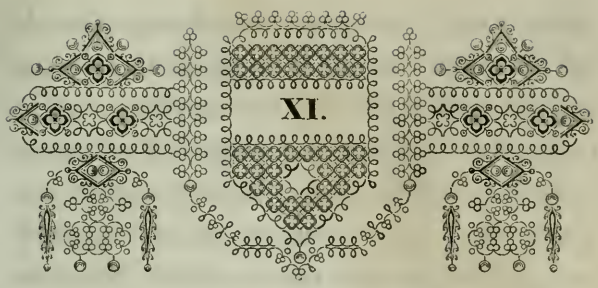
« Dans six semaines, le Roi de France ne se nommera plus Charles IX, mais Henri III ! »

On éclata en cris de joie : un Roi qui meurt fait toujours plaisir au peuple.

Or, la Reine, seule et à part :

« Henri III et non Catherine de Médicis ! — A quoi bon alors tout ce que je fais ! — Oh ! que ne suis-je née homme ! »

INITIATION.



INITIATION.

Depuis quelque temps, l'artiste était décidément pris par le goût et l'étude du mystère. Stell trouvait à la recherche des causes occultes un plaisir sombre qui allait bien avec l'état de son ame. Sous cette fantaisie, il y avait un singulier caprice de cœur. Stell, croyant

toujours que Marie avait aimé le magicien, s'était dit vaguement que la magie devait être alors quelque chose d'adorable et de suprême, et il s'y était jeté avec passion. Le statuaire s'en aperçut lui-même : — Oh ! dit-il, j'ai beau vouloir m'éloigner d'elle, je la retrouve en tout ce que je fais ; de quelque côté que je souffle, elle a des épis dans mon vent.

Ab-Hakek s'était chargé d'être le maître de Stell et de l'initier au secret des secrets : or, ils montèrent ensemble, ce soir-là, sur une des collines de Meudon, où grimpait une procession d'arbres et d'où l'on découvrait, au loin, une grande perspective; quoique cette campagne ne fût guère distante que de quatre lieues de la ville, la main de Paris y était complètement effacée. Le soleil se couchait : une molle lumière émoussait les angles durs des rocs ; des tapis d'herbe piqués de fleurettes se déroulaient mollement ; de blondes moissons laissaient moutonner au vent leurs flots d'épis ; des pigeons et des tourterelles attardés revenaient par bandes; des collines portant des villages en croupe semblaient fuir dans les ho-

rizons bleutés de fonds opaques et solides; des monts plus abruptes laissaient pendre à leur sommet des forêts et des chèvres, et nouaient, autour de leurs côtes, la Seine onduleuse et lustrée, comme un ruban. Quelques uns avaient même des formes humaines : on eût dit des géants au repos. Stell avisa un Prométhée, dont un nuage aux ailes étendues rongeait le flanc. Les bois, avec leurs troncs bruns et courbés, semblaient des temples de feuilles soutenus par des cariatides de marbre noir. Il y avait répandus sur tout cela des traînées de lumières blondes et tièdes, de larges pans d'ombre, des fugues de jour singulières à travers les massifs. Dans le ciel, de grands nuages prenaient, au souffle du vent, mille formes boréennes; c'étaient des vieillards à barbe blanche et floconneuse, de jeunes filles dont la robe légère se déchirait aux rameaux des arbres, des Éoles bouffis, des Temps armés de faux, des Amours éventés de leurs ailes diaphanes, des Titans lançant des blocs de vapeurs à la face du ciel, et toute une mythologie aérienne qui abîmait Stell en un ravissement muet. Tout cela se fondait dans un ensemble et comme

dans un être unique, fait de brises, de ciel, de verdure et d'onde, qui semblait avoir une ame et une voix.

Ab-Hakek et Stell restèrent quelques instants en contemplation et en silence.

« Maître, » observa enfin le jeune homme, « pour devenir un grand mage et avoir la clef de tous les secrets, vous ne m'avez pas encore dit quel livre il fallait étudier?

— Celui-ci, » répondit Ab-Hakek.

Et il lui montra la nature.

UN RÊVE EN L'AIR

XII.

UN RÊVE EN L'AIR.

Le nain jouissait depuis quelque temps d'un bonheur éthéré : il volait.

Ses amours avec Aspasie (c'était le nom qu'il avait donné à la colombe) se conservaient dans toute leur fraîcheur et leur mystère. La vie n'était plus pour eux qu'un long roucoulement,

et Formica parlait si bien la langue des ramiers, qu'il avait presque oublié celle des hommes; le mot, d'ailleurs, qu'il prononçait le mieux et le plus souvent était celui-ci : rrrrrrrh (je t'aime!)

Au milieu de tout cela, quelque chose, nous l'avons dit, lui manquait, c'étaient des ailes. Ab-Hakek, sollicité par le nain, finit par se mettre à l'œuvre, et au bout de quelques mois les ailes se trouvèrent faites : elles étaient de plumes de cygne et d'un mécanisme si ingénieux, qu'elles semblaient vivantes. Plusieurs avaient, au moyen-âge, vainement tenté le vol; mais, cette fois, le mathématicien Ab-Hakek semblait être parvenu à dompter tout-à-fait la résistance de l'air : il attacha solidement les deux ailes au flanc du nain et lui apprit la manière de s'en servir et de se diriger dans le ciel. Formica ne se sentait plus d'aise; il dit adieu à son maître, et, suivi de son amante, il partit un matin à tire d'aile. Pendant un mois, sa vie fut ainsi tout aérostatique; aussi le bruit courut-il que le magicien avait, d'un coup de baguette, changé son nain en pigeon blanc.

Vous dire quelle fut la joie de Formica de se

sentir ainsi monter dans le ciel, je ne le puis; il faudrait pour cela avoir été oiseau, et je ne l'ai jamais été qu'il me souvienne. Ce long vol d'amour dans un ciel bleu le rendait sublime; comme ce pauvre nain nous méprisait à son tour! « Oh! » disait-il, « que les hommes sont petits, vus d'un peu haut! » Il se livrait, en fendant l'espace, aux transports les plus lyriques : — « Je suis le roi des airs! » s'écriait-il; « je me soucie peu de cette boule qu'on nomme le monde et que les autres rois tiennent avec tant d'orgueil dans la main : moi, je l'ai sous mes pieds! » — Ou bien encore, sifflant au passage les choucas, les ramiers et les hirondelles : « L'amour m'a donné des ailes comme à vous, mes frères, pour que je puisse rejoindre ma colombe; l'amour, qui peut tout, m'a fait oiseau. » Et les hirondelles, les ramiers et les choucas fuyaient avec terreur, croyant que c'était un ange ou un démon qui volait en plein midi. Il s'arrêtait avec sa colombe sur les grands arbres et sur la cime des monts, ou bien encore c'était pour lui une joie enfantine de lui prendre des baisers au vol : — « Baisez-moi, ma belle, baisez-moi colombine-

ment : je ne regrette rien d'en-bas, puisque je vous ai ; je n'ai rien laissé sur la terre, puisque j'en ai emporté mes amours. » Il lui disait d'ailleurs tout cela dans la langue des ramiers, langue assez obscure et que nos lectrices, si charmantes tourterelles qu'elles soient, nous permettront sans doute de traduire. D'autres fois il s'élevait à des hauteurs insensées : « Sus, ma colombe! plus haut, plus haut! On dit que c'est tout là-haut qu'est Dieu : peut-être finirons-nous, à force de monter, par le découvrir. » Mais ne voyant toujours rien que le ciel bleu, le soleil et les nuages, sur qui courait son ombre : « Oh! » s'écria enfin le nain, dans un transport d'orgueil, « puisque je suis libre, puisque l'espace et les cieux sont à moi, puisque j'ai sous mes pieds des nuages, des abîmes et des mondes, c'est peut-être moi qui suis le Dieu! » A ces mots, un rude coup de vent lui cassa l'aile ; comme toute brisée qu'elle était, cette aile se gonflait encore sous un petit souffle, il tomba mollement, mais il tomba : on eût dit un cygne blessé par une balle qui s'abattait. Ne pouvant calculer sa chute ni la diriger, il se laissa aller au courant de

l'air. C'était un supplice atroce que celui de se sentir enfoncer ainsi, à petit bruit, dans un milieu fluide et insaisissable, sans savoir ce qui se rencontrerait au fond ; le sol fuyait, fuyait toujours. Enfin, le nain se sentit pris par un autre milieu plus lourd et plus humide que celui de l'air : il était tombé dans un fleuve. Le nain ne savait pas nager, il reparut deux ou trois fois à la surface de l'eau ; ses ailes le soutinrent d'abord, mais peu-à-peu elles se trempèrent et ne servirent plus qu'à l'attirer au fond : il se noya.

Formica était, avec la science, tout ce que le magicien aimait au monde ; ce géant tenait au nain par le cœur (les extrêmes se touchent), et sa mort lui fit verser des larmes amères ; le sultan pleura son oiseau bleu.

LE DOUX ROMAN D'AMOUR.

XIII.

LE DOUX ROMAN D'AMOUR.

Il y avait longtemps que Stell n'avait vu Amadis, lorsque celui-ci entra, un soir, chez le statuaire, le front soucieux et de l'air le plus tragique du monde.

« Devine ce que je suis depuis que je ne t'ai vu? » dit-il.

« Malheureux?

— Pis que cela.

— Trahi?

— Plût au ciel!

— Quoi donc alors?

— Marié. »

Stell le regarda comme s'il voulait rire.

« Hélas! oui, » continua Amadis; « j'ai rencontré mon idéal. »

Et il soupira. Le mariage et le poète étaient deux notions que Stell avait quelque peine à lier; aussi :

« Tu railles toujours, cher, et tu as tort.

— Moi, je ne ris plus, — des maris, surtout. — Je vois que tu ne me saisis pas, Stell; il faut que je te raconte. Tu sais que, depuis un an, j'allais deux fois par semaine aux *I Gelofi*. Ce n'était ni la signora Pazzia, ni Brassemontagne, ni le chevalier Faquinet, ni Bradamante, ni Arlequin qui m'attiraient ainsi, c'était Colombine. Elle avait, aux lumières, de ces graces italiennes qui vont au cœur, la voix perlée, les pieds fabuleux, la cheville bien nouée, le mollet saillant et ferme, le genou,

pour ce qu'on en voyait à travers sa robe, moelleux, les cuisses engageantes et bien attachées, la taille à tenir dans la main, les lignes du cou onduleuses et fines et conduites, avec toute sorte de charme, jusqu'aux seins, qui étaient frais, pleins et satinés, les mains royales, les ongles en ogive, les bras modelés à ravir, le menton le mieux tourné du monde, des fossettes dans les joues, la bouche petite et rose et plissée, qui semblait dire : M'aimez-vous ? le nez d'une ligne légèrement aquiline, les yeux noirs et longs encadrés dans un sourcil grec, le front haut et auréolé, les cheveux extravagants, drus et dressés avec un art merveilleux en dôme, en casque, en aigrette, en bouillons, en touffes abondantes et plantureuses, en boucles libertines qui, attirées par sa belle gorge, faisaient, sous leur ombre, de charmants nids d'amour où mon cœur allait se loger; quelquefois encore elle secouait en désordre sur le théâtre ses noirs cheveux dénoués, et alors il faisait nuit dans la salle.

» Je crus avoir trouvé en elle mon idéal; je la voyais la nuit, j'y rêvais le jour. Elle allait à

tous mes goûts ; tu sais, ô Stell, mon horreur des squelettes; la femme maigre est, selon moi, une des sept plaies d'Égypte, si même elle n'en est pas la huitième ; Colombine, toute blanche et toute pelotonnée, m'excita plus que je ne puis dire. Je l'aimai ainsi trois grands mois en silence ; un soir que je sortais du spectacle, et qu'elle venait de jouer *Calypso montée sur un triton,* je lui écrivis ce billet : — « Je vous adore, ô Colombine ! Si la déesse dont, ce soir, vous portiez le nom eût été aussi belle que vous, jamais Télémaque ni même le vieil Ulysse ne fussent sortis de son île. » — C'était triomphant; mais elle ne répondit mot; le cœur d'une actrice, me dis-je alors, est une tour de Danaé où l'on ne s'introduit qu'en pluie d'or, et je n'en avais pas la moindre goutte; je ne tardai pas, toutefois, à lui adresser un second billet : — « Un mot, de grâce, un mot de votre main, belle, ou je meurs ! Écrivez-moi au moins que vous me haïssez ! » — Devine ce qu'elle me répondit?

— Allez au diable!

— Point : « Je vous hais. »

— Eh bien?

— Eh bien! c'est qu'elle m'aimait. J'en perdis la tête; et, pour l'adorer de plus près, je me fis son Arlequin. Quand le rôle voulait qu'elle me donnât sa main à baiser ou que je lui prisse la taille, et je le faisais plus souvent que ne voulait le rôle, d'ardents frissons me couraient sur tous les membres, et je disais alors les choses de l'amour avec un accent si pathétique, que la salle remuait. Poète, je ne tardai pas à faire jouer des pièces de ma façon; un soir, le théâtre représentait le ventre d'une baleine dans lequel je venais, tout brodequiné et la latte en main, rechercher ma Colombine; c'était du haut comique, même que je me jetai au cou de ma belle dévorée avec un air si triomphant, que toute la salle me le rendit en bruits violents et facétieux. Or, Colombine se pencha à mon oreille, et, d'une voix que j'entendis, si faible qu'elle fût, au dessus de toutes les autres, me dit : « Je t'aime, Arlequin! »

» Je n'essaierai pas de te dire si Colombine était belle; sa toilette folle et excessive, ses mousse-

lines toutes raides d'amidon, ses manches flottantes, et toute cette végétation de rubans, de plumes, de ganses, d'oiseaux et de feuillages, qui faisaient d'elle, joints aux roses de ses joues, un vrai printemps en fleur, m'enivrèrent. Je tombai à ses genoux et m'écriai, les larmes aux yeux et souriant à travers mes larmes : « Colombine m'aime, je suis Dieu du monde ! » — D'abord, l'on crut que c'était dans le rôle, et l'on battit des mains avec une sorte de rage ; mais, s'étant bientôt aperçu, au désordre de mes sens, que j'improvisais, le public ingrat et stupide nous siffla. Il fallut alors baisser la toile sur nos amours.

» Nous nous retrouvâmes seuls, Colombine et moi, dans le ventre de la baleine ; mais on nous y eût laissés trois jours et trois nuits, comme Jonas, que je ne m'en serais pas plaint, au contraire.

» Au bout de quelques jours, comme le scandale avait été public, Colombine vint me dire qu'il fallait nous marier. Ceci n'entrait guère dans mes idées ; le mariage est, selon moi, une coupe amère dont Dieu emmiella les bords avec un peu d'amour ; mais Colombine me semblait

si charmante, elle pleura de si belles larmes, elle était, en un mot, aux bords de cette coupe amère un si doux miel, que j'y trempai mes lèvres. Notre union fut aussitôt conclue. Le jour de ses noces arriva; quelle fête! Elle portait, comme toutes les vierges qui ne le sont pas, voile blanc et couronne d'oranger et avait, sous tout cela, l'air d'une Notre-Dame. Jusqu'ici tout n'était, comme tu vois, que fleurs et ambroisie; mais, lorsque le solennel moment fut venu, et que, sortis d'un tourbillon de bruit, de danse et de musique, nous nous trouvâmes seuls, Colombine vint à moi d'un air caressant, et me dit : « Mon beau mari (ce mot me fit pâlir), j'ai des confidences à vous faire! »

» Je devinai que jusqu'ici la vertu de Colombine n'avait pas été la plus nette du monde, et qu'elle allait me *confier* ses anciennes amours.

« Je vous écoute, ma charmante; mais ne me croyez pas, je vous prie, un de ces maris hérissés qui chagrinent leurs femmes parce qu'elles ont, avant le jour de leurs noces, été belles et aimées : les fleurs ne se laissent-elles donc cueillir que par une abeille?

— Ce n'est pas cela, » dit-elle ; « il s'agit d'autres aveux...— Amadis, cette gorge que vous aimiez si éperdument, sur laquelle vous avez fait tant de madrigaux et de sonnets, et où maintenant encore je vois que vous brûlez de poser vos lèvres, est....

— Achève, ma Vénus !

— De carton.

— Ah ! mon Dieu !... »

» Il y eut un silence durant lequel Colombine baissa les yeux en rougissant. Je l'attirai vers moi, et prenant l'air le moins désenchanté qu'il me fût possible : « Il vous reste assez de charmes, ma bien-aimée, pour que nous nous consolions de celui qui vous manque ; votre écrin de blanches dents.... »

» Ici Colombine éternua et l'*écrin* tomba, brisé en plusieurs morceaux, à terre. Ceci devenait inquiétant.

« Allons, » dis-je, « encore une illusion qui s'en va ; au moins, votre fraîcheur.... »

» Or Colombine, voulant essuyer une larme qui coulait sur sa joue, laissa sa fraîcheur dans son mouchoir ; je vis reparaître sous le fard une

peau parcheminée et des rides. Je fis encore bonne contenance, et la regardant sans trop de colère :

« J'adore les beaux yeux noirs, et les vôtres..

— Hélas! je ne veux pas vous tromper, mon mari ; je n'en ai qu'un... » dit-elle, en prenant l'autre dans sa main.

» C'était violent ; néanmoins, comme rien ne m'a jamais semblé plus bourgeois que noise entre mari et femme :

« Les beaux cheveux que vous avez, madame! » Et j'y passai les doigts ; mais ceux-ci s'étant emmêlés dans les touffes, je tirai et les cheveux suivirent. La terreur me prit alors qu'elle ne se démontât ainsi pièce par pièce.

« Monsieur, » reprit-elle d'une voix dolente, « je dois encore vous avouer...

— Oh! » brisons là, ma mie ; c'est assez de confidences, s'il vous plaît ; je suis votre mari et vous êtes ma femme, mais nous ne vivrons jamais ensemble. »

» Colombine éclata en sanglots et se fondit en larmes : « Voilà comme ils sont tous ces hommes, ne nous aimant qu'à la surface!

— Avec cela que le fond est fort encourageant, vieux masque! »

» Après tout, Colombine m'aimait; nous étions mariés; tout le monde la croyait belle; je me tus et me consolai en pensant que toutes les autres femmes étaient plus ou moins comme la mienne; — seulement, on ne le sait pas.

» Ici finit mon idéal. — Et toi, Stell, que fais-tu?

— J'étudie.

— Quoi?

— Les sciences occultes.

— Folies, mon cher!

— Peut-être. Le malheur, du reste, m'a rendu superstitieux. Je me souviens que le jour où mon amour s'est rompu, j'avais rencontré, en sortant de chez moi, une vieille, hideuse, qui m'insulta. Si la vie était à refaire, j'aurais soin de ne m'entourer que de belles figures, cela porte bonheur, ô mon ami! La laideur est un mauvais augure et un blasphême; aussi n'ai-je aucune confiance aux prières des vieilles dévotes, et ne croirai jamais que Dieu se plaise aux bai-

sers d'une bouche édentée et difforme; autant vaudrait celui de Judas!

— Je suis bien, alors, avec Colombine, » observa tout bas Amadis. Elle me damnera.

« A l'heure qu'il est, » reprit Stell, « j'étudie le grand livre de la nature, et j'en ai déjà tourné quelques feuillets.

— Tu ne penses donc plus aux choses du cœur, Stell?

— Si fait : mais j'ai là-dessus, comme sur tout le reste, de nouvelles idées; au lieu d'une Notre-Dame blanche et pure, je voudrais à cette heure, pauvre statuaire que je suis, une femme fruste et endommagée, que je puisse redorer d'amour. »

Stell n'osa pas avouer qu'il s'était donné au démon.

Amadis prit congé du statuaire, en l'engageant à supporter joyeusement la vie, puisque lui, marié, riait encore. Notre poète garda Colombine et fit, plus que jamais, des sonnets, des madrigaux et des charades sur les beaux yeux, les blanches dents, les vives couleurs et les longs cheveux noirs qu'elle n'avait pas. L'art

est un grand et magnifique mensonge ! Quelques unes de ses comédies eurent du succès ; il y jouait lui-même, comme depuis notre Poquelin, et faisait, pour sa belle moitié, des rôles agaçants : celle de *Colombine au rouet* attira la foule ; Arlequin se déguisait en paysanne afin de s'introduire chez Colombine et de filer à son rouet, comme disait Amadis, le doux roman d'amour.

SELVA SELVAGGIA.

XIV.

SELVA SELVAGGIA.

La France n'avait décidément plus qu'un fantôme de Roi. Charles IX s'en allait, de jour en jour, plus pâle, plus morose et plus courbé vers la tombe : il était vieux de vingt-trois ans.

Depuis près d'un mois, la Cour habitait Vin-

cennes ; ce vieux château avait des bruits de fanfares, de ponts-levis et de chevaux, qui le réjouissaient et lui redonnaient un peu d'énergie : on avait soin de le tenir en grande fête. La veille du jour que nous allons dire, il y avait eu, dans l'une des salles, une allégorie du sieur de Pibrac, jouée par toute la Cour et représentant les planètes, les hyades, les pléiades, les douze filles d'Astreus, si bien qu'il n'y a constellation au ciel, un peu belle et honnête, qui n'y assistât. On avait aussi amené, à grands frais, de l'eau dans les fossés ; et, comme l'on savait que le Roi aimait à se promener seul de nuit, au plus profond du bois, on y avait creusé des chênes et feint des grottes entrelacées de lierre et de coquillages, où se tenaient cachées les filles d'honneur de la Reine. Quand Charles, tourmenté de ses longues insomnies, venait à passer près d'elles, ces nymphes ou ces dryades sortaient de leur chêne creux ou de leur grotte de rocailles, et récitaient au Roi de beaux compliments en vers, qui le charmaient fort par le ton, les beaux yeux, les manières galantes et les lèvres emmiellées de celles qui

les lui roucoulaient. Charles se plaisait, comme on sait, aux choses de la poésie.

On ne s'en disait pas moins à l'oreille, parmi les gens de la Cour, qu'un poison lent faisait mourir le Roi à petit bruit; mais nul n'osait rechercher la main mystérieuse qui le versait; c'eût été risquer sa tête.

La Reine-Mère, avec toutes ses filles d'honneur, habitait Vincennes..

Stell y était aussi logé depuis trois jours; on l'avait chargé de quelques travaux de statuaire dans l'intérieur du château. Tant qu'il n'avait cherché que la beauté de la forme, l'artiste était resté calme; mais, depuis que la science et l'amour étaient venus jeter dans son cœur l'inquiétude de l'infini, il sentait se remuer en lui mille bruits confus et ténébreux qui l'attiraient, le soir, au fond des bois. On le voyait, entre les repos que l'art lui laissait, marcher, grave, solitaire et agité, par les lieux sombres, de l'air d'un homme qui voudrait ravir à la nature un secret impénétrable. Un grand bois était, pour lui, un sphinx énorme et chevelu qui savait le mot de cette énigme qu'on nomme

le monde, mais qui le taisait par opiniâtreté : il fallait donc le lui arracher de vive force. La cabale accordait, du reste, aux arbres une puissance magique que le magnétisme a, dans ces derniers temps, maintenue et confirmée : témoins ces forêts enchantées où Albert Durer nous jette au milieu des faunes, des chimères, des dryades et des sylvains. Nombre de mages célèbres que Stell avait lus affirment même que l'on a vu des arbres au milieu de la nuit, réveillés en sursaut et évoqués par une volonté forte, parler.

Stell était, depuis longtemps, tourmenté du désir d'essayer sur un chêne (c'était l'arbre fatidique) le mystérieux pouvoir que l'on disait exercé par les mages : ce soir-là, il ne rentra pas au château. Le ciel était sans lune; le bois était sombre : il y pénétra avec une sainte horreur. A chaque pas qu'il risquait dans l'épaisseur des massifs, il sentait son cœur se serrer : sa marche sur des feuilles sèches laissait, derrière elle, de longues traînées de bruit; et les rameaux des arbres faisaient tinter à son oreille d'étranges chuchotements dont il ne pouvait, malgré tous

ses efforts, surprendre le sens. Ce peuple d'arbres avait des savants abîmés dans la méditation des secrets célestes, des orateurs, des prêtres, des acteurs récitant leurs rôles, des athlètes fondant les uns sur les autres à poings fermés et à bras tendus, de jeunes et amoureux couples, des filles lascives qui se renversaient mollement et toutes déchevelées sur la poitrine fauve et velue de vieux chênes : ou bien encore, ce bois était un temple égyptien; les arbres, des colonnes et des statues; le feuillage, la clef de voûte; les allées, des cryptes et des souterrains où l'on s'initiait. Stell sentit même ce bois secouer sur lui, avec ses rosées et ses ténèbres, une foule d'idées; l'ame du statuaire était aussi bien une forêt qui avait ses ombres, ses frissons, ses bruits confus, ses allées noires et profondes, ses profils durs, ses fonds sombres et sauvages, *selva selvaggia;* et, en quelques instants, elle eut pris à l'autre toute sa rêverie.

Enfin, Stell rencontra un gros chêne isolé et chevelu : c'est ainsi que la cabale le voulait. Il s'arrêta. C'était le moment solennel. Les autres

arbres semblaient attendre en silence le dénouement de cette scène magique. Stell hésita ; le frisson le prit. Il crut voir briller dans les branches des arbres des yeux de chimères, de guivres et de sylvains : c'étaient des étoiles et des oiseaux de nuit qui regardaient. Cependant il prit courage, alla droit à l'arbre, fit sur lui les signes convenus, et enfin le pressant d'une voix forte et véhémente, il articula la terrible formule : — « Esprit mystérieux recouvert d'une écorce de chêne, au nom de Lucifer et d'Astaroth, les chefs de la troisième tribu, parle ! parle ! »

A ces mots, le chêne s'entr'ouvrit avec fracas. Une belle femme demi-nue, les cheveux flottants, les yeux vert de mer, comme les anciennes dryades, en sortit.

Stell tomba à genoux, la face contre terre.

« Esprit immortel, » dit-il, « si tu sais le dernier mot de l'énigme du monde, dût ce mot, en écumant sur ta bouche, faire sortir de ces arbres des nuées de démons et de fantômes, ou battre mon front des ailes froides de l'oiseau de la nuit ; dût ce mot, en tombant, me briser ; — esprit, si tu le sais, dis-le-moi !

— Je le sais, » répondit l'être fabuleux, — « c'est l'amour.

— Et qui êtes-vous ? un démon ou une hamadryade?

— Stell, regardez-moi. »

Il y avait un rayon de lune qui tombait entre les feuilles; le statuaire releva les yeux et s'écria :

« Amalthée ! »

C'était la magicienne.

« J'attendais ici, » dit-elle, « le passage du Roi, en qualité de demoiselle d'honneur, et devais lui jouer un monologue de la façon de M. Dorat, où une hamadryade sort du creux d'un chêne pour voir et saluer un aussi grand monarque que celui de France ; mais à quoi bon toutes ces folies? — c'est vous qui êtes mon roi, ô Stell, puisque je t'aime!

— Vous m'aimez, Amalthée ! »

Et il lui baisa la main.

« Oh! vous ne saurez jamais ce que je souffris, mon Stell, quand je te vis donner ton cœur plein d'amour et de choses sérieuses à cette poupée frivole, qui l'a renversé, en riant, comme l'on ferait d'un vase plein d'eau! — Crois-moi, si

les femmes n'aiment pas, c'est qu'elles ne pensent ni ne savent; les têtes vaines font les cœurs vides. Comment veux-tu que cette fille, affolée de danses, de colliers, de bruit, de lumières, dont la vie est un éternel bourdonnement de joie dans un rayon de soleil, qui passe tout le jour à regarder, avec coquetterie, son cou et ses mains, découvre jamais en elle la place de l'amour? Oh! non, il faut pour cela avoir souffert, comme moi, de l'abandon et de la science. Avant de te connaître, je m'étais jetée dans l'étude du bien et du mal avec la curiosité d'Ève : quand l'arbre de la nuit laissait pendre sur la terre toutes ses étoiles, j'ai souvent étendu la main vers ses rameaux, j'ai voulu cueillir une de ces pommes qui sont des mondes, et voir quel goût avait le fruit défendu. Oh! tu peux m'en croire, Stell, ces pommes de la science, et c'est sans doute une de celles-là que cueillit Ève la blonde, si belles au dehors et si vermeilles qu'elles semblent, ne sont que cendre en dedans. La science eut beau me mentir et me devenir amère, je la poursuivis d'un amour obstiné. Maître Auréole Ab-Hakek m'initia aux langues d'Orient, aux

mouvements du ciel, au progrès des métaux et aux secrets les plus ténébreux de la magie; le mystère a des ombres et des abîmes qui avaient toujours tenté mon audace, et je me précipitai, avec une joie farouche, dans ce Vésuve de la science, où tant d'Empédocles ont disparu sans qu'on entendît même le bruit de leur chute.

» Quand tu me vis, j'étais une de ces sirènes de la science qui, sous le nom de filles du sabbat, attirent à elles tous les hommes sans se laisser cueillir par aucun : bien que belle et aimée, je suis restée vierge; et, blanche Galathée, c'est d'un baiser de toi, ô mon statuaire, que j'attends le feu du ciel. La science avait creusé, dans mon cœur, des vides que toutes les étoiles, qui sont des mondes, ne sauraient combler; je sentis le besoin d'aimer, et la magie nous le défend. L'amour nous ferait perdre, dit-elle, notre empire sur la nature et le sentiment de l'infini, en nous isolant dans un homme; mais point ne le crois : quand Christ ressuscita la fille de Jaïre, il venait d'avoir les pieds baignés dans les longs cheveux et les belles larmes de Madeleine. Avant de te connaître, ô mon Stell,

j'aimais d'un amour diffus toute la nature, les étoiles, les eaux, les bois, les fleurs, les nuits d'été, les abîmes, les hommes, les démons, les anges, les océans, les mondes, l'univers : eh bien ! je veux désormais les aimer en toi, Stell ; je veux donner sur tes lèvres un baiser à toute la nature ! Et puis, comme la magie nous servira, ô mon amant, pour nous retrouver dans toutes les grandes sympathies du monde ! Pendant ton sommeil, je t'enverrai mes songes ; je suspendrai mon regard aux yeux des étoiles ; je cacherai dans les branches ou l'onde des fontaines des pensées d'amour, et les fontaines et les branches te les rediront au long bruit du vent et des flots ; je soufflerai sur ta coupe une magnétique haleine, et je suis sûre qu'après cela tu boiras mon ame ; je te donnerai, au signe de Vénus, un anneau que j'aurai enchanté du regard ; et je sais que, tant que tu le porteras à ton doigt, tu m'aimeras, et aimée de toi, je découvrirai des secrets pour ne jamais vieillir et rester belle : nulle fée n'aura été si puissante ! — Ce dicton fût-il vrai, « l'amour fait perdre aux magiciennes la divinité de la

science, » je m'en consolerais, ô mon Stell, dans un baiser; et je me trouverai éclairée, toute-puissante et bienheureuse, si tu veux être, à toi seul, ma science et mon Dieu! »

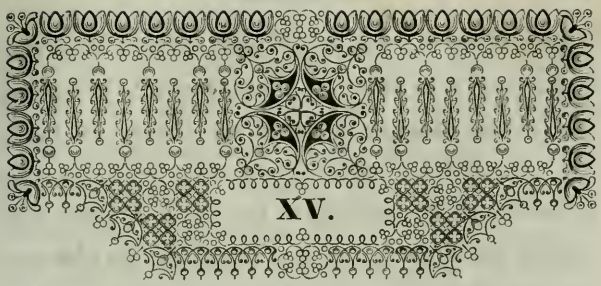
Stell rêvait au bruit de ces paroles, et les lui rendait en regards et en baisers.

« Je suis fée, » reprit-elle; « si tu ris de ce mot, tu as tort : il y a dans le monde des mystères que la raison de l'homme n'expliquera jamais. J'ai des regards inévitables qui attirent à moi les hommes et les bêtes fauves. Ce soir, ce sont mes enchantements qui t'ont amené ici : j'avais mis ton nom dans un astrolabe et un souffle d'amour dans les feuillages verts; ces charmes finiront sans doute un jour par me gagner ton cœur! »

Stell lui répondit qu'il n'était pas besoin, pour cela, des charmes de la magie, et que ceux de sa beauté lui suffisaient. Amalthée sourit d'un sourire grave et prit le bras de Stell. Ils marchaient depuis quelques instants dans le bois, lorsque le statuaire proposa à Amalthée de s'asseoir sur l'herbe, dans un endroit où il y avait un peu de lune. Elle rougit et

voulut bien. Alors elle se laissa tomber toute pâmée d'amour : leurs bras s'enlacèrent crispés et violents; leurs lèvres se prirent avec furie à un baiser inextinguible; les arbres agitèrent autour d'eux leur tête chevelue en signe d'amour; et la brise remplit les bruyères de rires et d'étonnements, de voir comme finissait une évocation magique au fond des bois.

HÉBÉ.



XV.

HÉBÉ.

Jusqu'en 1563, l'année commençait à Pâques; elle était alors mieux venue et plus fêtée; les prés, les jardins, les bosquets lui faisaient une robe verte brodée de lilas, de violettes, de giroflées et de pervenches; l'aubépine neigeait sur son front vierge; le ciel la regardait de l'œil le plus doux et

le plus bleu; le soleil la caressait comme sa blonde maîtresse, et la brise, ce doux baiser de la nature, cherchait amoureusement ses lèvres en fleur. On ne pouvait sortir alors sans recevoir des étrennes et des souhaits; les oiseaux vous donnaient une aubade ou une sérénade, les bluets et les marguerites s'inclinaient poliment sur leur tige; les vergers vous promettaient à bientôt des cerises, des groseilles et des baies, ces bonbons de la terre; enfin tout alors était vert comme l'espérance; bruit de l'onde, chant de l'oiseau, murmure du vent dans les jeunes feuilles, tout vous disait : Monsieur ou madame, je vous souhaite une bonne année.

Que voulez-vous maintenant que la glace, la bise et le grand linceul de neige qui ensevelit la terre au mois de janvier me souhaitent, sinon que je meure et que je m'en aille tout froid dans la fosse ?

C'est une déclaration du roi Charles IX qui dérangea ainsi l'ordre naturel du jour de l'an.

Or, ce 1er janvier de l'an 1573, l'on s'entretenait à la cour d'un nouveau prodige ; M. l'abbé de Scala avait rajeuni.

Voici comment la chose advint : la nuit du jour où il avait été chercher son élixir chez le magicien, l'abbé fit un rêve; il lui sembla revenir à dix-huit ans et reprendre son ancienne beauté. Quand il s'éveilla, la joie qu'il avait de ce rêve lui rendit des couleurs depuis longtemps oubliées. Au bout de quelques jours, que ce fût l'effet de l'élixir ou du rêve, ses cheveux reblondirent, ses rides s'effacèrent, ses yeux éteints reprirent leur feu, ses dents leur blancheur, ses joues et ses lèvres refleurirent; l'abbé redevint plus affolé que jamais de cette seconde beauté, et se surprit maintes fois à lui donner dans son miroir des baisers d'amour. Pour se conserver désormais dans toute sa fraîcheur, il chassa de chez lui les vieilles qui le servaient, et ne s'entoura que de jeunes et frais visages. L'idée lui vint encore que l'eau d'Auréole Ab-Hakek aurait plus de vertu si elle lui était versée par une main adolescente; le prêtre chercha son Hébé, et il crut la trouver dans Astréa, la blanche et fabuleuse fille aux cheveux noirs.

Ce gynécée de jeunes femmes dont Astréa était la favorite fit causer dans le monde; l'on ne

voulut croire que ces belles aux seins dorés, aux lèvres roses et aux mains veloutées laissassent si bien en repos le cœur de l'abbé, qu'il n'eût jamais pour elles un frisson ni un battement : or, rien de plus vrai ; ce cœur ne battait que pour lui-même, et toutes ces charmantes femmes achetées à grand prix ne servaient, avec leurs doux regards et leurs souffles chauds, qu'à rajeunir cet homme.

Astréa, d'ailleurs, avait le prêtre à dégoût ; et, pour belle qu'elle fût, sa beauté semblait si singulière et si idéale, qu'on la croyait sans amours. C'était une erreur.

Depuis quelque temps, Adelbert avait un génie qui lui était envoyé par Phœbé, et qui l'initiait, de nuit, aux célestes amours. Jamblique, Jérôme Cardan, Cornélius Agrippa et quelques autres, au XVIe siècle, étaient renommés pour ces sortes de commerce avec des esprits qu'ils disaient venir des astres : *Est mihi genius e Mercurio missus* [1].

Cette croyance, après tout, remonte à une très haute antiquité, et tient sans doute à ce

[1] Cardan, *de libris*.

que, comme dit la Bible, il n'est pas bon que l'homme soit seul; les religieux et les savants qui manquaient de femmes ont, pour peupler leur solitude, fait descendre du ciel des anges ou des génies. Auréole Ab-Hakek eut le désir de consulter celui d'Adelbert; car le savant, à mesure qu'il avançait dans l'étude, rencontrait des voiles impénétrables que sa main d'homme ne pouvait soulever.

C'était une nuit sans étoiles. Adelbert dormait. Le magicien entra sans bruit dans la chambre à coucher du jeune page, et s'effaça derrière les rideaux du lit. Minuit sonna. Au dernier mot de cette voix de cuivre qui réveille et agite les morts dans leurs tombeaux, le magicien vit blanchir, au milieu des ténèbres, une forme de femme; elle marchait vers le lit, et passa près d'Ab-Hakek avec un petit souffle. Ses yeux étaient deux étoiles; ils éclairèrent la chambre toute noire de nuit. Autour d'elle il y avait ce nimbe blanc qu'on prendrait sur les vieilles toiles allemandes pour une fumée de marbre ou une poussière de mort, et son corps était si fluide, qu'il glissa dans l'ombre

sans le moindre mouvement. Cependant Adelbert s'était levé sur son séant :

« Ah! c'est vous! » dit-il; et, lui baisant les mains : « Astréa, je vous aime!

— ... L'amour est couleur du ciel, Adelbert, l'amour est bleu!

— ... Quelle nouvelle m'apportez-vous des astres?

— Toute fleur de la terre a dans le ciel son étoile qui lui dit : Crois, petite fleur au cœur de miel; crois, ma petite ame bien-aimée; je secouerai de là-haut sur toi ma large corolle, et j'en laisserai tomber plus de poussière d'or, de miel et d'ambroisie qu'il ne t'en faut, petite fleur, pour être belle comme une reine!

— Qu'est-ce que le monde, Astréa?

— Le monde est un point posé au bout d'une phrase que Dieu a écrit dans l'immensité, et voilà pourquoi le monde est rond.

— Et les étoiles?

— L'œil est le signe de l'intelligence; les étoiles sont des créatures arrivées à l'état parfait; elles sont tout œil.

— Quelle est la grande loi de toute la nature?

— C'est l'amour : le monde est éclos d'un baiser de Dieu. »

Ce dialogue étrange, obscur, incohérent, entrecoupé de silences, donnait à cette scène de nuit un caractère particulier : les cheveux noirs d'Astréa coulaient, en flots de ténèbres, sur le lit blanc d'Adelbert; le beau page rêvait, sa tête dans sa main ; ses seins bombés, douteux et charmants sortaient à demi de sa chemise indiscrète, et l'on pouvait suivre sous le drap la ligne onduleuse de tous ses autres contours. L'hermaphrodite endormi, que l'administration du Muséum a entouré d'une barrière de fer pour en écarter les baisers, n'est ni plus engageant ni plus beau. Dès qu'il y eut un peu de jour dans les vitres, elle fit signe au page qu'elle devait le quitter, et d'une voix timbrée aux sons de la musique des astres :

« Adieu, » lui dit-elle, « voici l'aube qui se lève dans le ciel, la lune s'en va! »

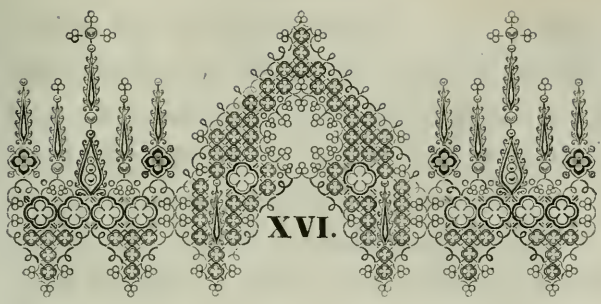
Elle s'évanouit alors comme un rêve.

« Oh! » réfléchit Ab-Hakek, « il n'y a donc

que moi au monde qui sois seul, comme ces monts fauves, insensés et solitaires, qui ont toujours la tête dans un ciel sombre, sur qui ne descend jamais de rosée, et dont les flancs sont fouillés par les ongles des vautours et de la foudre; mon amour fait peur aux colombes. — Souffre donc, ambitieux! étends sur ton flanc qui saigne, ô savant, le bleu manteau du ciel semé d'étoiles d'or, de peur qu'on ne voie ta plaie et qu'on ne rie! — Tu as voulu te faire Dieu, Auréole, et voilà que les vers te rongent sur ton autel, ô grande idole de bois, qui croyais, pauvre fou, que l'on pouvait se passer d'aimer! — Tout ceci me fait mal à voir: sortons! »

Astréa n'aimait Adelbert qu'endormi; elle avait hors de là un autre amour.

LE RENDEZ-VOUS.



XVI.

LE RENDEZ-VOUS.

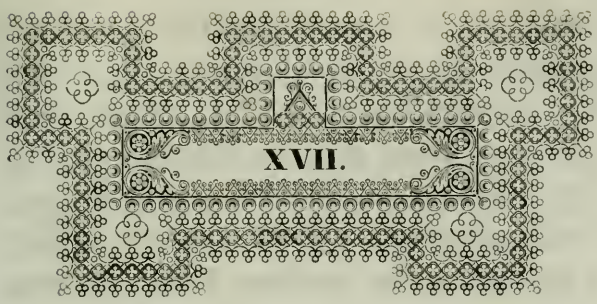
J'ai voulu visiter ton cœur, mon Adelbert, avant d'y reposer le mien; je t'ai envoyé un esprit des astres, pour t'initier aux félicités du ciel, à ces mystiques amours dont aiment les étoiles, et comme je t'ai trouvé libre de toutes convoitises de la terre, je me donne

enfin à toi, — ô mon soleil! Il me fallait, vois-tu, le temps de pleurer ma virginité sur les montagnes : j'ai erré, six mois, au bord des lacs, au fond des bois et au sommet des hauts lieux, regrettant ma blanche couronne et disant adieu à mes illusions de fille, ces prudes fleurs qui meurent au souffle de l'amour. Maintenant, je suis prête : viens; et si ton cœur est encore pur comme l'onde où je descends, le soir, me baigner avec mes sœurs les étoiles, si tes mains ne se sont point souillées à de charnels attouchements, je te permets de dénouer, toi mortel, ma vierge ceinture, et de jouir de ces flancs sacrés qu'un Dieu même n'a jamais déflorés du regard.

Tous les hommes sont ainsi suspendus aux longs regards des étoiles; mais ces amantes du ciel ressemblent aux filles de la terre, qui ne peuvent jamais se rejoindre à leur idéal. Moi seule, la souveraine du firmament, j'ai pu quitter mon palais de cristal de roche, où vous serez le roi et moi la reine, ô mon adorable!

P.-S. Je t'attends, jeudi au soir, chez maître Auréole Ab-Hakek.

AMALTHÉE.



XVII.

AMALTHÉE.

Depuis six mois, Amalthée avait quitté la cour et était la maîtresse de Stell. Le statuaire et la magicienne habitaient, à quelques lieues de Paris, un château à fonds d'arbres sombres et massifs sur lesquels se détachaient des statues, des gerbes d'eau et de gros vases de fleurs

portés par des Amours. Amalthée passait son temps à inventer des charmes et des toilettes qui retinssent le cœur de Stell ; souvent elle se promenait dans le parc, en courtisane romaine, les pieds nus et un cercle d'or dans les cheveux, ou bien elle portait, à la mode du temps, un feutre à ganses de perles, de hautes fraises, des manches à crevet, un corsage mince et frêle sortant d'une jupe ample, renflée et arrondie comme une ruche à miel, des bas de soie rouge brodés or, et autour des mains des effloraisons de dentelles et de rubans qui les nuançaient de belles ombres bleues; ou encore, Amalthée laissait bouillonner sur ses reins les vagues de sa chevelure, et comme celle-ci eût traîné à terre, elle la faisait porter par derrière à un petit page nègre, et marchait, vêtue de blanc, dans de grandes allées orangées d'un sable fin.

Stell, comme amant et comme artiste , lui savait gré de toute cette coquetterie touffue, superfine et charmante, et la mamelle d'Amalthée, dure et ronde, lui avait servi de moule pour se faire une coupe dans laquelle il buvait.

Nous devons ajouter que Stell découvrait de

jour en jour, dans Amalthée, des mirages nouveaux et surprenants ; la beauté ne se laisse jamais deviner tout d'abord, et ne relève tous ses voiles qu'après une initiation. Cette femme appartenait, comme l'on sait, au type de la renaissance ; elle en avait les attaches solides, les saillies libidineuses et le muscle frémissant ; mais l'inquiétude de son ame donnait, à cette beauté charnelle et concupiscente, une mobilité que n'ont ni les femmes antiques, ni les odalisques, ces ruines vivantes et superbes du paganisme écroulé ; de telle sorte qu'Amalthée, toujours la même et toujours nouvelle, tenait lieu, à elle seule, de tout un sérail.

Le XVIe siècle cherchait, comme le nôtre, la femme forte ; mais il l'entendait autrement : la femme forte, pour lui, était une de ces femmes abondantes, superflues et magnifiques, qu'on retrouve su les toiles de Rubens ou du Titien, et que celles-ci semblent vouloir repousser de leurs fonds sombres et bitumineux, sous prétexte qu'elles sont vivantes et qu'une toile ne doit garder que des mortes. Amalthée, sans donner dans les excès du goût flamand, était de

cette beauté ample et solide, la seule qui se maintienne en passant dans le marbre.

Stell avait, depuis quelques jours, repris son groupe de la Samaritaine, et Amalthée lui servait de modèle. On était au mois de juin. La belle amoureuse posait demi-nue, et la chaleur lui donnait cette moite transparence de chair qui va si délicieusement aux brunes; ses bras très blancs, fermes et polis, s'enlaçaient avec une grace solennelle autour d'une urne; ses flancs, noyés et féconds, se soulevaient sous un souffle puissant; la fugue des reins donnait naissance à une ligne grasse et onduleuse qui, conduite des cuisses, lesquelles étaient d'une blancheur de marbre, jusqu'à la cheville, se perdait mollement dans ce doux nœud d'amour. Une chevelure folle lui jouait sur le dos au petit souffle d'un vent d'ouest; ses épaules étaient d'un grand luxe, et le col s'attachait, en fuyant, à une belle gorge pommée de deux petits seins blonds et durs, que Stell aimait à cueillir dans sa main comme les fruits de la femme. Autour de toutes ces magnificences était répandu un rayonnement d'amour qu'on ne

retrouve pas souvent aux plus belles, et qui pénètre à leurs côtés l'épiderme des hommes. Amalthée était donc, de tout point, une très-adorable Samaritaine, qui, si elle l'eût rencontré comme l'autre, au bord d'un puits, eût tenté Dieu.

Stell quittait souvent son ciseau et son marbre pour baiser les bras et les seins nus de son modèle.

« Travaille donc, » lui disait-elle, « mon beau nonchalant!

— Je travaille, » répondait Stell, en l'inondant de son regard et en passant amoureusement ses mains et ses lèvres sur les belles formes d'Amalthée; « je travaille, mon amour! A tes genoux, j'étudie bien plus que si je passais ma vie à pétrir le marbre et à feuilleter des in-folios. — Vous êtes ma *Venus victrix*, ô Amalthée! Vous êtes mon livre; laissez-moi donc vous apprendre du regard! Poète ou artiste, j'en saurai plus dans un regard et un baiser de toi, ô femme! que dans toutes les toiles du Sanzio et les marbres de Jean Goujon. — Aimer, c'est savoir! — Si tu voyais toutes les idées qui me viennent quand je t'ai là voluptueuse et nue,

quand je caresse tes blondes épaules, ô ma beauté! tu me dirais : Stell, laisse-là ton marbre et tes ciseaux, regarde-moi, touche-moi, aime-moi, c'est tout l'art! — On me croit l'artiste de ces statues de Diane et de Pomone qui ont fait ma réputation; on a tort : cet artiste, Amalthée, c'est vous! — Je ne veux pas dire que vous ayez jamais risqué vos mains blanches et délicates contre nos rudes blocs de marbre, ô mon amour! mais vous m'avez révélé la beauté, et la beauté, c'est l'art du statuaire. Moi qui avais jeté ma vie au courant de la foule et qui m'étais résigné à l'oubli, je me sens de force aujourd'hui à soulever des rocs et à tailler des montagnes; s'il n'y a jamais eu, depuis Alexander Magnus, de statuaire assez hardi pour attaquer le mont Athos, c'est qu'il n'y en a pas eu un qui aimât!

— Je vous admire, Stell; jamais je ne vous avais entendu donner ainsi à pleines voiles dans le madrigal. Vous, jusqu'ici sombre, étrange, taciturne, vous devenez galant! — Dites-moi, est-ce que vous ne m'aimez plus?

— Si, je t'aime!

— Vous me le disiez mieux il y a huit

jours! — Écoutez, Stell, je ne vous en veux pas d'être triste et froid par instants; vous avez sans doute vos raisons pour être ainsi; mais je veux que tu m'aimes! — Moi aussi, je suis quelquefois sérieuse; mais il ne faut pas, pour cela, me plaindre ou me blâmer! Heureuse, je le suis près de toi, mon Stell! c'est l'étude qui m'a faite ainsi; et puis, j'ai été si brisée, si seule; j'ai tant souffert, que mes lèvres ont désappris le sourire : — je n'en aime que mieux! Je t'aime de toutes mes tristesses! Dans le monde, quand je vois de jeunes filles t'entourer de leurs folâtreries, je me dis, avec une conviction qui me rassure, vilaine jalouse que je suis : —Ces filles-là rient trop pour l'aimer! — C'est que je t'aime sérieusement, moi, je t'aime tout au fond, Stell, là où le cœur est sombre. — Et toi? »

Stell ne répondit pas; il lui baisa le bout des lèvres.

« Oh! d'abord, vois-tu, je ne serais pas comme les autres femmes, moi. Les belles amoureuses, en vérité, qui ne poignardent seulement pas leurs amants quand elles les trou-

vent infidèles! — Tu ignores peut-être encore de quelles amours nous aimons, nous autres, filles de magie? je vais te le dire. — Augustina était une brune orpheline qui s'en allait comme moi, par le monde, cherchant de la science et de l'amour; un cavalier, nommé Gaston de Pontequadrato, la vit et l'aima; Augustina aima le cavalier. Ils vécurent quelque temps comme nous vivons, heureux et enivrés l'un de l'autre; mais le cœur des hommes est une hirondelle qui quitte les femmes dès que le printemps les abandonne. Augustina n'était plus jeune, et elle avait eu des tourmentes de cœur qui font vieillir avant le temps : l'hiver était venu pour elle. Le cavalier s'envola; elle en mourut. Mais Augustina morte se vengea. Le lendemain, Gaston, en se couchant, trouva dans son lit le spectre de la femme qu'il avait aimée : il voulut la fuir; mais cette femme se colla à son flanc. Éperdu, violent, échevelé, il monta à cheval et se lança au galop dans des chemins abruptes et solitaires; inutile : la femme pendait toujours à son côté et le harcelait. Il vécut ainsi six mois; mais, las de son

supplice, voyant qu'il ne pouvait se délivrer de cette femme, et qu'il ne goûterait plus au monde ni repos, ni bonheur, ni amour, il se tua. — Stell, je t'aime comme Augustina aimait Gaston; si tu m'es jamais infidèle, j'en mourrai; mais, le lendemain, je sortirai de mon sépulcre et j'irai te trouver dans les bras de la femme que tu m'auras préférée, et je te dirai : « Te souviens-tu d'Augustina? Je suis morte comme elle, et je viens chercher mon amant! — Si cet amour t'effraie, Stell, dis-le-moi. — Mon Dieu! sois sincère, dis-moi : — Amalthée, je ne t'ai..... — Non, ne me le dis pas, trompe-moi....; je préfère encore cela. Dis-moi que tu m'aimes!

— Les singulières idées que vous avez aujourd'hui, Amalthée! — Mais vous, dites-moi, vous, m'aimerez-vous toujours?

— Toujours! — Cependant, je dois te l'avouer, il y aura encore quelqu'un que j'aimerai plus que toi.

— Madame!...

— Allons, vilain jaloux, pourquoi prendre un air sévère et marital qui vous va à faire rire?

— Et cet autre que vous aimez plus que moi...

— C'est toi-même, ou, pour mieux dire, Stell, c'est ton idéal. — Écoute : tu es beau, mon statuaire, tu es jeune, tu as de grands yeux noirs dont je suis folle ; depuis six mois que je te connais, je découvre chaque jour en toi mille charmes nouveaux ; je ne doute pas que plus je te saurai à fond et plus je t'aimerai , mais c'est le sort de nos amours ici-bas de dépasser toujours leur objet : or, l'homme et la femme qui s'aiment le mieux ne se remplissent jamais tout le cœur. Ceci prouverait que cette vie ne nous contient pas tout entiers, et que nous nous retrouverons ailleurs tels que nous nous aimons. Si beau que tu sois, le Stell que j'ai dans le cœur l'est encore plus ; je t'aime tel que tu seras un jour ; nous nous sommes sans doute déjà connus quelque part, ô mon amant ! Est-ce qu'il ne t'a pas semblé souvent que nous nous souvenions l'un de l'autre, et que les mots d'amour qui nous venaient sur les lèvres, le soir, au fond des bois, nous les avions déjà dits, il y a quelque mille ans, dans ce monde-ci ou dans un autre ? Alors, sans doute, nous étions encore bien moins contents l'un de l'autre que nous ne le sommes

aujourd'hui ; mais nous nous aimions déjà dans l'avenir. Je ne suis pas de ceux, vois-tu, qui ont foi au néant ; je crois, au contraire, que les mondes, les cieux, les animaux, les hommes renaissent au milieu de chaudes et éternelles étreintes sous les inépuisables fécondités de la mort. — Si nous pouvions entendre maintenant tous les bruits de la nature, nous n'y saisirions, j'en suis sûre, que des souffles d'amour qui poussent la matière inerte vers le mouvement et la vie, que des êtres qui s'attirent dans des embrassements ineffables ; le monde est un baiser sans fin : les générations de feuilles, d'herbes, de flots, d'étoiles, de tout ce qui vit au ciel, sur la terre et au fond des mers se renouvellent et se refécondent éternellement sous des désirs inextinguibles qui montent des profondeurs de l'abîme... Mêlons-nous, ô Stell, à cette grande volupté de la nature ; aimons-nous en tout ce qui aime ; unissons-nous aux amours des feuilles, des océans, des abîmes et des étoiles, afin de nous perdre et de nous retrouver éternellement dans ce grand baiser du monde ! »

Amalthée était, en disant ainsi, d'une beauté

lyrique; Stell sentait que le moment viendrait où cette femme s'éleverait si haut qu'il ne pourrait plus la suivre, et que tout son bonheur alors lui échapperait. Il avait même entre ses bras des tristesses d'amour et des lamentations de cœur qu'il n'eût pas données, il est vrai, contre toute la joie du ciel, mais qui l'agitaient profondément. L'amour est une faiblesse ou un excès de force; dans ce dernier cas, je ne sais rien au monde de plus funèbre, de plus ténébreux, de plus claustral; or, Stell aimait par excès : sa passion ne ressemblait nullement à celles dont Anacréon, Voltaire, Dorat et Millevoye ont fait des temples de marbre couronnés de fleurs; la sienne était un crypte, un souterrain où il n'y avait d'autres flambeaux qu'Amalthée. Aimer est une chose tellement extrême, qu'il n'y en a guère qu'une autre au delà, mourir; et le souffle qui, au dernier jour, emplira d'un bruit terrible la trompette de cuivre de l'archange, sera quelque souffle d'amour attardé dans la nuit du monde.

« Vous me trouvez sombre, » repartit Stell, « et vous en ignorez la cause; Amalthée, je suis

triste d'aimer! Oui, voici le tourment de ma vie, j'ai étendu mes bras à l'univers et j'en ai toujours été repoussé! Oh! si vous saviez quelle charité me dévore, quels flots d'amour insensés et turbulents j'ai refoulés au fond de mon cœur! Il y a des moments où je voudrais que vous fussiez la nature, Amalthée, pour l'étreindre, avec frénésie, dans un embrassement; je recueille avec mon cœur les débris de tout ce qui fait naufrage dans le monde, et j'ai au fond de mes entrailles des douleurs inconsolables pour les maux de l'humanité; mais quand je viens à me heurter, avec toutes ces douleurs, contre l'indifférence et l'ironie de la foule, oh! c'est alors que je saigne! — Quand donc les hommes s'aimeront-ils?

— Le jour viendra, Stell, où ce soleil de charité se levera sur le monde et en réchauffera toutes les ténèbres; en attendant cette aube, aimons-nous dans la nuit et les angoisses du cœur! aucune étincelle humaine n'est perdue, et deux pauvres cœurs, enamourés et oubliés dans l'ombre, font plus pour le bonheur de l'humanité que ces tueurs d'hommes qu'on nomme

conquérants et qui remuent la terre à grandes ruines : — deux cœurs qui s'aiment font avancer le monde vers l'amour! ils préparent cette grande union qui fera de tous les hommes et de toutes les femmes une seule femme et un seul homme. Crois-moi, mon Stell, l'amour est une religion et un culte : qui aime prie! — Je suis quelquefois entrée dans vos temples; mais, alors, faible atome, qu'est-ce que ma prière solitaire et impuissante, qui se perdait en un léger murmure sous les voûtes sombres! Maintenant, je prie dans les étoiles, les feuillages, les bruits d'oiseaux et de fontaines, les senteurs des lilas, des mélèzes et des genêts fleuris, je prie, ô mon amant, dans toute la nature, je prie en toi! — Écoutons, autour de nous, mon Stell, l'hymne eternel que dit le monde; mêlons nos amès à cette grande ame de la nature; soyons la forêt qui gémit échevelée, l'océan qui gronde, l'écume à la bouche, le nuage qui rêve, l'oiseau qui chante, l'insecte et la cloche qui bourdonnent; recueillons toutes les strophes errantes de cette ode que le métal dit à la plante, et la plante à l'oiseau, et l'oiseau à l'ame, car cette ode im-

mense, intarissable, profonde, échevelée, ô mon amour, c'est Dieu. — Au milieu de tous ces êtres écumants et audacieux qui essaient le grand bégaiement du monde, les femmes sont comme les étoiles, elles regardent et pleurent d'amour..... »
Amalthée essuya une larme et regarda Stell. — « Tu m'as crue jusqu'ici une fille de chair et de volupté; oh ! tu ne sais pas, avant de descendre jusqu'aux sens, combien j'ai porté haut les rêves et les chimères de l'ame ! A l'âge de vingt ans, j'avais déjà, comme plusieurs femmes de mon siècle, mordu à la pomme verte de la science; théologie, mathématiques, arts occultes, droit romain, médecine, histoire, j'avais tout dévoré; j'étais aussi lettrée qu'Héloïse et aussi savante que Restituta. C'était un mal. Te dire alors vers quels mondes impossibles, quelles fantaisies, quelles solitudes d'idées je m'élançai, Stell, je ne le pourrais; mais, un jour, brisée à l'aile, je tombai, et dans ma chute profonde, solitaire, impitoyable, sombre, je m'attachai désespérément à toi ! Tu es la seule forme saisissable que j'aie rencontrée dans ma tombée des cieux, la seule branche qui me retienne

sur l'abîme de la science. Je t'aime ! j'ai soif de toi, soif de tes baisers, soif de tes étreintes d'amour, mon adoré; je t'enlace à deux bras de peur d'être brusquement reprise par le vide ! Les extrémités de toutes choses, vois-tu, touchent à des résultats imprévus, au bout de l'esprit il y a la chair. Ceci t'explique comment je t'aime d'un amour qu'aucune autre femme ne te donnerait ! — J'ai souffert si longtemps, mon Stell, avant de rejoindre en toi mon corps à mon ame ! Depuis que je t'ai, je me sens revivre dans toute la nature, je me retrouve, je suis heureuse. — Embrasse-moi !... laisse-moi, mon Stell, laisse-moi, sur ton amoureuse bouche, cueillir le monde et les cieux dans un baiser ! »

Stell prit Amalthée toute pâmée d'amour, et la porta sur un lit de satin noir, qui fit valoir et détacha à vif la blancheur neigeuse de cette femme nue. Elle se penchait, moite et renversée; tous ses membres s'abandonnaient, mais ses bras, d'une fermeté et d'un froid de marbre, excitaient à un degré frénétique le statuaire... Au bout de quelques heures, bercé de voluptés, Stell s'endormit. Quand il s'éveilla, il

se retrouva la tête sur le sein d'Amalthée, qui passait autour de lui ses mains avec des paroles et des signes magiques : il se leva épouvanté.

« Oh ! » s'écria-t-il, « que fais-tu là, malheureuse? tu vas me rendre possédé du démon ! »

Et il tomba évanoui dans les bras de la magicienne.

LA PIERRE PHILOSOPHALE.

XVIII.

LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Marie savait que Stell s'était jeté de désespoir dans les eaux du fleuve, et la rumeur publique, qui grossit tout, le lui avait dit mort. Depuis ce temps, la jeune fille restait plongée dans une douleur inconsolable ; elle n'avait de goût qu'à verser des larmes, et visitait tous les jours le

cimetière des Innocents, où l'on avait enterré sa mère. On sait que ce cimetière était surtout hanté par les alchimistes, qui croyaient surprendre, dans les figures et les ornements de pierres coloriées, le secret du grand œuvre. Le nombre de ceux qui venaient étudier ce livre, bâti avec soin par Nicolas Flamel, passait pour plus considérable que celui des veuves ou des orphelins qui venaient pleurer sur des tombes; peut-être était-ce afin que le champ des trépassés ne restât pas trop désert et trop inculte, que l'on avait ainsi imaginé d'y enfouir un trésor.

Marie aimait, d'ailleurs, la fontaine, à cause d'une statue qui était du Jean Goujon, et qui, entourée de quantité de monstres marins taillés à demi-bosse, pleurait si fort, qu'elle donnait envie, selon Sauval, à tous ceux qui la regardaient, de pleurer. Marie passait, tout au contraire, sans y jeter un coup d'œil, devant le tombeau de madame Yollande, grosse pierre taillée en forme de tumulus, avec cette inscription : « Cigist Yollande Bailly, qui trépassa l'an 1514, le 128 de son âge, le 48 de son veuvage, laquelle a veu ou pu voir, devant

son trépas, deux cent quatre-vingt-quinze enfants issus d'elle. » Or, un soir que Marie s'était attardée devant le tombeau de sa mère, et que, perdue dans l'épaisse chevelure d'un saule, elle avait trompé la ronde du gardien, l'idée lui vint de demeurer là toute la nuit. Le ciel était sans lune; il soufflait un vent d'automne qui remuait la robe des arbres avec un bruit de feuilles sèches. La nuit tombait à larges pans sur les tombes ou les statues, et leur donnait à toutes des airs de spectres. Il n'y avait jusqu'aux cyprès, aux ifs et aux saules qui ne semblassent, dans cette nuit, des fantômes d'arbres. Marie avisa tout cela sans frayeur; elle avait assez souffert pour être brave, et il ne pouvait guère se trouver même au cimetière d'ombre plus livide, plus errante et plus désolée qu'elle.

Cependant Marie vit distinctement venir à elle deux ombres : l'une était d'une grandeur surnaturelle, l'autre avait taille d'homme; elles marchaient à pas égaux et en silence. Toutes deux semblaient sortir de l'un des piliers du charnier où, dit Nicolas Flamel, était grossièrement *crayonné un homme tout noir*. Marie ne douta

plus que ce ne fût cet homme noir qui s'était détaché du mur et qui servait de guide à quelque nouveau venu dans le cimetière. Les deux hommes s'arrêtèrent avec une attention très grave devant les figures hiéroglyphiques des arches ; ce fut entre eux un long colloque sur la main qui tenait une écritoire, les deux dragons, les trois ressuscitants sortis nus du sein de la terre, les deux anges enroulés d'une banderole, l'homme enlevé en l'air par un lion ailé ; mais le bruit de cet entretien n'arrivait pas jusqu'à l'oreille de Marie ; ces paroles lui faisaient l'effet de paroles mortes. Ceci commençait à l'inquiéter. Les deux hommes venaient droit à elle. La jeune fille se mit à fuir ; mais, craignant que le bruit de ses pas sur les feuilles sèches ne la trahît, elle s'arrêta. Cependant les deux hommes n'étaient plus qu'à une distance de quelques minutes, et ils ne pouvaient passer sans la voir. Marie fut alors prise d'une idée soudaine. Elle vit, dans le mur du cimetière, sous une tête de Gorgone qui hurlait et qui, dans tout autre moment, lui eût fait peur, une niche vide. Il y avait sans doute eu, dans cette niche-là, quelque statuette que le temps ou les hom-

mes avaient détruite. La nuit était noire, Marie était vêtue de blanc et voilée comme une madone; elle résolut d'entrer là. Il fallait se hausser pour y atteindre; mais la peur lui donna des forces, et, suspendant ses mains et ses pieds à quelques saillies de sculpture, la jeune fille réussit à se placer dans la cavité de la niche. Là elle croisa ses deux bras sur son sein, retint son souffle et prit l'immobilité d'une statue.

Les deux hommes passèrent.

« Voilà, » dit le plus grand, « une statue que je n'avais jamais remarquée! — Par Hermès! c'est une sainte Vierge. Pardon, ô Nicolas Flamel, toi que j'accusais d'une lacune dans la démonstration du grand œuvre! — Cette vierge est le symbole, jeune homme, de la couleur blanche que doit revêtir la pierre quand elle a été suffisamment lavée et purifiée au feu. C'est ici la neuvième opération. »

Marie reconnut la voix de maître Auréole Ab-Hakek.

Le jeune homme, recouvert jusqu'aux yeux, ainsi que le mage, d'un grand manteau noir, avait l'air distrait. Sa poitrine se gonflait avec

des soulèvements immodérés : on eût dit que cette vue de blanche madone remuait au fond de son cœur de tristes souvenirs. Marie elle-même se sentit troublée, toute statue qu'elle était, dans ce moment-là. Il y avait, du reste, entre elle et les deux hommes, tant de nuit, que l'on ne voyait briller que leurs yeux, et que Marie, sous son voile, était complètement éteinte.

« Avec cela, » observa tout haut Auréole Ab-Hakek, « qu'elle est voilée : symbole évident du secret où il faut tenir les œuvres du magister et de la fumée blanche qui, comme une gaze légère, couvre au neuvième degré la superficie du creuset. Le Nicolas Flamel est vraiment un grand homme ! »

Le compagnon gardait un silence morne.

« Que vois-je ! » reprit encore Ab-Hakek (et la statue sentit un frisson lui courir sur tous les membres), une ceinture ! Oh ! mais, voilà ce que je cherche depuis dix années, le lien entre le volatile et le solide, la ceinture qui noue le *corbeau* au *dragon!* — Ami, voyez-vous de quelle couleur elle est ?

— Non.

— Tant pis, car si nous savions au juste la couleur de cette ceinture, nous trouverions facilement quel métal elle simule; je crois pourtant entrevoir qu'elle est rouge. — Ainsi le cinabre serait le lien! — Oh! je viendrai demain de bonne heure examiner cette statue. Singulier que je ne l'aie pas encore vue ici, moi qui y perds toutes mes journées; au reste, les sages le disent, c'est au moment où l'on désespère de trouver le grand œuvre, qu'un hasard vous met sur la voie. »

Les hermétiques avaient étendu la loi du progrès à toute la nature et surtout aux métaux; ceux-ci processent, selon eux, en suivant le cours des siècles, vers un état parfait, qui est l'or : l'alchimie prétendait hâter cette action lente et modérée de la nature; mais elle voilait ses enseignements sous des termes si obscurs et si énigmatiques que les initiés seuls y découvraient un sens, et encore était-il souvent fort téméraire. Ses livres n'étaient guère plus clairs, et au nombre de ces livres il faut ranger certaines maçonneries, comme celles du cimetière des

Innocents, du portail Notre-Dame à Paris, et de la maison de Jacques-Cœur à Bourges, qui, par leurs figures, leurs blasons et leurs couleurs, servaient de pages hiéroglyphiques à l'histoire du grand œuvre. Ce monument était encore curieux pour les artistes, en ce que c'est le premier qui, avant le xve siècle, ait échappé à l'Église; mais, comme si toutes les créations où l'homme gît abandonné à lui-même devaient se ressentir de son néant, par un hasard singulier et remarquable ce monument était un cimetière.

Ab-Hakek s'éloigna de quelques pas; mais l'autre resta. Cette statue le pétrifiait : — « Encore, » dit-il à demi-voix, « si je pouvais prier! cette sainte Vierge m'y invite; mais les paroles saintes meurent sur mes lèvres, je suis damné! O l'enfer! »

Marie tressaillit à cette voix; s'il n'eût été mort, c'eût été celle de Stell. La jeune fille se sentit émue aux larmes; elle eut besoin de se souvenir qu'elle était statue pour ne pas pousser un cri et s'enfuir. Les mots d'enfer et de damné faisaient, la nuit, dans un pareil lieu, un

effet surnaturel; elle ne douta plus que ce ne fût l'ombre de Stell évoquée par le magicien. Marie allait parler à Stell : les statues et les revenants, à la faveur des ténèbres, peuvent bien s'entretenir ensemble dans un cimetière ; mais Auréole Ab-Hakek, qui s'était écarté, revint. La jeune fille se sentit reprise par le froid du marbre, et le souffle qui commençait à renaître sur ses lèvres mourut. On sait, au reste, toutes les raisons qu'elle avait de craindre et de haïr cet homme. Il revint avec une pensée étrange dans les yeux.

« Mon fils, » dit-il à l'autre, « descellons de sa base cette statue. »

La statue sentit une sueur froide lui baigner le front.

« Pourquoi faire? » demanda l'inconnu.

« Pour l'emporter. Elle contient, je n'en saurais douter, le plus grand secret de l'œuvre; nous l'étudierons chez nous tout à l'aise, et aucun autre, au moins, ne pourra jamais le retrouver. il est vrai que les savants sont des sots : « *Oculos habent et non vident.* »

A ces mots, Auréole Ab-Hakek se mit en train

d'exécuter la chose; il posa les pieds et les mains sur quelques accidents de sculpture, et monta presque jusqu'à la statue. Marie sentit son souffle, ce souffle chaud et infernal qui, depuis un an, lui courait encore dans les veines en un tremblement d'horreur; elle vit ses mains s'étendre vers elle; et condamnée malgré elle, dans cette niche étroite, à une immobilité de statue, elle allait s'évanouir. Le magicien s'arrêta : — « Il nous faudrait seulement, » observa-t-il, « un maillet et un ciseau; je crois voir que la statue tient. » Il disait vrai; Marie avait les pieds pris dans le froid de la pierre.

« Il y a, » répondit l'ombre qui ressemblait à Stell, « quelques outils du côté du charnier.

— Allons les chercher, mon fils. »

Marie respira; elle les vit s'éloigner, avec une angoisse indicible, la tête baissée et à pas lents. Auréole Ab-Hakek se retournait de temps en temps, comme un lion qui guette sa proie. Quand ils furent tous les deux perdus et effacés dans l'ombre, la statue descendit légèrement de sa base, regarda autour d'elle et s'enfuit.

Les deux hommes revinrent; ils tenaient dans

la main quelques outils : or, arrêtés devant la niche et la trouvant vide, ils pâlirent. Stell ne douta plus que cette sainte Vierge n'eût pris la fuite pour se soustraire aux mains immondes et profanes du savant, et il murmura à voix basse : « Tous ces gens-là ont commerce avec Satan ; ils me perdront ! »

Auréole Ab-Hakek opéra selon les données qu'il avait reçues de la madone; le bruit se répandit, et la vérité est qu'il fit de l'or.

L'EXORCISME.

XIX.

L'EXORCISME.

A mesure que Stell entrait plus avant dans le cœur d'Amalthée, il devenait plus sombre. Cette femme était pleine de ténèbres ; elle avait en elle un abîme que la science avait creusé, et que l'amour, si grand qu'il fût, ne pouvait combler jusqu'aux bords.

L'artiste la voyait toujours à travers certains souvenirs fantastiques. Une magicienne n'était pas, à ses yeux, une femme comme une autre; les philtres dont elle l'entourait, le souffle mystérieux qu'elle glissait dans l'onde de sa coupe, les sommeils étranges qu'il dormait entre les bras de cette femme, tout faisait naître en Stell de sourdes inquiétudes. Il se souvenait encore, avec effroi, de leur entrevue dans la forêt, du pacte diabolique de ce billet fatal qu'il avait redemandé mille fois à Amalthée sans pouvoir jamais le retirer de ses mains, et il y avait des moments où il craignait d'aimer, dans cette brune fille aux yeux ardents, le démon. L'artiste avait lu, dans les œuvres de Cardan, de Paracelse et d'autres écrivains à têtes fortes, plusieurs exemples de diables qui avaient eu ainsi commerce avec des hommes sous une apparence de femme : il n'était pas éloigné d'y croire ; car, si grands efforts qu'ait essayés Stell pour secouer ses anciennes superstitions, il n'avait pu s'en dépouiller entièrement. Une première foi est une robe qui tient à l'ame; Stell avait eu beau s'arracher le christianisme avec

colère et à poignées, il lui en restait toujours quelques lambeaux. L'artiste se crut donc obsédé par Amalthée, la magicienne aux grands regards; à dater de ce jour, il vécut, en effet, sous la plus dure et la plus réelle de toutes les obsessions, celle d'une idée.

Il voulut fuir; il essaya de quitter Amalthée, mais il ne put y réussir : cette femme le tenait. — « Oh! » se dit-il, « j'ai lu qu'il en était toujours ainsi, les possédés ne sauraient rompre leur chaîne; le démon les lie de telle sorte qu'ils chérissent tous leur esclavage. » — Amalthée, outre qu'elle était belle comme un démon, avait, pour retenir Stell, un charme très puissant, elle l'aimait. L'artiste, qui découvrait chaque jour en elle de nouvelles merveilles, et qui avait habitude aux anciennes, s'endormait mollement dans cet amour. Il en est des belles comme de ces grands palais de marbre où un étranger s'ennuie faute d'en savoir tous les secrets, les agréments et les magnificences; il faut, pour s'y plaire, habiter longtemps une femme. Amalthée était, d'ailleurs, une fille ainsi faite, que ceux même qui ne l'avaient vue

qu'une seule fois en gardaient un souvenir ineffaçable et une émotion qu'ils ne pouvaient plus ensuite, comme dit la Bible, revomir : rien d'étonnant alors si elle *possédait* Stell, qui l'avait aimée.

On s'étonnera peut-être que Stell se soit ainsi pris à Amalthée, lui qui avait aimé Marie éperdument; mais nous devons dire que l'homme a en lui deux femmes; ces deux femmes, blonde et brune, mystique et charnelle, bonne et sinistre, qu'on a au fond du cœur et qu'on rencontre tôt ou tard dans le monde, ont donné l'idée des deux génies, du bon et du mauvais ange, de la main droite et de la main gauche, l'une heureuse et l'autre fatale, que toutes les superstitions de la terre ont consacrée. — Amalthée était la main gauche de Stell.

Marie avait été sa foi. Amalthée fut pour lui la raison et la science; mais, comme Stell était plutôt artiste que logicien, il se perdit dans le labyrinthe obscur dont la cabale entourait certaines questions : il en vint à douter de tout. C'était une vie bien amère et bien vide que la sienne. Il avait tenté des problèmes insolubles; il avait

jeté son souffle dans des flûtes d'airain qui ne rendent pas de son. Ce jeune homme était triste et sentait se lamenter au fond de son cœur un amour inconsolable. Amalthée, il faut bien le dire, ne remplissait pas dans l'artiste tout le vide que Marie y avait laissé; sous cette femme si belle et si engageante, sous ses étreintes les plus frénétiques, sous ses baisers les plus violents, c'était toujours malgré lui, et à son insu, l'autre qui reparaissait. — Souvent même, au milieu de ses voluptés ardentes, il la sentait tout à coup et si réellement dans Amalthée, qu'il se trompait de nom et lui disait : « Marie, je vous aime! »

Plus Stell avait retiré son cœur de toutes les croyances humaines, plus il sentait le besoin de le concentrer sur un objet saint, naïf, palpable, immaculé; il se fit du foyer un temple où il vivait, avec Amalthée, dans toutes les tristesses et les saintetés de l'amour. Mais la magicienne était trop savante; il lui fallait, pour y reposer tout ce qui lui restait de foi, quelque chose de candide; se sentant, de jour en jour, plus profond, il désirait avoir sur ses genoux

une innocence et un sourire; l'abîme voulait une fleur, Stell voulait une enfant. Amalthée avait le même désir que lui ; elle se sentait soif d'oubli et d'amour; il lui eût été doux de se décharger de toute sa science sur une blonde petite tête d'ignorant; mais elle restait stérile. Amalthée appartenait à cette classe de femmes lettrées et savantes que le XVIe siècle tenait en si grand honneur, et que Molière tua sous le ridicule, quand la prétention et la manière eurent fait place à une faim de savoir immodérée et vénérable. — « Oh ! » disait-elle souvent avec larmes, « c'est d'avoir fait des livres qui m'empêche aujourd'hui de publier de beaux enfants; j'ai usé ma fécondité en choses mortes et superflues qui me laissent seule : j'aurais mieux fait d'être mère ! » — Cette stérilité confirma Stell dans l'idée qu'en se donnant à Amalthée il s'était donné au diable.

Tout prit alors, autour de lui, un air surprenant et fantastique. Il s'effraya de son ombre : il entendit des voix dans le bruit des feuilles et les frissons de l'onde, et vit des figures étranges dans la nuit. Il avait l'esprit si frappé à l'endroit

des fantômes, des visions, des stryges, des masques, des démons, des succubes, qu'il osait à peine se risquer de nuit dans les lieux où l'on dit que se promène d'ordinaire Satan, *dæmoniacæ salices*, les clairières et les plantations de bouleaux. Cependant Stell avançait en grade dans les ordres cabalistiques; il fut reçu et initié au troisième mystère du sabbat : cette initiation exigeait une série d'épreuves qui, par leur appareil de terreur et de prodiges, achevèrent d'ébranler la tête déjà malade de Stell. C'était un usage que les adeptes du troisième degré fussent marqués d'un signe ineffaçable, qui leur servait à se reconnaître mutuellement. Saint Grégoire de Toulouse dit que plus de quatre cents sorciers furent jetés au feu, qui, tous, avaient, dans le même endroit du corps, une forme de griffe. Ceci se faisait au fer rouge; et, pour paralyser la souffrance, on endormait, le soir, l'initié à l'aide d'un narcotique. Stell fut marqué, pendant la nuit, au bras gauche, ainsi que tous les autres adeptes, et sans en avoir été prévenu : il s'était endormi, ce soir-là, comme de coutume, dans les bras d'Amalthée; quand,

à son réveil, il découvrit sur lui cette griffe de démon, il poussa un cri. Stell ne douta plus que cette griffe ne fût une trace qu'avait laissée de ses étreintes nocturnes le diable Amalthée : il se mit alors à fuir avec démence. Les passants, voyant cet homme demi-nu, pâle, stupide et tout effaré, qui se sauvait à perte de souffle, le poursuivirent avec des huées; Stell, épuisé, tomba les yeux ternes et la bouche toute pleine d'écume contre une borne. La foule s'amassa autour de lui : — « Oh ! nous le connaissons, » nasillèrent quelques vieilles, « c'est ce beau tailleur de marbre qui a commerce de nuit avec une magicienne : il est sans doute possédé du démon ! »

Stell était fou et possédé d'amour.

Dans le groupe qui entourait Stell, il y avait un prêtre : c'était l'abbé de Scala.

« Conduisez, » dit-il, « ce jeune homme à l'Hôtel-Dieu. »

Le prêtre n'avait jamais abandonné ses desseins; il voulait, depuis longtemps, perdre Amalthée. Cette magicienne le gênait; sortie de la Cour, elle pouvait, de jour en jour, y ren-

trer, tant le Roi était, depuis sa maladie, d'une humeur mobile et d'une fantaisie incalculable. Il crut, cette fois, tenir sa vengeance, et pour ne pas la lâcher il suivit l'artiste jusqu'à l'hôpital. Là il donna des ordres pour qu'on refusât une grande fille brune si elle venait à se présenter à la grille de l'Hôtel-Dieu : l'aumônier du Roi était partout obéi. Il donna le nom de Stell et recommanda ce jeune homme à la charité des sœurs, comme un artiste très pauvre, qui était fou ou possédé du diable. Ceci produisit un effet tout contraire : nul n'osait plus approcher Stell, même avec de grands signes de croix, dans la crainte de gagner le démon dont il était attaqué, en sorte qu'il fut là bien plus délaissé que les syphilitiques et les lépreux.

Stell eut quelques heures par jour de raison calme et lucide : il éprouvait alors, dans le silence de sa solitude, ce qu'éprouve un homme qui sort de Paris au milieu du jour, et qui s'arrête de temps en temps au bord des haies pour écouter, au milieu des silences, des bruits de feuilles et de cascades, se perdre la voix de la grande ville. Sa

vie avait été, dans ces derniers temps, tumultueuse comme une cité ; il avait eu en lui et autour de lui des embarras de chariots, des remuements de pavés, des clameurs confuses, des émeutes de cœur ; il aimait, maintenant qu'il était loin de tout cela, à en entendre tomber le bruit.

Dans ses moments de raison, Stell pensait à Marie. Tout son amour lui revenait, mais triste, mais amer, mais gros de larmes. Il y avait, à côté de lui, un homme auquel on allait faire une opération mortelle : c'était un saltimbanque qui avalait, en plein air et jusqu'à la garde, des épées nues. Un jour qu'un des sergents du guet était venu frapper sur l'épaule du saltimbanque qui avait alors une lame dans le ventre, l'homme se retourna brusquement, et la lame se brisa. — « Oh ! » pensa Stell, « j'avais aussi moi une amour au cœur, une amour pure, bien trempée, solide, fidèle, toute d'acier, — comme une bonne lame : une secousse brusque la brisa ; et maintenant j'en sens les éclats qui me blessent et qui m'entrent à vif dans les chairs. — Oh ! science humaine, tu pourras peut-être guérir ce mal-

heureux; mais tu auras beau plonger les mains dans ma plaie, tu n'en retireras pas les tronçons saignants de mon amour! »

Son délire était, au contraire, pour Amalthée : il la redemandait alors avec tant de larmes, de cris et de convulsions, que les médecins, ne pouvant guérir l'amour de Stell, déclarèrent que l'artiste était possédé du diable. C'est tout ce qu'attendait l'abbé; il vint lui-même à l'Hôtel-Dieu, et conseilla d'avoir recours à l'exorcisme. Les premières cérémonies eurent lieu à Saint-Julien-le-Pauvre : la clarté sourde que les rares et étroites fenêtres de cette jolie chapelle, dans le style roman, jetaient sur les dalles, l'ombre des entre-colonnements et des piliers; le silence que faisaient là les hommes et les tombeaux; la tristesse humide, claustrale et brumeuse des cintres donnaient à l'une des plus mystérieuses cérémonies de notre culte un air de vérité grave. Le démon de Stell avait déjà résisté à quelques conjurations; il s'était, depuis trois jours surtout, retranché dans un silence opiniâtre : on ne doutait donc plus que ce ne fût un de ces démons muets dont parle l'Évan-

gile. L'abbé de Scala, en raison de l'intérêt qu'il portait à l'artiste, devait, cette fois, l'exorciser, et l'on espérait que le diable, rebelle à de simples clercs, céderait enfin aux vives instances d'un aumônier de la Cour. Il était six heures du matin. Quelques vieilles du quartier et quelques convalescents de l'hôpital entraient, en se pressant, dans l'église, pour voir le diable. L'abbé de Scala priait devant l'autel à genoux; il portait sur son aube une étole et un manipule, et était censé avoir jeûné depuis trois jours. « Ces sortes de démons, » dit Jésus-Christ, « ne se chassent que par la prière et le jeûne. » Nous devons, au reste, rassurer le lecteur en lui disant que la santé de l'abbé était aussi rose et aussi florissante que jamais. Deux clercs amenèrent le possédé; comme il était généralement très doux, on jugea à propos de ne le lier que de grosses cordes : les autres subissaient les chaînes. Stell avait l'air défait, les cheveux fous, l'œil hagard; il semblait, du reste, ne rien comprendre à tout ce qui se faisait autour de lui et n'y donner aucune attention. Les fenêtres à vitraux obscurcis déversaient sur toute cette scène

une lueur de cendre ; un triangle de fer hérissé de cierges brûlait au milieu du chœur ; une grande croix surmontait l'autel, et des têtes de clercs, étoilées de tonsures, se levaient çà et là dans les fonds ténébreux. Un homme noir, assis devant une table et tenant à la main une plume, écoutait : c'était le greffier. Cependant la voix triste des cloches se plaignait vaguement sur toutes les têtes, comme une ame en peine d'amour, et Stell semblait rêver au bruit de cette voix.

Après quelques oraisons, l'abbé commença les litanies des saints :

« *Kyrie, eleison.* »

Le peuple répondit :

« *Christe, eleison.*

— *Sancta Maria.*

— *Ora pro eo....* »

Les litanies ramenaient ainsi leur flot clapotant du prêtre à la foule et de la foule au prêtre, et jetaient, en passant sur la tête de Stell, à temps égaux, leur vague murmure ; mais, cette fois, Stell, remuant aussi les lèvres, répéta tout bas : *Sancta Maria !*

On crut qu'il priait.

Ceci fait, l'abbé se tourna vers le démoniaque, le signa, sur le front, sur la bouche, aux oreilles, sur la poitrine, du signe de la croix, et lui montra le crucifix qui était à l'autel, en lui disant d'une voix forte et véhémente : « Voici la Croix de N.-S. J.-C.; retire-toi, diable, de cette ame chrétienne. *Ecce crucem Domini Nostri Jesu-Christi; fuge, diabole, et recede ab hac anima christiana.* »

Ici le prêtre commença, suivant l'usage, à questionner le démon.

« Qui t'a envoyé, diable : *Quis te misit, diabole?* »

Stell, depuis quelques instants, rêveur et calme, joignit brusquement les mains et répéta plusieurs fois avec violence :

« Amalthée! Amalthée! »

Ce nom lui échappait alors sans qu'il y attachât d'autre sens que celui de son amour.

La foule était en grande terreur. « Voyez, » disaient les vieilles, « comme le démon lui obéit; c'est un si saint homme ce M. l'aumônier! »

Le prêtre continua ses questions.

« Par quel sortilége tiens-tu l'obsédé : *Per quod maleficium?* »

Stell tira de son sein un médaillon en bronze qu'il avait fait et où il y avait des cheveux et le nom d'Amalthée ; il le couvrit de baisers. L'abbé le retira des mains de Stell et dit :

« Voici le sort : *Ecce maleficium!*

— Que faites-vous? » s'écria Stell en s'agitant sous ses cordes, « elle me possède : je l'aime ! »

Il retomba épuisé, les yeux fous, les cheveux pendants, la face verte. Aux autres questions, il resta muet. Seulement, quand le prêtre lui dit : « Quel est le nom qui te tourmente le plus dans le ciel : *Quo nomine magis cruciaris in cœlo?* »

Stell reprit, avec un accent impossible à rendre : « Marie !

— C'est bien, » dit le prêtre ; et il se mit à conjurer le diable.

« Au nom de la bienheureuse Marie vierge, esprit immonde, vain, tentateur, fou, hérétique, vide, hostile, ivre, libidineux, succube, je t'exorcise et t'ordonne de sortir!

» *Audi, immunde spiritus, exorcizo te, atque tibi præcipio, in nomine beatæ Mariæ virginis, tentator, vane, insensate, hæretice, vacue, inimice, ebriose, libidinose, succube, ut exeas ab isto corpore, per gratiam Domini Nostri Jesu-Christi!* »

Le nom de Marie avait toujours le don de calmer Stell; il croisa ses mains sur son cœur, et releva vers le ciel un regard très doux.

Ici l'abbé jeta l'image d'Amalthée dans le feu : Stell, à cette vue, et sous ses lourdes cordes, frémit.

Le prêtre continua :

« J'ai livré au feu cette image diabolique faite en ton nom, esprit mauvais, afin que ton nom et ton image soient promptement et horriblement brûlés, et que, vaincu, tu quittes cette créature de Dieu !

» *Imaginem tuam diabolicam, spiritus nequam, nomini tuo fabricatam viriliter in ignem posui, ut nomen et imago tua festinanter et horribiliter comburantur, ut victus potenter exire coarcteris de hac creatura Dei!* »

Le solennel moment de la conjuration était

venu ; toute l'assemblée s'agita avec un bruit de grandes eaux.

« *Recede, Satana !* » dit le prêtre d'une voix terrible.

Le malheureux Stell, épuisé d'efforts, le front baigné d'une sueur froide, tomba la face contre terre : on l'eût dit mort.

« Le démon le quitte, » dit le prêtre, « rendons grâces à Dieu ; » puis se retournant vers le greffier, et à voix basse : « Vous avez écrit toutes les dépositions du démoniaque, monsieur? Qu'on fasse à l'instant saisir chez elle cette magicienne Amalthée, qui a ensorcelé le Stell ; car, tant qu'elle sera vivante, ce jeune homme est menacé de retomber sous l'empire du démon, ainsi que le dit Théodore de Bèze, livre II, chapitre *de Obsessis*.

Cependant toute l'assemblée était à genoux, et le prêtre entonna d'une voix triomphante :

« *Te Deum laudamus.* »

LES NOCES D'ADELBERT ET DE PHŒBÉ.

XX.

LES NOCES D'ADELBERT ET DE PHŒBÉ.

Adelbert avait, ce soir-là, rendez-vous avec la lune : il errait, depuis le soleil couché, autour de la maison d'Ab-Hakek ; mais, ayant entendu sonner sept heures, il entra.

On devinait, sur sa figure pâle et souffrante, un grand trouble intérieur. La chimère qu'il

avait depuis si longtemps caressée d'amour allait donc se faire réelle et palpable entre ses bienheureuses mains ; il y avait là dedans une félicité qui l'inquiétait. Il ne s'était jamais trouvé si craintif que ce soir-là ; il se retirait des voitures, des passants, des bornes qui faisaient le gros ventre le long des maisons, lui, chétif bienheureux, qui portait un monde.

Arrivé à la porte du maître, il frappa ; l'homme de bronze vint lui ouvrir et le conduisit à travers de longs détours jusqu'à une salle magnifique ; des fenêtres ogives, obscurcies d'un treillis de fils d'argent, semées de fleurs et d'oiseaux et enluminées de belles vitres, y versaient un jour singulier, discret et douteux ; de grands vases de Chine laissaient épanouir de larges corolles de lotus, et le plafond peint d'azur donnait de l'air à la salle ; un bruit d'eau vive, tombant dans des baignoires de marbre, y entretenait une molle fraîcheur, et des portes ouvertes sur des jardins à masses de feuillage laissaient entrer des souffles de brise trempés de soleil et de larmes de fleurs. Sur les murs, c'était un ramage éternel

d'oiseaux inconnus ; leur queue faisait des éventails d'argent, comme ceux que la lune ouvre quelquefois, la nuit, sur les flots, et leur tête se pavanait relevée d'une aigrette d'étoiles. Il y avait mêlés à ces oiseaux des sirènes pressant de la main leur gorge décevante et aréolée de perles fines, des sphinx femelles, des nymphes prises dans des écorces de chêne, des ondines recouvertes, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'un voile d'eau, et mille autres délicieux monstres de beauté que la nature a oublié de faire. Adelbert, il est vrai, ne regarda rien de tout cela; à peine même s'il vit les femmes demi-nues couchées sur des carreaux de Perse ou des lits de satin noir, avec une étoile de diamant au front. Toutes étaient d'une beauté singulière et choisie ; quelques unes tordaient entre leurs mains leurs cheveux abondants et blonds d'où sortaient des flots de lumière, ou effeuillaient de leur peau de rose le noir satin; d'autres sortaient du lit leurs reins fauves et semblaient de jeunes panthères toutes rugissantes : il y avait aussi de belles rousses à reflets de chair satinée et bleuâtre, qui veillaient dans les pénombres

comme des lampes d'amour. Toutes ces femmes n'étaient, au reste, que les étoiles d'une blanche reine assise sous un dais, avec un croissant d'argent au front et éventée de rameaux ou de queues de paons par de noirs eunuques enfants de la nuit : celle-ci était Luna. Jamais beauté pareille n'avait mis le pied sur notre globe; Adelbert tomba à genoux, prit la main de cette femme, et sur cette main suave, onduleuse et veloutée, il pleura une grosse larme qui y trembla comme une goutte de rosée sur un lis.

Tout ce que seize années de virginité et de souffrance avaient infiltré d'amour, de vagues désirs, de rêves de femme, de solitude au fond de ce pauvre cœur, il le versa dans cette larme; c'était à remuer les pierres. Quand Adelbert eut ainsi pleuré sur cette main, il la baisa, mais d'un baiser si profond, si intérieur, que toute son ame lui vint sur les lèvres, et qu'il ne tenait réellement plus à la vie dans ce moment-là que par ce baiser ineffable.

« Oh! » dit-il enfin, « je vous aime! »

Ici un éclat de rire remplit la chambre, mais

si bruyant, si amer, si ironique, qu'on l'eût pris pour le rire de la fatalité qui se jouerait d'un malheureux.

Adelbert regarda autour de lui ; la chambre était vide.

Il revint auprès de Phœbé. Les longs cheveux de cette femme noyaient dans leurs flots noirs les plus blanches épaules qu'on ait jamais vues; son front était calme et solennel ; ses seins, d'une transparence de cristal dépoli, sortaient à demi d'un nuage de dentelle comme deux globes ; ses grands yeux avaient un regard fixe, et ses lèvres un sourire immobile, mais plein de grace, qui allait merveilleusement à Adelbert ; cette beauté de femme n'avait rien qui l'agitât comme faisait celle des autres mortelles ; c'était la beauté calme et mélancolique de la lune dans une belle nuit d'été.

Il reprit :

« Oui, je vous aime ! — De quel amour, Phœbé ? les anges seuls pourraient le dire ! — Il n'y a d'homme si pur au monde qui n'ait laissé s'en aller de son cœur dans les regards

qu'il donne aux femmes et les désirs qu'il convoite à côté d'elles. Mais moi, être hétéroclite, faible et calamiteux, je n'avais, durant mes nuits sans sommeil, que votre regard qui me fût doux, que votre virginité qui fût digne de mes désirs! O ma pâle! je vous ai aimée jusqu'aux larmes! — Tandis que toutes les faces humaines m'étaient sombres, la vôtre versait sur mes yeux secs et ténébreux une tiède lumière qui me consolait. Depuis six ans que je vous aime, toute ma vie s'est retirée sur ce seul point du cœur. Quand le doute, la haine, le désespoir me prennent, je lève mes yeux vers le ciel, et je redeviens bon dans un regard de toi : c'est que, comme le voyageur qui marche, la nuit, par des chemins vides, je n'ai que toi, ô Luna, pour guide et pour amie. — Tout le reste m'est cailloux, ronces, piéges, ténèbres, sable aride, solitude; je t'aime d'un amour de délaissé, d'orphelin à qui toute la nature est marâtre, et qui cherche une orpheline pour pleurer dans son cœur une dernière larme et mourir! — Que de nuits j'ai passées à t'attendre, ô mon amante, sous les chèvrefeuilles et les sycomores! Que

j'étais triste quand tu ne venais pas ! j'aurais voulu, alors, la voix des feuilles, des vents et des grandes eaux, pour te dire dans une langue intelligible aux astres : Tu es belle ! je t'adore ! Que de fois j'ai poursuivi dans l'onde un fabuleux baiser d'amour, sans jamais pouvoir le retenir sur mes lèvres grossières et charnelles. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ? — Aujourd'hui que je tiens mon rêve, que mon amour si chimérique et si impalpable s'est fait chair et est descendu du ciel, souffre que je cueille sur ta bouche de femme, ô Phœbé, dussé-je y laisser mon ame, mon illusion, ma vie, ce baiser dont j'ai soif, et que, depuis si longtemps, je demande aux flots et aux molles nuits, sans que les molles nuits, les flots ni les femmes aient encore eu pour moi de baisers d'amour. »

En parlant ainsi, il suspendit ses lèvres avec frémissement aux lèvres de Phœbé, et y but à longs traits ce baiser idéal qu'il avait si longtemps poursuivi de ses lunatiques amours.

« Oh ! » dit-il enfin, « je suis heureux ! »

Un second rire encore plus inexorable, plus diabolique, plus féroce que le premier éclata

aux oreilles d'Adelbert ; il regarda de nouveau autour de lui : tout était redevenu solitude et silence.

Ceci commençait à l'inquiéter ; les lèvres de Phœbé étaient si froides, que le baiser qu'il y cueillit lui resta de marbre sur les lèvres.

« Oh ! » murmura-t-il, « c'est étrange ! — N'importe, je suis heureux ! — Laisse-moi, ma belle, reposer ma tête sur ton sein, j'ai besoin d'y dormir un long oubli ! Dans tes bras, ma Phœbé, je rêverai à nos amours, à ta bouche, à ton cou, à tes yeux, au sein rond et diaphane que tu découvres quelquefois à demi au bord des nuages, et que je sens se gonfler sous le satin comme un globe d'amour. Oh ! laisse-moi habiter dans ce globe-là, ma charmante ; je ne veux pas au ciel d'autre paradis ni d'autre monde ! »

Adelbert, en disant ainsi, laissa tomber sa tête lourde et enamourée sur le sein de Luna, et il y mêla ses flots de cheveux blonds aux ondes noires de son amante. Le page abaissa alors ses longs cils ; ses beaux yeux d'outremer se voilèrent de paupières blanches, et sa bouche

charmante laissa passer un doux souffle. On eût dit du sommeil d'Endymion. Il s'éveilla bientôt avec un sourire : — « Oh ! parle-moi, » dit-il en passant ses deux mains autour du cou blanc de Luna, « dis-moi, dans la langue des astres, un mot d'amour ! »

Luna resta muette. Adelbert s'étonnait : il lui remua le bras ; il lui prit aux lèvres un second baiser ; il la plaça sur ses genoux ; il promena sur toutes ses belles formes une main furtive et amoureuse ; il essaya de la réchauffer contre son cœur ; il se mira dans ses yeux pour y retrouver la lumière et la vie ; mais, la voyant toujours obscure, immobile et froide :

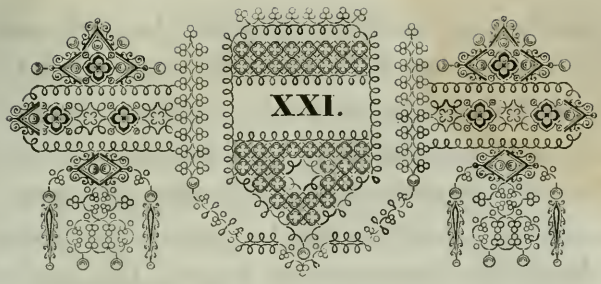
« Oh ! » dit-il, « enfin, la femme de mes jours et de mes nuits, de ma folie de dix années, de mes chimères, de ma vie, de tout mon amour (et il regardait avec effroi les membres inanimés de Phœbé qui retombaient toujours sur eux-mêmes, ses bras et ses pieds pendants, sa tête qui se renversait toute déchevelée, ses yeux fixes, ses lèvres sans souffle, ses chairs sans ressorts et sans moiteur), morte ! »

Un troisième éclat de rire remplit la salle.

Phœbé était une de ces belles trépassées à qui le talent d'Auréole Ab-Hakek redonnait, au moyen d'injections de cire colorée, tous les semblants de la vie; cette salle était le sérail du savant. On n'a jamais découvert quelles raisons il avait eues de se jouer ainsi d'un amour crédule et extravagant. Était-ce désespoir d'un homme qui, n'étant lui-même qu'une grande illusion écroulée, voulait entraîner dans sa chute toutes celles des autres hommes; ou comme ce peintre, dont les oiseaux du ciel venaient becqueter les grappes de raisin, Ab-Hakek se fit-il un jeu cruel d'attirer ce pauvre cœur ailé et fluide autour de sa grappe d'amour fabuleuse, chimérique et décevante? — On ne sait. Aucuns prétendent seulement qu'après avoir essayé en vain de tous les autres secrets il comptait sur les feux de cet amour pour redonner la vie à sa froide Galathée.

Adelbert retomba anéanti. Sa vie était suspendue, depuis six années, à un amour unique; cet amour venant un jour à se rompre et à le laisser seul, — il mourut.

L'UNE POUR L'AUTRE.



L'UNE POUR L'AUTRE.

Amalthée courait depuis trois jours par la ville, redemandant son amant ; comme la fille du Cantique des Cantiques, elle arrêtait les gardes de la prévôté et les sergents du guet pour leur dire : « L'avez-vous vu ? » Mais, comme elle avait de riches vêtements en désordre, les cheveux

extravagants, la ceinture dénouée, les pieds nus et flottants dans des pantoufles de cuir de Hollande damasquiné, ceux-ci la prenaient pour une fille folle et la battaient. En marchant ainsi au hasard, elle passa devant la Morgue; son cœur se serra : — « S'il y était ! » pensa-t-elle. Cette idée faillit la renverser sur le pavé. Elle eut le courage d'y entrer. Un jeune homme gisait couché sur son lit de bois; ce n'était pas Stell. — « Oh ! » pensa Amalthée, « ce jeune homme doit avoir une femme qui l'aime ! »

Lorsqu'elle rentrait chez elle, le troisième soir, elle trouva sa porte violemment enfoncée et des sergents du guet dans son logis. On l'arrêta, et on la conduisit à la prison de la Tournelle. « Au moins, » s'écria-t-elle, « dites-moi ce qu'il est devenu ?

— Ce n'est pas notre affaire, » dirent les gens, « vous ne nous l'avez pas donné à garder. »

Le XVIe siècle vit périr un si grand nombre de sorciers, qu'on ne pouvait plus, dit un écrit de ce temps-là, les juger ni même les exécuter, quoiqu'on y allât très vite, si bien qu'il restait dans les prisons un grand nombre de ces mal-

heureux qui s'éteignaient de faim et à petit bruit. La magie était alors, comme nous l'avons dit, un délit social : voilà pourquoi on la poursuivait avec cette rigueur et à travers toutes les lois.

Les aveugles étaient, jusqu'en 1450, à couvert de la peine de mort : la loi passait muette et désarmée devant cette grande infortune, comme s'il ne restait rien à punir là où la justice divine s'était arrêtée si rigoureuse et si implacable. Le parlement de Paris n'en condamna pas moins aux flammes, pour crime de magie, un aveugle des Quinze-Vingts, qui avait nom Honoré. Jusque-là également, les hommes seuls avaient coutume d'être pendus. Le droit français le voulait ainsi. Alors, « ce qui oncques n'avait été veu dans le royaume, » une femme revêtue d'une robe blanche et les jambes ceintes d'une corde fut pendue toute déchevelée à un gibet : cette femme était sorcière.

Au XVIe siècle, pour peu qu'on fût femme ou fille de gentilhomme, on avait des droits à être décapitée : la tête restait quelques jours, exposée au bout d'une pique, dans une halle, et le tronc était pendu par les aisselles au gibet de Montfau-

con. Les femmes accusées du crime de magie ne jouissaient d'aucun de ces priviléges ; on les brûlait sans honneur, sans bruit, sans escorte : cela se faisait ordinairement le soir. Quelques unes étaient revêtues d'une grande robe blanche soufrée et s'allumaient dans l'ombre, comme des flambeaux ; d'autres étaient impitoyablement démembrées ou pendues jusqu'à ce qu'elles rendissent l'ame à petit souffle. Enfin, la justice d'alors était si acharnée après les sorcières et les sorciers, qu'elle les poursuivait même au delà du tombeau ; elle trouvait encore à reprendre et à refaire là où l'arrêt éternel avait passé. Un mort convaincu du crime de lèse-majesté ou de magie (car ces deux énormités sont toujours confondues sous le même châtiment) devait être désenterré, ses os mis en un sac et brûlés par le bourreau.

Tout homme et toute femme prévenus de sorcellerie devaient d'abord être conduits à « la *fosse* pour y être enterrés et y faire pénitence au pain et à l'eau. » Amalthée était accusée d'avoir ensorcelé Stell ; ceci résultait, comme on le sait, des réponses de l'artiste ; la magicienne l'avait,

pour se faire aimer de lui, lié à quelque démon frénétique et libidineux. Ce crime était, au XVIe siècle, puni de mort.

Les causes de sorcellerie étaient confiées à l'official. Il avait le droit, si l'accusé refusait un aveu, d'essayer sur lui la question. On sait quel groupe mystérieux de pinces, de crics, de brodequins de fer, de ceintures hérissées de pointes, de tenailles et de lames rougies au feu se remuait sous ce mot si doux que la justice d'alors a si souvent à la bouche et qu'elle redit toujours d'un air si candide. L'official abandonnait à la sentence des juges le soin de conclure la mort du condamné : ceux-ci n'y manquaient jamais. Au reste, nous croyons que le vrai caractère de la justice, au XVIe siècle, a été mal saisi de nos historiens. Quoique le parlement de Paris ait fait exécuter, en moins de trois mois, un nombre presque innombrable, *numerum pene innumerum*, de sorciers; quoique celui de Toulouse en jeta d'un seul coup plus de quatre cents dans les flammes du bûcher; quoiqu'il y ait eu, en France, un temps où les caresses d'un chat noir, le regard d'un bouc, le voisinage d'un oiseau

de nuit aient mis en question la tête d'un homme, l'absurdité et le fanatisme ne nous semblent pas ses traits les plus saillants. Ce qui la distingue à nos yeux, c'est quelque chose de nu, de sombre, d'humide, de caverneux. Nous la trouvons ainsi figurée sur une ancienne gravure : une femme, la tête couverte d'un voile noir, la taille, les seins et les flancs perdus dans un long suaire blanc, les reins ceints d'une corde, les mains chargées d'une formidable balance, la place du cœur vide, trône immobile et sinistre sur un siége de fer.

Cette justice condamna Amalthée à être brûlée vive.

L'abbé de Scala veilla, de loin, à ce que tout se fît promptement et secrètement; il craignait qu'il n'en vînt quelque vent à l'oreille du Roi. L'exécution devait avoir lieu aux ténèbres. Il était neuf heures du soir ; Paris se couchait. Quelques rares chandelles étoilaient encore les masses sombres de la cité. Des files de lanternes, le long des quais, figuraient, de loin, une procession aux flambeaux. Ces lumières s'étendaient çà et là dans l'eau de la Seine en longues traînées, et la lune moirait de plaques

huileuses la surface du fleuve. Amalthée sortit de la Tournelle, les pieds nus, le cou noué d'une corde, et tout le reste du corps recouvert d'une chemise blanche soufrée, sur laquelle sa longue chevelure noire pleurait comme un saule. La beauté de cette femme n'avait jamais été si éclatante qu'en face de la mort; le bourreau et les gardes en furent émus. Sa pâleur jetait surtout une clarté vive et singulière, qui semblait, dans ce lieu de ténèbres, une aube céleste. On faisait silence autour d'elle, et l'on eût dit, tant on l'entourait de respect et de terreur, que cette condamnée était la Reine. Un prêtre vint recevoir sa confession : « Ma fille, accusez-moi, » lui dit-il, « toute votre vie.

— J'ai aimé, » répondit-elle.

Le cortége se mit en marche. Amalthée fut prise de l'idée soudaine et frénétique que la mort n'était qu'une transformation par laquelle tous les êtres tendent toujours vers une beauté plus grande, et que la sienne serait utile au monde ; elle se crut un Christ d'amour qui, après avoir donné sur la bouche de Stell un baiser à tous les hommes, allait s'unir à eux

dans le dernier et universel baiser de la mort.

La nuit tombait à larges ombres sur la ville. Un vent d'ouest soufflait sur les nuages et les déroulait en grands linceuls blancs. La lune, qui travaillait, depuis quelques instants, à dégager sa corne d'une futaie de pignons, de flèches et de clochers, se montra enfin dans un coin du ciel. On arriva au lieu du supplice. Il y avait peu de peuple; la place avait une teinte funèbre. Amalthée tenait dans ses mains un crucifix que baignaient ses pleurs et ses beaux cheveux noirs; ses lèvres s'attachaient, avec une tendresse infinie, au flanc ouvert et saignant de Jésus, et, sur ce flanc, elles baisaient la plaie de l'humanité. Cette fille d'amour se croyait devenue tout à coup la grande épouse du crucifié, elle dont la couronne de fleurs s'était changée sur son front en une couronne d'épines, et qui sentait sur sa bouche belle, emmiellée et charmante, se tordre l'éponge toute pleine de vinaigre et de fiel. En face du bûcher, un dernier regret de Stell, de la vie, de la nature, des étoiles, de toutes les beautés qu'elle avait aimées, la prit; et ce regret étant,

à son épaule, une croix trop lourde, elle tomba. Le bourreau la traîna rudement sur le pavé par ses longs cheveux ; mais, voyant qu'elle ne remuait pas, il la crut morte.

Ici, une femme fort étrange, pâleur excessive et transparente, robe blanche, chevelure noire, pieds nus, s'approcha de lui ; il crut que c'était le spectre d'Amalthée ; et, pris d'une terreur soudaine, il recula : le spectre avançait à pas légers ; il y avait dans sa robe blanche un rayon de lune.

« Monsieur, » lui dit-il, « si je vous donnais ce bracelet qui vaut, à lui seul, plus d'or que vous n'en gagnez en dix années à l'horrible métier que vous faites, vous ne pourriez pas sauver cette femme ?

— Impossible.

— Pourquoi ?

— J'y risquerais ma tête : que dirait la justice du Roi si le bûcher brûlait à vide ?

Alors d'une voix tremblante :

« Mais si vous me preniez, moi qui lui ressemble, la place est vide ; dans l'ombre, on n'y verra rien ! Et puis, qu'est-ce que cela fait

à la justice, pourvu qu'il y ait quelqu'un qui meure ?

— C'est une singulière idée que vous avez là !

— Peu vous importent les idées que j'ai : — voulez-vous ? »

Regardant le bracelet qui était réellement d'un grand prix :

« C'est un service périlleux que je vous rends, la belle ; mais il se faut entr'aider, dit-on : donc je consens. »

Le bourreau répandit, sur la figure de la jeune fille, ses longs cheveux noirs, afin de lui en faire un voile, et lui noua une corde autour du cou ; cependant elle disait à voix basse : — A quoi bon vivre quand personne au monde ne vous aime !... Mon Dieu, je n'irai pas rejoindre, à des choses indifférentes et frivoles, une vie que la mort a rompue, et puisque celui sur qui j'avais mis mon cœur ne m'a pas laissé le temps de le verser, je vous le rapporte tout plein d'amour ! Peut-être y a-t-il quelqu'un là-haut qui m'attend, peut-être que nous nous cherchons ainsi, depuis mille ans, à travers les mondes, et, que le jour où nous nous ren-

contrerons, le ciel et la terre remueront de joie. — Mourir n'est permis qu'à ceux qui ne laissent rien d'eux-mêmes, et qui se sentent entraînés là-haut vers un amour irrésistible et fort, vers un regard qui, tombé de ciel en ciel, d'étoile en étoile et de nuage en nuage, les attire comme l'œil de la lune fait à l'Océan. C'est peut-être Adelbert qui a pris, pour me faire ainsi monter vers lui, le magnétique regard d'un astre!.... L'amour est au ciel. — Et vous, Amalthée, que direz-vous demain, quand vous saurez que cette pauvre et frêle créature, à peine remarquée, vous a, au moment où tous vos amants vous abandonnaient, sauvée en mourant pour vous!... Oh! donnez-lui alors, donnez-lui au moins, à défaut d'amour, une larme et un souvenir qui aillent la réjouir, triste, solitaire et froide qu'elle sera, au fond de sa tombe!»

Et elle se mit à genoux devant Amalthée qui était à terre, et laissa, aux doux regards des étoiles, tomber sur le sein de cette femme des baisers et des larmes : — « Je vous adore, » dit-elle enfin, « ô beau sein blanc, vous avez aimé! »

Cependant elle se sentit tirée par une rude

main ; son cou blanc et frêle comme un cou de lis était pris dans un gros nœud ; ses pieds nus montaient, en chancelant, les planches du bûcher : on y mit le feu. La place s'éclaira d'une lumière ensanglantée qui gagna bientôt la Seine et l'autre côté de l'eau. Les maisons et les flots de pavés rougissaient à cet incendie comme à un feu de joie, et la vieille tour Saint-Jacques-la-Boucherie regardait, par dessus la tête des autres maisons, dans la place, avec ses salamandres et tous ses monstres hurlants. La jeune fille blanche semblait, au milieu de cette chevelure du bûcher, une de ces apparitions de vierges ardentes dans des nimbes et des coquilles de feu. Un vent d'ouest soufflait et inquiétait la flamme qui jetait par bouffées des lueurs sinistres et de vives étincelles. On voyait, à cette lumière, sur le pavé, une large tache noire : c'était Amalthée ; cette femme, en s'affaissant, avait disparu sous ses longs cheveux.

Déjà la flamme gagnait la jeune fille ; on la sentait se débattre, toute liée qu'elle était, sous d'horribles tortures. Le vent ne soulevait qu'à demi son voile de cheveux ; mais l'on devinait

sous ce voile des traits bouleversés, des yeux fous, des mains crispées, des lèvres mordues et toute une abominable agonie.

Or, cette fille était Astréa.

Adelbert, en mourant, l'avait laissée seule : Astréa, dont l'amour n'avait jamais pu se rejoindre à son idéal, qui, frêle, sensitive, n'avait rencontré sur la terre que des attouchements réels et grossiers dont elle se retirait avec effroi, trouvait, dans ses amours avec le mystique, quelque chose de pur, d'impalpable et de fabuleux qui lui allait. Cet amour venant brusquement à lui manquer, la seule branche où elle pût roucouler les choses du cœur s'étant brisée, cette pauvre colombe s'abattit, le flanc blessé et l'aile saignante, sur Amalthée.

Pour cette créature tout angélique, Amalthée n'était pas une femme. L'enchanteresse portait souvent un costume d'émir, qui, sous ses longs cheveux noirs, donnait à ses traits mâles et accusés un caractère équivoque. Or, il était dans la nature douteuse d'Astréa d'aimer quelqu'un qui fût plus qu'une femme et moins qu'un homme : elle se prit à Amalthée. Souvent

elle passait de longues heures, la tête dans sa main, à regarder la brune magicienne et à rêver. Le mystère qui entourait Amalthée attirait cet autre mystère d'amour et de magie. Jamais, au reste, l'attraction que toute nature forte exerce sur les natures plus faibles qui l'entourent n'avait été poussée si loin ; un regard d'Amalthée était, pour Astréa, quelque chose d'inévitable et de suprême qui l'aimantait d'amour. C'était donc une vie mystérieusement liée à une autre vie, une aiguille inquiète qui, après bien des oscillations, des frémissements et des doutes, avait fini par rencontrer son pôle, et qui s'était alors sentie tourner vers lui avec une force irrésistible et fatale. Elle savait que la magicienne était affolée de Stell ; mais, loin d'en être jalouse, elle s'unit si bien à tous les mouvements de cœur d'Amalthée, que c'était en quelque sorte la même femme aimant deux fois un homme.

Au reste, l'affection qu'Astréa portait à Amalthée était silencieuse et secrète ; à peine si la magicienne s'était quelquefois aperçue des regards singuliers que la jeune fille suspendait aux siens et des paroles naïves et tremblantes

d'amitié qui hésitaient sur ses lèvres. C'était une de ces natures timides et intérieures dont le tourment est de ne jamais pouvoir se produire au dehors, et de mourir sans avoir rompu le charme de leur vie, comme l'étoile qui file, comme l'éclair qui ne tonne pas, comme les grains du sablier, comme l'eau qui filtre sur la mousse, comme toute chose au monde qui tombe sans avoir fait son bruit. A force d'aimer la magicienne, Astréa, quoique plus frêle, plus pâle et plus diaphane, finit par lui ressembler de telle sorte qu'on s'y méprenait; c'était, et elle fit d'ailleurs cet effet au bourreau, le spectre d'Amalthée.

Ce soir-là, elle suivit de loin, comme saint Pierre, le fatal cortége, et elle se dit que, puisque sa vie n'était bonne à rien, et qu'elle avait, depuis longtemps, l'intention de s'en défaire, il serait bien de la donner à celle qu'elle aimait.

Cependant Amalthée, qui était restée quelques minutes à terre sans connaissance, rouvrit les yeux; elle ne savait rien de ce qui s'était passé, mais elle se souvint confusément d'avoir été amenée là pour être brûlée vive, reconnut

vaguement la place de Grève, et, comme ce lieu l'épouvantait, elle s'enfuit.

Le lendemain, le bruit se répandit dans Paris que la magicienne n'était pas morte, et que le diable avait mis brûler à sa place une autre fille. Ceci fit grande rumeur, et les mères prirent occasion de là pour dire, le soir, à leurs enfants :

« Mes filles, ne sortez pas à cette heure, car le diable rôde par la ville. »

L'HOTEL-DIEU.

XXII.

L'HOTEL-DIEU.

C'était déjà, au XVIe siècle, un bâtiment renommé et considérable que celui où la société d'alors, en donnant asile au pauvre et à l'infirme, croyait héberger Dieu. Il n'y avait que ces âges de foi pour trouver aux choses des noms sublimes : le nôtre appelle, dans sa langue dédai-

gneuse et fausse, dépôt l'endroit où elle entasse ses membres nus et nécessiteux, et maison de santé celle où elle recueille toutes les maladies.

Stell, en qualité de démoniaque, avait été transféré de la salle Saint-Denis, qui était la grand'salle de l'Hôtel-Dieu, dans une cellule grillée, où, sans les secours d'une jeune sœur, il fût certainement mort de faim. Elle venait, à minuit, lui offrir un vase de lait et quelques gâteaux de maïs. Son vêtement était celui des autres sœurs novices, robe blanche et voile blanc. Stell ne connaissait ni ses traits, ni sa voix, car elle tenait toujours son voile baissé et gardait le silence; il crut que c'était la règle de la maison; mais le statuaire lui ayant un jour baisé la main, qui était bien faite, potelée et blanche, il sentit cette main se contracter sous ses lèvres avec des frissons et des mouvements singuliers.

Les autres sœurs de l'Hôtel-Dieu la nommaient de son nom de religion sœur Amour. Quelques unes se moquaient d'elle, pour ce qu'elle était peu faite aux rudes travaux et qu'à la vue du sang elle s'évanouissait. Sœur Amour se dévouait pourtant de son mieux aux devoirs les plus re-

butants de sa charge ; elle avait gardé, pendant trois nuits, un vieillard attaqué d'un mal contagieux qui gagnait toutes les sœurs veilleresses, mais les forces commençaient à l'abandonner ; Amour était, sous sa blanche guimpe, plus pâle et plus souffrante que les malades couchés dans les lits. Le peu de nuits que lui laissait le soin des infirmes n'étaient d'ailleurs pas données au sommeil ; elle passait alors des heures entières au chevet de Stell, en délire, à essuyer son front baigné d'une sueur froide et à lui réchauffer les mains sous des baisers. Quand le malade, inquiet et agité, semait en l'air des phrases incohérentes, elle écoutait ; et, s'il mêlait à de doux mots d'amour le nom d'Amalthée, le sein de la jeune sœur, tout plein de larmes et de sanglots, se gonflait.

La cellule de Stell ne recevait le jour que par une étroite fenêtre grillée de barres de fer. Si le lecteur a passé quelquefois, le soir, sur le pont de l'Hôtel-Dieu, et pour mon compte, je ne sais pas au monde de spectacle plus grave et plus tragique que celui de ces grandes ombres, de ces masses monolithes, de cette Seine lente,

désolée et funèbre, engagée dans trois ponts, perdue sous des arches, des voûtes et des renfoncements ténébreux où l'on ne voit jamais de lune, il a dû remarquer, à l'étage le plus élevé de ce grand bâtiment éteint, une petite vitre qu'étoile, toute la nuit, une lumière; cette vitre est celle par où Stell voyait clair, le jour, ou à peu près; l'on en a seulement retranché les barreaux. Le mur était tendu d'une très-vieille tapisserie, déteinte et lacérée, où l'on ne découvrait plus qu'une femme grande, pâle, sous de longs cheveux noirs; cette femme inquiétait Stell, pour ce qu'il lui parut tout d'abord qu'elle avait des airs et des semblants d'Amalthée.

Le jour où la magicienne allait être brûlée, l'on crut devoir, par charité, en instruire Stell, afin que le démon qui le tourmentait encore depuis l'exorcisme, elle morte, le laissât tout à fait en repos. A cette nouvelle, il entra dans une crise horrible; il crut voir la tapisserie s'agiter sur le mur et la femme remuer ses lèvres de laine. Cette crise le laissa sans chaleur et sans mouvement. Les médecins le déclarèrent mort.

Sœur Amour obtint à grand'peine qu'on mît dans sa cellule, comme dans celle des chrétiens, un crucifix, un cierge de cire allumé et un vase plein d'eau, où trempait un buis bénit. La nuit, elle le veilla. Stell, en mourant, avait laissé ouverte sur son lit une Bible reliée en chagrin noir : Amour la baisa ; et ses yeux tout obscurcis de pleurs étant tombés sur ces mots : « En vérité, je vous le dis, Lazare, que nous aimons, dort, allons le réveiller ! » — « Oh ! » pensa-t-elle, « s'il suffisait d'aimer ! » — La sœur dérangea alors le drap qui voilait la tête de Stell, et, découvrant au cou de l'artiste le rosaire à gros grains d'azédarac, que Marie lui avait donné, ses lèvres s'y collèrent avec une tendresse infinie ; pendant quelques instants, elle ne put rencontrer d'autres prières que des larmes ; mais enfin ayant retrouvé un peu de voix, elle récita tout haut : « Je vous salue, Marie ! »

A ces mots, le mort se dressa sur son séant :

« Qui dit ce nom ? »

Sœur Amour le regardait toute haletante et tout épouvantée de joie, l'œil ivre, les lèvres sans souffle, les mains jointes : — « Vivant ! »

Cependant Stell se tourna de son côté, et la regardant avec des yeux fixes :

— « Oh! » s'écria-t-il, « Marie! »

Il y eut une explosion de larmes, de transports, d'éclats de rire, de sanglots, d'embrassements, et tout cela éperdument et à la fois; les deux bienheureux parcoururent en un instant toutes les gammes de cette musique du cœur qui a ses orages, ses niagaras, ses solfatares, ses échelles de notes frémissantes et insensées; c'étaient des mots sans suite, des regards éperdus, des baisers sans fin, des roucoulements sourds et étouffés, des bruits qu'on n'entend pas ailleurs, des murmures ineffables qui, tous, se perdaient et se retrouvaient toujours dans ce mot : Je t'aime!

Enfin, quand Stell eut ainsi versé l'excès de son enthousiasme :

« Marie! » s'écria-t-il « vous êtes mon sauveur! — J'étais mort, n'est-ce pas? Voici encore le cierge, l'eau sainte et le suaire; j'étais mort; oh! plus mort que ceux qui dorment sous les froides dalles de nos églises, plus mort que Lazare, le grand cadavre, je l'étais jusqu'au

fond, jusqu'à l'ame; mais ta voix, mon amour, mais votre nom, Marie, sont venus me chercher dans ma nuit et mon silence, et voilà que j'étends mes deux bras décharnés vers le ciel! — Oh! l'on est mal ici; fuyons : ces murs sont absurdes et devraient tressaillir à nous voir ainsi rendus l'un à l'autre; moi, je voudrais le grand air, les feuilles, le soleil, le peuple, mille témoins, afin que, vous voyant belle et radieuse au bord de mon linceul vide, l'on dise ainsi que de Jésus : Voilà donc comme elle l'aimait! »

Marie tomba à genoux en lui baisant les mains :

« Stell, vous êtes bon, vous avez donc enfin pitié de la pauvre fille innocente et calomniée; Stell, je vous le jure à deux genoux, je veux mourir ici si je vous mens : je suis pure et je n'ai jamais aimé que toi! »

Stell la reprit dans ses bras avec enivrement : « Oh! je te crois! Oh! c'est horrible! Qu'ai-je fait, misérable!... — Et il sanglota amèrement. — Mais je vous le jure à mon tour, seriez-vous cent fois plus coupable que je ne l'ai jamais cru, et toute couverte d'opprobre, d'infamie, de scan-

dale et de boue, que je le sens à cette heure, désespérément et malgré moi, ô Marie, je vous pardonnerais. »

Ce fut encore ici un second déluge de larmes, de baisers, de mots extravagants et superflus où l'on saisissait quelquefois un sens :

« Oh ! si vous saviez quelle mort ! Toujours l'ombre et le froid sur le cœur ! Dans ma pensée inquiète, errante, éperdue, toujours toi ! — c'était horrible. — J'ai voulu donner le change à mon cœur vide, j'ai essayé de le tourner vers d'autres objets, la science, par exemple ; impossible ! C'est toujours toi que j'aimais sous toutes mes amours.

— Et l'autre femme, » risqua tout bas Marie.

« L'autre ! Oh ! n'en sois pas jalouse, enfant ! Maintenant qu'elle est morte, je puis te dire la vérité ; elle ne m'a jamais été qu'une femme dont on se sert pour effacer une première amante : vains efforts, d'ailleurs ; je te retrouvais toujours en elle. Tu lui dois plutôt une larme de pitié, ô Marie ; car tu n'avais rien laissé au fond de mon cœur qu'on puisse donner

à une autre, et elle m'a plus aimé que je ne pouvais le lui rendre. — C'était une pauvre fille !

— Jalouse? non, je l'aime de t'avoir aimé !

— J'étais si seul, enfant, sans toi ! — Je passais ma vie à te maudire; oui, je l'avoue, je t'ai insultée dans mon cœur, je n'avais pas assez de larmes de colère, de vengeance et de haine ; — c'est que je t'aimais ! — Ce temps est passé, oublions, oublions; les jours que j'ai vécu sans toi, Marie, ne comptent pas ; la vie est à reprendre, mon ame, au jour où je t'ai aimée! Tout le reste, néant ! — J'ai rêvé. »

Marie ne pouvait se lasser de regarder et d'entendre Stell ; mais enfin elle reprit : — « Je te dirai plus tard, moi aussi, tout ce que j'ai souffert; — ce sera long, va ; — je t'apprendrai comment je t'ai su ici, et de quelle façon j'y suis venue pour avoir soin de toi ; oh ! nous aurons vraiment mille choses éternelles à nous dire; — mais, pour l'instant, fuyons. — Il fait nuit, on te croit mort. — La clef de la porte qui donne sur le bord de l'eau, je l'ai, la voici : nous sortirons par là ; viens ! — ensuite nous verrons où aller pour rester ensemble : ce sera

à ton choix.... En Italie, peut-être, où l'on dit qu'il y a du soleil et des feuillages, il me semble qu'on doit bien s'aimer là ! — Je serai ta femme. Nous vivrons seuls, toi et moi, — un monde! Nous sommes bien assez de nous deux, enfin! — Viens. »

Et elle cherchait doucement à l'entraîner.

Depuis quelques instants, Stell avait les yeux fixés sur une apparition. Une femme se tenait debout, devant lui, dans l'ombre, une femme ou un spectre : c'était lugubre. Sa chevelure semblait une mer agitée, son cou était noué d'une corde, sa tête penchait déjetée sur l'épaule, sa robe blanche tombait à plis droits ; elle était pâle, elle était grande. Son regard, si éteint qu'il fût, semblait fasciner Stell. Cette femme ressemblait à celle qui figurait dans la cellule de l'artiste, et Marie crut un instant que c'était elle qui sortait de la tapisserie. Enfin une voix s'éleva dans l'ombre :

« Tu ne me reconnais donc pas, Stell! Le bûcher m'a-t-il donc si changée, qu'il ne te souvienne plus d'Amalthée. — Tu me trouves bien pâle, n'est-ce pas ? c'est que je suis morte ! J'ai

voulu venir te redire une dernière fois que je t'aimais, — je te l'avais promis, tu sais ! — Mon Dieu, comme tu as l'air interdit et embarrassé ! Il est vrai que nous sommes trois ici ! — Mourez donc, femmes ; mais ne revenez pas deux heures après vers vos amants, vous les retrouveriez aux bras d'une autre !—Stell, nous avions promis de dormir ensemble ; mais, puisque tu as mis ton bonheur dans un autre amour, sois heureux : moi, je m'en vais regagner toute seule ma couche dure, profonde et froide, où je n'aurai pas même, pour me réchauffer dans ma nuit, un regard ni un souvenir de toi. — Adieu ! »

Stell était repris d'un délire forcené ; il se tordait et se mordait les poings ; il se cognait désespérément la tête au mur ; il repoussait les caresses de Marie en criant :

« Laissez-moi, il faut que le sort qu'elle m'a jeté s'accomplisse. Je suis damné. Ce démon a un pacte signé de moi ; il me tient. Je suis lié à lui, vous dis-je. — Ne me touchez pas, je vous brûlerais. »

Amalthée avait disparu.

Marie était suppliante et agenouillée.

« Stell, il n'y a plus rien ! illusion, chimère ! nous avons cru voir ! — Le pacte, je l'aurai. Je le demanderai à la sainte vierge qui est là-haut : tu sais, l'autre Marie ! elle me le donnera. — Écoute-moi seulement, cela ne te fait rien de m'écouter ! — Je ne veux pas que tu meures, moi, je t'aime ! — Prions ! »

Stell n'entendait pas.

« Le pacte, » répétait-il toujours, « démon !... Il est encore là, vous dis-je ! je le vois dans l'ombre ! Il me réclame ; il faut que je le suive : laissez-moi ! »

Et il se cognait désespérément la tête contre le mur avec des éclats de rire impétueux. Marie s'efforçait en vain de le retenir ; Stell se heurta si violemment le front à l'un des angles du lit, qu'il s'ouvrit une large plaie. Marie, tout effarée et à demi morte, en essuya le sang avec son voile. Elle avait la tête blessée de Stell sur ses genoux et la baignait de ses larmes ; on eût dit une Marie pleurant son Jésus. Le statuaire se dégagea encore malgré elle de ses bras, et se frappant une dernière fois, et avec démence, au

mur, il tomba. Marie, tout échevelée, courut à lui : elle le releva, l'appela par son nom, l'essuya, pleura et le couvrit de baisers que Stell ne lui rendit pas : il était mort.

UNE MÈRE.

XXIII.

UNE MÈRE.

Le 31 mai 1574, à sept heures du matin, Charles IX, roi de France par la grâce de Dieu, mourut.

Cette fin prématurée et mystérieuse confirma les soupçons de quelques seigneurs de la cour. Les uns tenaient secrètement pour que la Reine

lui eût fait verser un poison lent; d'autres, parmi lesquels, assure-t-on, se trouvait le sieur Bourdeille de Brantôme, inclinaient à croire que cette mère eût éteint son fils au milieu de violentes et infames débauches.

Nous laisserons de l'ombre sur ces choses-là.

Élisabeth d'Autriche, la jeune et charmante Reine, la seule de toutes les femmes de la cour que Charles n'eût jamais aimée, fut la seule qui le pleura. Lui mort, elle rentra d'ailleurs dans cette pénombre et cet oubli où finissent, quand elles ne se sont pas rendues célèbres par de grands crimes ou des déportements excessifs, toutes les reines de France.

Le matin du jour où mourut le Roi, Catherine de Médicis reçut d'Ab-Hakek une lettre qui lui apprenait la mort de Steil. Sa douleur avait d'ordinaire un caractère de reine : elle était froide et solennelle; mais cette fois elle éclata en une sorte de rage : ses soupirs haletants, ses mains crispées et tordues lui donnaient des airs de lionne qui a perdu son lion.

Catherine aimait Steil.

« Le ciel me punit de faire mourir mon

fils ! — Je me croyais invulnérable, je m'étais entourée de la toute-puissance et de la débauche comme d'une double cuirasse contre les blessures de l'amour. Je n'avais qu'un coin du cœur qui fût encore sensible et découvert ; c'est par celui-là que le trait entre. — Stell mort ! Oh ! la main de Dieu prend la Reine et la tord à l'endroit où elle est restée femme ! »

Sa douleur était si violente, que les sanglots ne pouvaient sortir et l'oppressaient ; voyant alors que les larmes se refusaient à ses yeux brûlants, que toute sa poitrine était soulevée de soupirs inutiles et secs, ce qui la faisait horriblement souffrir..., elle se mit à s'arracher les cheveux et à se meurtrir les seins avec fureur, en criant :

« Pleure donc, malheureuse ! — O vile comédienne que tu es, baladine de ce théâtre qu'on nomme la cour, tu as rentré si souvent tes larmes en toi-même, ou tu les as si bien usées à des douleurs feintes, qu'aujourd'hui que tu voudrais les répandre sur une douleur profonde et réelle elles te manquent et cela t'étouffe. — Souffre, pauvre Reine, souffre à petit

bruit! — On te regarde peut-être; ces portes ont des oreilles et des yeux. On dirait : Voici la Reine qui étudie son rôle ; elle joue bien ; bravo! — Et l'on battrait des mains. — Horreur! — Encore, s'il était sûr que les morts vissent le fond de nos ames, Stell verrait que je l'aimais : mais qui sait? — J'aurais dû le lui avouer : hélas! il ne l'aurait pas cru, il m'avait vu tant de fois mentir. — Et puis, à travers tous les amours perdus, souillés, découronnés, qui m'entourent de leur fange et de leurs remords, je voulais m'en conserver un qui fût pur; je l'avais placé, au fond de mon cœur, sous une pensée douce et rêveuse, comme une fleur ou un vase d'or où l'on n'ose tremper ses lèvres, mais qui réjouit à voir. — Tous ces amours de nuit, Gondi, Touchet, Maurevel et les autres, ont expiré entre mes bras de satiété et de dégoût; celui-là était le seul qui fût pour moi vivant, fleuri, inexploré, le seul que je m'étais réservé pour les jours mauvais; la mort l'a pris! — Oh! cette maîtresse-là est plus reine que moi! »

Un huissier entra et annonça à la Reine par son silence que le Roi son fils se mourait. Elle

fut obligée de se rendre au lit du prince ; mais son cœur ne quitta pas la couche funèbre de Stell.

Au moment où elle entra dans la chambre du royal malade, tout le monde remarqua son visage défait, et, le soir, quand elle reçut les compliments de la cour, elle était si pâle et si souffrante, que plusieurs officiers du feu Roi en furent émus, et se dirent entre eux avec grande pitié :

« Comme cette mère aimait son fils ! »

LA SÉPULTURE.

XXIV.

LA SÉPULTURE.

Une coutume ancienne et déplorable veut que les morts de l'Hôtel-Dieu, pour qui nul ne réclame, soient descendus dans une salle basse, où ils servent de *sujets* aux savants et aux élèves en médecine.

Les femmes qui avaient aimé Stell firent re-

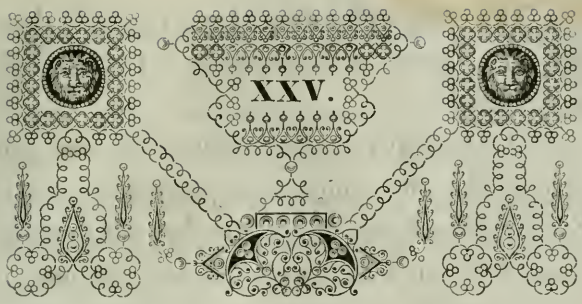
demander son corps et l'ensevelirent. Marie obtint de la Reine-Mère qu'on l'enterrât aux Charmes, dans un endroit sauvage et solitaire, situé au bord de la pièce d'eau où il y avait des rochers, des broussailles et de grandes ombres de sapins; le convoi eut lieu aux flambeaux. Auréole Ab-Hakek et quelques amis suivaient. Le ciel était sans lune. On marchait en silence. Le vent soufflait dans les feuilles et ridait l'eau. Quand on fut arrivé au lieu où l'on avait creusé la fosse, et ce lieu découpait vivement en ténèbres, à la clarté des torches, la grande architecture de ses rocs abruptes et funèbres, on fit halte. Un prêtre secoua sur la bière un rameau trempé d'eau bénite, et l'on pria à voix basse. Alors on vit sortir de la fosse, lentement et dans les ténèbres, deux mains. Une femme se leva sur son séant, écarta un voile de cheveux noirs qui lui recouvrait le visage, et se nouant à deux bras autour du cercueil de Stell : « Oh! » s'écria-t-elle, « je t'attendais!

Cette femme était Amalthée.

On essaya en vain de la détacher du cercueil; elle y tenait comme une *remora* tient à la quille

d'un vaisseau : alors, ayant reconnu qu'elle était raide et morte, on la jeta avec Stell dans la fosse.

UNE FEMME QUI AIME.



XXV.

UNE FEMME QUI AIME.

Depuis un mois, Marie avait disparu : une lettre adressée par elle à Léda est la seule trace que nous ayons pu découvrir de sa fuite.

La voici :

« Quand tu recevras cette lettre, ma Léda, je serai morte.

» Il ne restera plus de moi que ce que la douleur en a laissé : je serai morte à tout le reste et au monde.

» Ma fuite n'y a, sans doute, pas fait un grand vide; ma mort n'en emportera rien. Excepté toi, ô Léda, qui pourra dire que quelque chose de sa vie s'est rompue avec la mienne!... Je m'en vais de ce monde comme j'y suis entrée, seule, triste, nue.

» Tu as déjà deviné que j'allais choisir, pour m'y retirer, un couvent de femmes; je ne te dirai pas lequel, même à toi, ma bien-aimée, c'est un secret qui doit rester entre moi et Dieu.

» Si je cache ainsi, sous des formes religieuses, les restes d'une vie que l'amour et la douleur ont usée, ce n'est, de ma part, ni dévotion ni repentir, je ne crois plus à rien; ma foi s'en est allée avec celui qui est mort : je cherche un sépulcre où je puisse toute vivante m'ensevelir. Christ est le Dieu souffrant de l'humanité; il sera toujours suivi de ceux qui pleurent.

» Tu fus ma meilleure amie et la seule confidente de mon amour : je te devais cette lettre;

reçois-la en souvenir de moi, c'est la dernière. Te l'avouerai-je, ma Léda, cette lettre une fois écrite, je ne penserai même plus à toi ! Je te donne ici le peu de larmes que ma grande affliction me laisse, et désormais je m'y plongerai toute avec un entier oubli de ce qui me fut le plus cher.

» Je t'ai aimée, et nous ne nous reverrons jamais. Juge alors de ce que ma pauvre ame, si pleine de pleurs et de choses amères, doit en mettre dans cet adieu ! »

» MARIE. »

Or, en ce temps-là, il se forma à Rome, dit Belleforge, un ordre de femmes que le pape Grégoire XIII fit abolir comme trop inhumain et trop farouche : il se nommait l'ordre de la prostration.

Celles qui y entraient étaient presque toutes de grandes repenties qui avaient des fautes monstrueuses à expier ou d'éternelles douleurs à ensevelir. Toute leur nourriture était, la nuit, un morceau de pain qu'elles mangeaient à genoux, et un peu d'eau. Elles passaient leur vie dans

une chapelle basse et humide, couchées à plat ventre et la face sur la pierre, grossièrement recouvertes d'un cilice brutal, les seins aplatis sur la dalle, les muscles tendus, les hanches soulevées par un éternel sanglot, les cheveux désespérés et ramassés à terre en touffes abondantes, sous lesquels on sentait pleurer des visages mornes. Elles attendaient ainsi que le froid de la dalle les eût gagnées et les eût faites assez mortes pour le tombeau.

Parmi les filles de cet ordre, il y en avait une qui priait ou pleurait de la sorte depuis douze ans : elle y était entrée toute jeune; quelques cheveux blancs, perdus dans d'épaisses touffes blondes, indiquaient à l'œil que le repentir ou le désespoir l'avait vieillie plus vite que les années. Nul, d'ailleurs, n'avait jamais vu sa figure; nul ne savait son histoire. On sentait seulement, à la voir ainsi étendue à terre et à plat ventre, que tout son corps était une grande douleur, et que cette douleur, en se collant à la pierre, s'était faite dure et rigide comme elle. On l'avait ouïe aussi, depuis douze ans qu'elle était là, répéter tout bas, dans un pleur inter-

mittent, un mot douteux qui, pour le peu qu'on l'entendait, faisait croire qu'elle récitait nuit et jour une hymne de l'Église commençant par ceci : *Ave, maris stella!*

Un jour, on remarqua que cette fille était encore plus immobile sur la dalle, vous eussiez cru voir une statue descellée et tombée la face en avant. On se pencha sur elle pour écouter, et, comme l'on n'entendit plus ni souffle, ni parole, ni battement de cœur, l'on se dit : Elle est morte !

On la releva ; elle était roide et toute d'une pièce, comme une chose pétrifiée. On remarqua alors que la place de ses seins était marquée sur la dalle ; ses coudes l'avaient fouillée ; il y avait une tache noire à l'endroit où, pendant douze ans, elle avait collé ses lèvres, et la larme sourde, profonde, intarissable que cette vie de femme laissait là avait filtré si avant dans la pierre, que rien ne put jamais l'effacer.

Elle fut inhumée comme avaient coutume de l'être les autres sœurs ; on leva la dalle où elle avait pleuré pendant douze ans, on creusa dessous une fosse et l'on y déposa la morte. Le

convoi eut lieu aux cierges. La sœur avait, suivant les usages de l'ordre, la figure découverte; et l'on reconnut, malgré sa maigreur et ses rides prématurées, qu'elle avait dû être belle. On lui mit sur le front une couronne de roses blanches et dans la main droite un flambeau de cire-vierge allumé. L'autre main était posée sur le cœur, elle tenait un rosaire qui y avait été trouvé et laissé; à ce rosaire, pendait une petite médaille d'argent sur laquelle on avait gravé ces mots avec la pointe d'un burin : Marie à Stell.

Nul ne fit attention à cette médaille.

Quand on eut jeté de l'eau sainte et quelques prières sur la morte, on n'y songea plus; la dalle fut de nouveau scellée, et, jusqu'à ce jour, elle garda, sous son oubli et son silence, le secret de cette histoire.

AGRAMAN.

XXVI.

AGRAMAN.

Depuis longtemps l'amante du prêtre, cette seconde beauté de jeune homme qu'il avait cultivée avec tant de soins et dont il n'avait jamais cueilli la fleur, l'amante du prêtre était morte.

Ceci le laissa triste et solitaire : il était désormais le tombeau vivant de cet autre lui-même

qui avait eu tant d'éclat, et il en gardait au fond du cœur, avec grand soin, le cadavre embaumé et chéri. Jamais amant n'entoura son amante défunte de plus de fleurs, de larmes et de souvenirs que ne le fit l'abbé; il éleva dans son cœur, à cette beauté morte, un petit mausolée de bon goût, sablé de poudre d'or, ombragé de peupliers, de saules-pleureurs, de pins, d'ifs toujours verts, avec une urne en marbre, portant cette inscription : « Ci-gît tout mon amour ! » L'abbé y venait, soir et matin, répandre des pleurs.

Ce M. Pierre de Scala se portait d'ailleurs assez bien pour un tombeau; il avait même une protubérance de ventre et une obésité toujours croissante qui le gênait; mais on est convenu, dans son état, de regarder cette ampleur comme une dignité, et l'abbé, qui était toujours avide de distinctions et d'honneurs, s'en consolait à ce titre. Il y avait bien des moments où il regrettait de n'avoir pas été changé en fleur, comme Narcisse, au printemps de sa beauté; mais, foncièrement, il tenait à la vie et aimait encore mieux être resté vieux et laid. La mort du Roi

Charles IX l'éloigna de la cour, et ceci le laissa dans une solitude morne. Cet homme, depuis que sa beauté l'avait quitté, s'était fait de la cour une seconde amante; il y avait ses rendez-vous, ses tête-à-tête, ses intrigues, et cela le rendait heureux; quelle douleur quand elle le chassa! Quel vide pour cet homme qui n'avait rien dans le cœur! Catherine de Médicis ne voulut jamais revenir sur cette disgrace : elle le punit ainsi d'avoir tenu si longtemps en bride sa toute-puissance de reine et d'avoir fait mourir le jeune Stell. Le chagrin d'être éloigné de la cour, et aussi l'excès d'embonpoint qu'il contracta dans une vie désœuvrée et sédentaire, le firent mourir plus jeune que n'ont habitude de mourir les gens de son état : il finit ses jours le 1er juin 1590, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Malgré ces quelques nuages qui vinrent assombrir le couchant d'une existence si calme et si sereine, nous pouvons affirmer que l'abbé fut le plus heureux de tous les personnages de cette histoire; il ne prit réellement de la vie que les maux qu'on ne peut espérer, étant homme, de décliner. Sa mort fut peu regrettée, il ne tenait

à rien et rien ne tenait à lui; mais elle fut pourtant aussi pleurée qu'aucune autre; une longue file de pauvres suivait son convoi avec des yeux pleins de larmes; on leur avait donné pour cela une livre de pain, trois deniers et un cierge.

Le magicien, quoique plus âgé que le prêtre, lui survécut; de tous les acteurs de ce drame, ce fut le dernier qui mourut; et quand, une fois, il se fut couché dans sa bière, la toile tomba.

Ab-Hakek avait prétendu longtemps qu'il ne mourrait pas; cet homme, si fort de santé et d'intelligence, croyait sentir en lui une vie surabondante, un feu éternel et divin que rien ne saurait éteindre; tant qu'il eut cette confiance, il se maintint réellement en une longue et robuste jeunesse; mais, à force de voir autour de lui ses rêves crouler, sa tour de Babel qu'il avait voulu conduire jusqu'aux cieux pendre inachevée, et, malgré tous les efforts qu'il faisait pour la maintenir, s'en aller chaque jour en larges éboulements, il commença alors à douter de lui-même : — or, de ce jour-là, le Dieu se sentit mourir.

Nous devons ajouter que le savant, en s'y

laissant attirer, avait brûlé ses ailes à l'amour. Depuis ce temps, des formes de femmes passaient toujours entre lui et le livre qu'il tenait ouvert sous ses yeux; sa tête était empêchée d'imaginations lascives et folles, et si grands efforts qu'il ait faits pour oublier Marie, il n'était pas sans que quelques lambeaux de cette vertu blanche et voilée lui restassent aux mains : ceci le gênait pour toucher aux choses de la science.

Quoique la tombe fût pour lui toute pleine, au fond, d'ombres et de terreurs, ce qu'il redoutait encore le plus dans cette dernière maladie du vulgaire, c'était une tache faite à sa divinité. Il avait honte de mourir. En y réfléchissant, il trouva que le meilleur moyen de donner à sa mort quelques semblants honnêtes, c'était de l'annoncer d'avance. Jésus avait rendu la sienne volontaire et glorieuse en la prédisant à ses amis. Ab-Hakek se mit donc à consulter les astres avec grand soin. Il était venu au monde sous le signe du lion, ce qui lui avait donné un teint fauve, une poitrine large, une ame violente et un grand désir de régner; or il refit le thème de sa naissance : jusque-là les signes célestes l'a-

vaient déclaré immortel, mais ayant reconnu cette fois que le lion se trouverait, vers ce temps-là, menacé dans le ciel par la flèche étoilée du sagittaire, il annonça publiquement sa mort pour la fin du mois d'août 1592.

Il s'agissait maintenant de tenir parole. — « Les étoiles, » dit-il, « auxquelles j'ai toute ma vie été si fidèle, ne voudraient pas me tromper la dernière fois que je les consulte : une femme même ne le ferait pas. » Cependant on était au mois d'août, le moment fatal approchait, et la santé d'Ab-Hakek se comportait mieux que jamais; il semblait même qu'une seconde jeunesse l'eût repris depuis quelques semaines par dérision. « Oh ! » dit-il, « quel dommage ! je ne serais peut-être jamais mort! » Cependant il avait promis; le monde tenait les yeux fixés sur lui. L'envie, cet oiseau nocturne qui accourt à la lumière de toute gloire, et qui n'épargne que les cadavres, ne manquerait certes pas de venir au jour prédit; et, si elle le retrouvait vivant, quel triomphe! comme elle lui rongerait le crâne et les entrailles de son bec féroce à ce Prométhée, qui n'avait même pas su ravir le feu du ciel!

Quelque chose manquait, du reste, à la gloire d'Ab-Hakek. Il avait gouverné l'astre d'une Reine de France. Il était vénéré des savants comme une puissance et une lumière; il avait, aux yeux de la foule, cette attitude superbe, imposante et formidable que donne le génie. Il était riche, consulté, aimé et, qui mieux est, haï. Que lui fallait-il donc de plus que tout cela pour être décidément un grand homme? — Mourir à temps.

Or, ce temps était venu; la gloire, cette marée incertaine et mouvante qui nous arrive à flots par un gros vent et qui nous quitte, commençait, sans qu'on s'en aperçût encore, à laisser les vieilles grèves d'Ab-Hakek pour d'autres plus jeunes et plus nouvelles. Il ne restait plus désormais qu'à déterminer le genre de mort. Le savant résolut de se laisser périr de faim. Il y avait, à sa maison de la rue de Marivaux, une petite tourelle de pierre engagée dans des maçonneries plus récentes, et où Auréole Ab-Hakek allait quelquefois, pendant les belles nuits d'été, observer les astres : il s'y enferma. Nul autre que lui et Agraman ne savait l'entrée de cette tourelle : tous les deux,

s'y cachaient souvent, pendant plusieurs jours, pour se livrer aux opérations les plus noires et les plus illicites de la nécromancie; aussi son absence n'eut-elle absolument rien à quoi l'on ne fût depuis longtemps accoutumé.

Auréole Ab-Hakek s'entoura de livres, de calculs, de grimoires, et se plongea désespérément dans les plus sombres questions de la métaphysique et de la magie. C'était, nous devons le dire, à la sombre lumière que deux ouvertures très-étroites et criblées de barres de fer jetaient dans cette chambre de la tour, un spectacle grave et solennel que celui de ce savant à barbe grise, se laissant mourir pour la science, qui lui a menti, et attendant, la tête penchée sur un livre, que la faim l'ait fait assez froid et assez décharné pour que la tombe en veuille.

Pendant les trois premiers jours, le savant, qui s'était habitué toute sa vie à de longs jeûnes, ne ressentit pas de douleurs trop violentes; seulement le vide commençait à s'établir en lui d'une façon inquiète et turbulente qui lui portait à la tête. Son imagination affamée lui servait tour à tour, sur les pages jaunes de son livre,

une foule de plats auxquels le savant n'avait jamais songé quand il était libre et repu : c'étaient des mets exquis, rares, et dressés avec tant d'art, que leur vue seule eût donné de l'appétit au plus blasé. Comme il souffrait encore plus de la soif que de la faim, il était surtout tenté de fruits et de ruisseaux; les vignes laissaient pendre, autour de son front, leurs grappes mûres, succulentes et gonflées de jus; les rameaux s'abaissaient jusqu'à sa bouche, tous chargés de citrons ou d'oranges, et une source d'eau coulait derrière lui dans un coin de la chambre; il y avait même des moments où l'illusion devenait si forte, que le savant étendait la main vers ces fruits et ces ondes; mais il ne prenait que du vide, et, se ressouvenant alors de Tantalus, il se remettait, sans mot dire, à son travail; d'autres fois, une voix ironique lui bourdonnait à l'oreille : — « Si tu es Dieu, ô savant! et que la science soit toute-puissante, dis-lui donc de changer pour toi en pain substantiel et résistant ce pain des ames dont elle te nourrit depuis trois jours, et qui, vain et chimérique qu'il est, te laissera plus

maigre que ne l'eût fait un peu de vent. » — A quoi le mage répondait d'une voix grave et avec un signe de main : « Tais-toi, Satan, et souviens-toi qu'il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton maître. »

Le cinquième jour, il se sentit pris de douleurs aiguës et dévorantes. C'était un feu inassouvi, une dent qui le mordait aux endroits sensibles et irritables, une griffe de louve qui le fouillait. Cette souffrance devint tout à coup si intense, qu'elle obligea le savant de lâcher son travail, et qu'Ab-Hakek se trouva alors tout entier et sans défense en proie à la faim. Plus, au reste, il se tordait avec des maux inouis, sous les attouchements de cette bête fauve, et plus il se sentait entouré des images de l'abondance et du plaisir; c'étaient de fortes femmes à triples et blanches mamelles, qui les pressaient avec la main pour en faire jaillir du lait, de belles filles nues qui lui montraient avec un sourire des coupes de vin trempé d'eau, des corbeilles de fruits, des jattes de crème, et qui buvaient et mangeaient en le narguant du doigt. Le savant fut alors saisi d'une violente tentation

de laisser là son projet, et de sortir. « Oh! » dit-il, « je serais bien bon de mourir pour toi, science! Grande séductrice, plutôt que te donner mon or et ma vie, à toi qui en as fait de la cendre et de l'ombre, j'aurais mieux fait de la jeter aux femmes, aux festins, aux orgies, qui me l'auraient au moins rendue en palpables amours! mais toi, rien! — Aussi tout ne finira pas ainsi, va! je veux vivre pour moi! Qu'on m'amène ici des courtisanes toutes nues, qu'on apporte du vin, qu'on me serve aux flambeaux un festin splendide, opulent et magnifique, je veux me réjouir, à la fin; je veux que la science le voie, et qu'elle en sèche, dans un coin, de jalousie et de dépit. — Je ferai plus, fausse maîtresse, je te traînerai par les cheveux sur les pavés de la grande ville, je te souffletterai devant tout le monde, et je dirai : Vous voyez bien cette amante à qui j'avais donné mon cœur, eh bien! c'est une infame qui m'a trompé; j'ai honte de l'avouer, mes maîtres; mais cela est, la science ment, la science est vaine; la science, déception, chimère, folie, rêve creux, un peu de vent, voilà. » Et il mit la main sur la serrure

pour ouvrir; mais, saisi d'une idée sombre et soudaine, il recula. « Que vas-tu faire, Ab-Hakek? que dira-t-on de toi, pauvre fou? Il en est de la science comme des femmes, on ne peut avouer qu'elles nous ont trahis sans faire rire de soi..., surtout quand on est vieux! Il faudra d'ailleurs reconnaître que tu as menti toi-même. Silence! ne perdons pas, pour quelques jours encore de souffrance, nos longues années de gloire. — O savant! iras-tu lâcher ton rêve au moment où, peut-être, il touche à la réalité! Qui sait si la mort n'est pas l'initiation! Souviens-toi, Ab-Hakek, du léviathan, qui a gardé trois jours et trois nuits dans ses flancs incommodes le prophète Jonas! Qui sait si cette tour, qui t'a pris comme lui, faible, famélique et mortel, ne te rejettera pas demain, après un long jeûne, omniscient et dieu! »

Auréole Ab-Hakek retourna, en silence, vers la fenêtre grillée de barreaux de fer. C'étaient dans l'air de joyeux battements d'ailes, des files d'oiseaux croisés, onduleux, emmêlés en tous sens, qui formaient à l'œil un réseau inextricable et vivant. Cette vue l'irrita : le lion

secoua avec violence les barreaux de sa cage, enviant le sort de ces petits êtres qui voletaient libres dans un ciel bleu. Il arrêta aussi un dernier regard sur le soleil qui se couchait, sur les feuillages verts, sur les nuages blancs et floconneux, sur les touffes de lierre et de giroflées aux flancs de la tour, sur les nids d'oiseaux aux angles des toits, et il se dit : « Voilà ce qui me fait le plus de peine, c'est de te quitter, ô nature! la seule de toutes ses amantes qui ne mente point à l'homme. » Auréole pensa en même temps que le coucher de sa vie resplendissante et magnifique était un coucher de soleil.

Cependant les tortures de la faim ne le lâchaient pas. La nuit fut atroce; c'étaient des pointes de fer rouge qu'on lui entrait dans le flanc, et qui en faisaient contracter toutes les fibres avec d'horribles palpitations : il ne put dormir. Lorsqu'un peu de jour se fut glissé dans la tourelle, il essaya de se lever; mais il se trouva si faible, qu'il se laissa retomber dans son grand fauteuil. Tout le sang se retirait au cœur et à la tête; le vieillard se sentait durcir aux extrémités et devenir pierre.

Il avait froid. Dans un moment de rage, il se mordit le bras, et la dent entra jusqu'à l'os; mais il l'en retira aussitôt tout ensanglantée, et s'arrêta affamé et haletant devant l'idée qu'il fallait, pour que l'on crût sa mort involontaire, laisser un cadavre entier. Cependant les souffrances commençaient à se faire plus sourdes; et, quoiqu'il se sentît encore saisi à vif par toutes les prises que les endroits les plus irritables du corps offrent à la douleur, il lui sembla que la mort se fait moins féroce à mesure qu'on approche d'elle. C'étaient toujours des maux inouis, mais qui devenaient plus lointains depuis que l'ame se retirait des organes en souffrance.

Le septième jour, il commença à être pris de cette exaltation fiévreuse et lyrique qui saisit les malheureux mourant de faim, et qui les enlève au sentiment de leurs maux. Les ombres de toutes choses s'effaçaient; il voyait clair la nuit; il pénétrait, du regard, les murs et les cloisons; il suivait, dans l'ombre, des feux errants; son œil semblait prendre, pour lui, la chaleur qui s'éteignait aux extrémités, et roulait, sous ses

gros cils, un regard sinistre et ardent comme si toute la vie s'y fût concentrée. Les rêves que le savant avait faits, pendant sa vie, sur le mouvement des atomes, l'influence des astres, la circulation des fluides, la transmutation des êtres lui devinrent, en quelque sorte, sensibles à l'œil; il les vit, il vit le travail des molécules flottantes pour arriver à une forme stable et solide; il vit tous les hommes suspendus au long regard des étoiles comme à un fil; il vit couler, dans les veines de l'univers, ce sang subtil et fécond qui l'entretient dans une éternelle santé; il lui sembla que la nature lui ouvrait tous ses secrets au moment où il se rapprochait d'elle, et où il allait, être fortuit et accidentel, s'absorber dans son sein. Tout cela était encore inondé d'une grande lumière qui eût ébloui tout autre regard que celui d'un mourant, et qui secouait sur le sien des étincelles de feu.

Le dixième jour, cette vision s'éteignit et laissa Auréole Ab-Hakek dans une grande nuit. Le savant était mort à la surface; on eût dit, à le voir ainsi dur, pétrifié et froid, une statue.

Nul ne peut dire alors ce que souffrait ce vieillard : une larme se forma cependant dans le coin de cet œil éteint, et descendit lentement le long d'une des grandes rides de la joue, où elle se sécha : était-ce un dernier regret de la vie, une crainte vague qu'il n'y eût une éternité derrière la tombe, un triste souvenir du bonheur qu'il eût pu avoir, ou du mal qu'il avait fait, qui lui tirait cette larme? on ne sait. Quoi qu'il en soit, il devait y entrer quelque chose de bien amer et de bien profond; cette dernière goutte d'eau, sortie de l'œil fixe, ténébreux et sec du savant, était plus orageuse que celles qui coulent des rochers. — Il y avait toute une vie dans cette larme.

Le onzième jour, au matin, Ab-Hakek n'était pas encore mort. On entendit, dans l'escalier de la tourelle, un bruit de pas lourds. Cet homme-statue sembla se ranimer à ce bruit, et un éclair livide d'espoir et de joie passa sur ses yeux. La porte s'ouvrit : un être fantasmatique et portentose entra.

C'était Agraman.

A sa vue, le magicien, tout alourdi et tout statue qu'il était, se leva.

« J'ai faim! » murmura-t-il, « je vais mourir : il est temps de me dire le dernier mot de la science. »

Agraman le prit au poignet et lui cria, dans l'oreille, avec un éclat de rire violent et métallique :

« Maître ! la science est l'ombre d'une ombre : *umbra umbræ!*

— Ah ! » fit le savant en raidissant ses deux bras, « j'aurais mieux fait d'aimer ! »

Il tomba mort.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME I.

I. LA MADONE. 3
II. L'ENTRÉE DE LA REINE. 17
III. LE PANDÆMONIUM. 37
IV. UNE CHASSE DU ROI CHARLES IX. 61
V. PROMÉTHÉE. 91
VI. L'ENTREVUE. 115
VII. AURÉOLE AB-HAKEK. 127
VIII. MARIE A LÉDA. 143
IX. LE NAIN. 153
X. HEUREUX COMME UN ROI. 160
XI. L'AVEUGLE. 183
XII. AMOUR. 191
XIII. LE LUNATIQUE. 207
XIV. CATHERINE DE MÉDICIS. 215
XV. UN COEUR DE BLONDE. 231
XVI. LE SÉRAIL. 241
XVII. ADELBERT A PHOEBÉ. 249
XVIII. LA PRÉDICTION. 255
XIX. QUE LES FEMMES PASSERONT. 275
XX. BELLE COMME UNE REINE. 301
XXI. PHOEBÉ. 323

TABLE DES CHAPITRES DU TOME II.

I.	LA TENTATION.	3
II.	LE MIROIR.	21
III.	LA RENCONTRE.	31
IV.	CUNCTA SUPERCILIO MOTA.	41
V.	NOUVELLES AMOURS DU NAIN.	59
VI.	LES FIANÇAILLES DE STELL.	67
VII.	ICI L'ON RAJEUNIT.	79
VIII.	STELL SE DONNE AU DIABLE.	91
IX.	SON DÉMON A STELL.	105
X.	LE SABBAT.	109
XI.	INITIATION.	131
XII.	UN RÊVE EN L'AIR.	137
XIII.	LE DOUX ROMAN D'AMOUR.	146
XIV.	SELVA SELVAGGIA.	159
XV.	HÉBÉ.	173
XVI.	LE RENDEZ-VOUS.	183
XVII.	AMALTHÉE.	187
XVIII.	LA PIERRE PHILOSOPHALE.	207
XIX.	L'EXORCISME.	221
XX.	LES NOCES D'ADELBERT ET DE PHOEBÉ.	241
XXI.	L'UNE POUR L'AUTRE.	253
XXII.	L'HOTEL-DIEU.	271
XXIII.	UNE MÈRE.	287
XXIV.	LA SÉPULTURE.	295
XXV.	UNE FEMME QUI AIME.	301
XXVI.	AGRAMAN.	309

rance, ni pour la France pos-
faire adopter les principes li-
epuis 1814, avaient reconquis
eur avaient fait perdre la ter-
ie directoriale et la gloire de
e conviction, qui ne m'a plus
nné, je la devais encore moins
lculs de ma raison, qu'à l'ins-
e. A chaque événement, je l'ai
soin religieux, et j'ai presque
du que ses sentiments me pa-
port avec mes réflexions pour
egle de conduite dans le rôle
on d'alors m'avait donné à rem-
e, c'est ma muse. »
muse qui devait lui donner le
jeter corps et biens dans l'a-

(La suite au prochain numéro.)

UT

toujours avoir. C'est toujours
, et jamais ses [illegible] : il leur
ontraire de ce qu'ils devraient
ent le pour et le contre, et ne
er. Il est vrai qu'il en vient à
me semble qu'il fatigue à la
qu'on sait qu'il n'y a presque
s tout ce qu'il vous représente :
u charlatanisme, et il rebute.
paraît dans cet ouvrage le plus
r de passe-passe que j'aie ja-
t toujours quelque chose, et

chevalier d'Her... furent sui-
édiatemer des *entretiens sur*
Mondes. Ce dernier ouvrage,
t dans toutes les langues, est
ui le plus lu des ouvrages de

Voltaire, fut le premier exem-
licat de répandre des grâces
philosophie, mais exemple
rce que la véritable parure de
est l'ordre, la clarté et surtout
depuis cet ouvrage ingénieux
souvent cherché à y substituer

même la petite-vérole à laquelle il était si rare d'échapper : ce ne fut qu'à quatre-vingt-dix ans qu'il commença à devenir sourd et que sa vue s'affaiblit. Quant à son esprit, il ne mourut qu'avec lui.

Nous terminerons cette notice par ces vers du *Temple du Goût* :

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les beaux-arts entouré,
Répandait sur eux à son gré
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siége heureux de son empire ;
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Après cet éloge voilà pourtant ce que la critique dit à Fontenelle :

Votre muse sage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art ;
Ne la gâtez point par le fard :
Sa couleur est assez brillante.

L'éloge de Fontenelle a été proposé par l'Académie Française en 1783 ; et en 1784, le prix a été remporté par M. Garat.

(*Éphémérides politiques et littéraires.*)

PROVERBES

Qui emprunte pour bâtir bâtit pour vendre.

—

La boue cache un rubis, mais ne le tache pas.

—

C'est véritablement s'enrichir que de s'ôter des besoins.

PAUL VERDIER.

CHRONIQUE
des Théâtres de Paris.

M. Charles de la Rounat, directeur de l'Odéon, a écrit à M. Thomas, feuilletoniste de la *Presse*, une lettre explicative de ses rapports forcés